
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

MÉMOIRES

ET

MELANGES HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES,

PAR

LE PRINCE DE LIGNE;

ORNÉS

DE SON PORTRAIT ET D'UN FAC-SIMILE DE SON ÉCRITURE.

TOME DEUXIÈME.



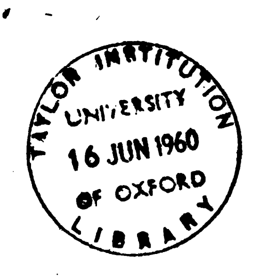
PARIS.

AMBROISE DUPONT ET Cie, LIBRAIRES,

ÉDITEURS DE L'HISTOIRE MILITAIRE DES FRANÇAIS PAR CAMPAGNES;

RUE VIVIENNE, N° 16.

1827



MÉMOIRES.

MÉMOIRE

POUR

LES GRECS.

Je trouve qu'on a l'air d'être remonté aux plus beaux temps de l'antiquité, en les nommant : je me suis senti transporté quand j'en ai vu quelques petites colonies; et j'enrage toujours, lorsque j'entends dire : un marchand grec, le rit grec, la religion grecque. On ne la suivait pas à Athènes; et le grand prêtre du temple de Delphes ne ressemblait sûrement pas à l'archevêque de Novogorod.

En revanche, tous les Grecs qui n'en sont pas, souffrent d'un reproche qu'ils ont, par la fureur d'être Grecs, la fatuité de prendre pour eux : ce qui leur fait du tort en politique et dans le commerce.

C'est la foi grecque qu'on cite toujours,

comme on sait, ainsi que le titre de grec en fait de jeu ou de commerce, et encore en autre chose. Je ne sais pourquoi cette *fides græca* est tellement reçue dans le monde.

C'est Ulysse qui en est cause, avec son grand diable de cheval de Troie, et il fallait que les Troyens ne fussent pas de grands Grecs pour en avoir été la dupe. Ils n'étaient pas plus malins que les Académiciens de Troyes en Champagne.

Ce vers de Virgile pouvait cependant les faire passer aussi pour des fripons :

. . . . *Timeo Danaos et dona ferentes ;*

mais je trouve qu'on s'est trop constamment réuni à dire *fides græca*, au lieu de *fides punica*, chose bien plus généralement reçue, et prouvée par chaque jour de Carthage, depuis sa naissance jusqu'à sa destruction.

On était trop léger et trop aimable à Athènes et trop sévère à Sparte pour être de mauvaise foi. Alcibiade n'en mettait que vis à vis des femmes, et quelquefois de Socrate. Les sept sages de la Grèce, l'académie, le portique, étaient de fort honnêtes gens. Voyez Périandre

causer fort honnêtement avec les premiers, dans le fameux souper que leur donna ce tyran de Corinthe.

Les vainqueurs ne sont jamais de mauvaise foi : ce sont les vaincus. Dès que la Grèce a été conquise, certainement elle a changé de caractère, ou plutôt elle n'en a plus eu. Les Grecs qui étaient à Rome, étaient des complaisants : on en faisait venir pour être précepteurs, comme autrefois, dans les pays étrangers, on faisait venir un abbé de Paris.

Lorsque les Romains furent las de se bien porter, ils firent venir de la Grèce des médecins; mais ce qu'on n'a pas remarqué peut-être, c'est que lorsque le théâtre romain baissa après la mort de Roscius, de Térence et de Plaute, qui, faute de bons acteurs, furent bientôt oubliés, on fit venir aussi de Grèce des farceurs. Leur théâtre était déja mort depuis long-temps. Il est singulier qu'excepté Aristophane, leur meilleure scène fut tragique. Les Grecs, plus gais que les Romains, avaient Euripide et Sophocle; et ceux-ci avaient les deux comiques que j'ai cités.

Vaincus par des gens d'esprit, les Grecs purent en montrer encore long-temps; mais sou-

mis à des imbécilles, ils font tout ce qu'ils peuvent à présent pour le cacher.

Si la république française existe malgré tout ce qu'on pourrait faire pour l'écraser *, et si, mieux organisée et munie de nouveaux républicains, au lieu d'en faire malgré eux, elle allait se jeter sur les Turcs pour refaire les républiques grecques; du crime naîtrait peut-être la vertu, et nous y verrions encore des Périclès, des Thémistocles, des Lycurgues et des Solons.

L'esclavage n'a changé ni leur figure, ni leurs beaux yeux, ni leur intelligence. J'ai entendu les réponses les plus fines de jeunes gens établis à Barczizarai (je ne sais s'ils y sont encore); et plusieurs autres de Candie qui me sont venus trouver, pour que j'engageasse l'empereur Joseph à faire, pour les conquérir, un armement à Trieste, étaient charmants de corps et d'esprit. Les académistes, ou cadets grecs dans les écoles, sont toujours les premiers en tout.

La preuve que Catherine II avait plus du romain que du roman, c'est qu'elle ne s'est point laissé aller au projet qui lui venait souvent en tête, de refaire les républiques grec-

* Ceci a été écrit en 1796.

ques. Quand la guerre avec les Turcs arrivait, elle oubliait les beaux noms de Cythère et de Lesbos, pour en prononcer de barbares, et disait : Qu'on me prenne Ackerman, Goezibey, Galacz, etc. Mais à présent je crois que Catherine-le-Grand y penserait, pour prévenir les Français d'à présent.

L'empire des Grecs ne me faisait pas plus de plaisir à Constantinople que celui des Turcs. Je n'aime ni Byzance, ni Stamboul; et si Constantin avait laissé l'empire à Rome, tant de choses que nous avons lues et vues ne seraient point arrivées. Ce n'étaient plus déja les Grecs d'autrefois : il n'y avait plus d'Alcibiade, ni d'Anacréon. Le christianisme ne leur allait pas ; et, rétréci encore par le rit grec, il est moins favorable à l'imagination que le rit catholique. Cette religion a été encore plus détruite par les sectes de leur secte. Je ne connais rien de pis que leurs briseurs d'images, les froids iconoclastes.

Je voudrais qu'on travaillât, dans un moment de paix générale, à tirer des mains des Musulmans au moins l'Archipel, en les menaçant de l'indignation générale, qu'on leur manifestera les armes à la main, s'ils n'y consentent. Il n'y

a que quelques vilains bachas à qui cela ferait du tort : et, soumises à leurs lois d'autrefois, avec quelques changements peut-être, à cause des temps, ces îles redeviendraient ce qu'elles ont été.

Je sens bien qu'il était plus aisé autrefois d'y être aimable. On ne fera plus à Gnide les sacrifices qu'on y faisait ; mais les arts y reviendraient chercher leurs berceaux. L'architecture de Saint-Pierre rappelerait plutôt les beaux temples du Soleil et de Jupiter, qu'une petite chapelle, à Saint-Nicolas, le dieu des Grecs d'aujourd'hui.

Le temple d'Amathonte n'avait pas les cinq clochers courts, gros, mal dorés et peints des Grecs de nos jours. Il n'y avait autrefois, à la vérité, ni *pope* d'un côté, ni *pape* de l'autre ; mais le climat est le même. La volupté aura pour assaisonnement la défense d'en avoir. Les figures célestes des deux sexes y pourvoiront.

On leur permettrait une petite marine marchande ; et l'exportation de leurs vins et de leurs grains les rendrait bientôt assez florissants pour rebâtir leurs villes enchanteresses, qu'on a supposé habitées si souvent par les Dieux.

Si les Turcs font encore un jour les méchants,

comme cela arrive quelquefois lorsque quelques cours bonnes chrétiennes les détachent contre quelques autres, les Grecs lâchés contre eux, et bien soutenus, seraient *leur première pénitence.*

Je nommerais tuteurs des républiques grecques et de l'Archipel, l'empereur de Russie et la république de Venise. On y jugerait les différends, s'il y en avait dans leur intérieur, et on s'armerait pour eux si on leur en voulait.

De l'excellent port de Sebastopol il est si aisé d'aller porter à Constantinople *la seconde pénitence*, qu'il ne faudrait pas que la flotte russe partît de Cronstadt pour faire ce tour si long et si cher; et si, comme j'ai proposé à S. M. l'impératrice de toutes les Russies, on faisait quelques commanderies en Crimée pour la chevalerie de Malte, les commandeurs en seraient les garde-côtes et gardes-marins, et plus heureux que sur leur rocher. On pourrait leur assigner un port tout-à-fait à eux, Balaklava par exemple, et ils rendraient bon compte de tout ce qui voudrait sortir du canal vers la Tauride.

D'un autre côté, Venise menacerait de reprendre la Morée si l'on faisait quelque chose à mon Archipel. Le Grand-Seigneur s'oblige-

rait à contenir la canaille mahométane des Barbaresques et de la mer, pour quelque tribut que les Grecs s'obligeraient à lui payer; et on entendrait encore parler la langue d'Homère, au lieu du grec vulgaire des esclaves qui composent le peuple. Celui-ci redeviendrait bien vite aussi fier par sa liberté qu'il l'était jadis; et moins fou que celui qu'enflammait Démosthène, il ne courra sûrement jamais aux armes.

Le voyage de l'Archipel, entouré de puissances qui en garantiront la protection, deviendra sûr; et on ira voir les Grecs, comme on allait voir les Français il y a quelques années.

Cela leur rapportera beaucoup d'argent; et ne pouvant plus élever leurs temples à la belle Mythologie, ils en éleveront à l'hospitalité. On construira de superbes bâtiments pour tous les étrangers.

Les Grecs des autres parties de la domination de la Porte la quitteront bien vite pour être des espèces de rois chez eux. Mais point de mélange : qu'on ne s'y méprenne point, et qu'un paysan des bords de la Newa, ou du gouvernement de Woronetz, ne vienne pas dire : *Je suis Grec aussi;* parce qu'il parle de travers du Saint-Esprit.

Les archevêques devront être Grecs de nation encore plus que de religion; et, très fins vraisemblablement, ils sauront bien s'y prendre pour ménager, s'attirer et instruire le peuple. C'est à eux que je voudrais qu'on donnât l'éducation des enfants; et ils leur parleraient certainement plus d'Homère que de saint Bazilowitz, et de Pindare que de saint Nicolas.

Si un Platon pouvait instruire sa république, permis à lui. Mais elle serait aussi ridicule que l'amour connu sous ce nom-là, et aussi impossible : mais si avec bien des modifications, changements et lois praticables, il y en a une toute à la véritable philosophie, on verra comme cela ira dans une petite île, et si, en agrandissant l'échelle, cela est possible dans une plus grande.

Je n'aime les républiques que dans l'eau : voyez l'Angleterre, la Hollande et Venise. La liberté ne se met point à la nage pour gâter les autres pays, et convient aux insulaires. Chaque île de l'Archipel en serait une fédération, et essaierait les lois qui lui conviendraient le mieux, sous la direction d'un véritable sage de Grèce.

Si le roi d'Angleterre trouve mauvais que

j'appelle ainsi son royaume, je lui dirai : « Sire, « je sais bien qu'on vous sert à genoux et qu'on « chante pour vous au spectacle, *God save « the king* : mais on vous hue quand vous y « arrivez trop tard; et quand les femmes de vo- « tre auguste cour, qui sont pourtant de l'op- « position, sont jolies, celle-ci est à la mode, et « votre pouvoir est à bas. »

J'en reviens à mes Grecs. Adroits et rusés, et enchantés d'avoir échappé aux chaînes, ils trouveront moyen d'être bien avec tout le monde pour ne pas perdre le bien précieux qu'ils ont recouvré.

Permis à eux d'être aussi roturiers que la philosophie en a envie par prédilection. *Égalité*, *fraternité*, voilà des mots encore pour un petit terrain entouré d'eau salée. On ne dirait point, le marquis Chilon, ni le baron Bias. Qu'on ne donne ni ne paie les titres. « Je n'estime pas ceux « qui achètent la noblesse, dit un jour Joseph II « à M. Cazanova * ; » et celui-ci, dont chaque

* Homme célèbre par son esprit gai, prompt et subtil, ses ouvrages, l'érudition la plus profonde, ses voyages, ses aventures, son fameux duel avec le grand-général de Pologne, Branicky, sa fuite des plombs de Venise, et l'amitié de tous ceux qui le connaissent.

mot est un trait et chaque pensée un livre, lui dit : « Et ceux qui la vendent, sire? »

Quand jadis on faisait un chevalier, c'était pour un fait d'armes à cheval, dans un combat : mais ici il n'y aura ni cheval ni combat. Les ânes porteront ma philosophie à la promenade, et les vivres au marché. On n'a jamais fait un duc pour un prix gagné à l'Académie : et il n'y aura que des récompenses d'argent, ou de couronnes de fleurs communes, pour le Grec qui aura fait une belle ou bonne action pacifique.

Ainsi que Cicéron et presque tous les jeunes gens qu'on destinait aux sciences, on ira encore apprendre en Grèce la véritable philosophie, celle du bonheur adapté à chaque pays. Le sage qui l'enseignera, dira au sujet d'une monarchie : « N'allez pas y porter notre genre d'administration, qui ne va qu'à nous. Respectez votre souverain, et ne vous avisez pas de rien changer chez lui. »

Mais voici des leçons d'histoire, de logique, de morale, de rhétorique et de politique : « Fuyez, dira le démonstrateur de celle-ci, celle de nos voisins les Turcs, ou de quelque petit royaume qui ne roule que sur des menson-

ges, des demi-moyens, des demi-volontés, et un voile qu'on jette sur tout pour ne répandre que de l'incertitude, et détourner passagèrement l'opinion. N'attendez pas les évènements, prévenez-les en les faisant naître. Ne gagnez pas les gazetiers. Repoussez les intrigants. Ne rougissez pas de paraître au grand jour; mettez-y aussi votre manière d'agir ferme et franche : c'est le moyen d'attraper tout le monde. Soyez secrets, mais point mystérieux. Ne cachez pas un évènement malheureux pour qu'on n'en croie pas davantage, et qu'on croie celui qui est heureux, quand cela arrivera : chassez les intrigants, et ne consultez que les premiers de l'état en rang, actions ou lumières. Ne faites des alliances que pour n'avoir point d'ennemis. Mais ne comptez pas sur des amis. Ne vous engagez pas trop pour pouvoir les abandonner sans trahison. Ne trompez pas, mais ne vous laissez point insulter. N'attaquez pas, mais ne vous laissez point attaquer. »

C'est ainsi que parleront les successeurs de Solon, qui choisiront les Thémistocles, s'ils sont obligés de faire la guerre. Et, l'histoire grecque à la main, son explication vaudra mieux que le droit qu'on apprend dans les universi-

tés, ou chez des professeurs qui n'entendent pas ce qu'ils expliquent, et ne savent pas l'appliquer.

« Voici, dira le professeur de l'art oratoire, des exemples de nos grands hommes du temps passé : examinez combien de choses se trouvent dans ce peu de mots. Voici le moyen d'y jeter de l'harmonie. »

Ces nouveaux Grecs, précepteurs du genre humain, seraient aisément habiles dans toutes les langues de l'Europe, car ils ont de l'aptitude à tout. Ils l'emporteront sur les anciens, en ce que la plaisanterie de ce temps-ci l'emporte sur le sel attique, dont on parle tant et qui ne m'a jamais fait rire.

C'est bien loin aller à l'école, dira un maître d'hôtellerie de Gottingue. Mais, monsieur, examinons ceux qui auront logé chez vous, et ceux qui viennent de l'Archipel, où l'air qu'on respire contribue à l'ouverture de l'esprit.

L'éducation sera une branche de commerce pour mes Grecs; et il y aura encore plus de gloire que de profit à former des ministres et des administrateurs. Évitant l'exagération, on n'admettra en tout qu'une théorie-pratique; et insensiblement la bonne foi, qu'on représen-

tera même sous la figure de l'intérêt, si l'on veut; la science et toutes les vertus, passeront les mers sur les vaisseaux des voyageurs, pour se répandre et se propager sur tout notre continent.



MÉMOIRE

SUR

LES ÉGYPTIENS

DITS BOHÉMIENS.

Ce mémoire sera court ; car je ne sais presque rien sur ce peuple errant. Les pages, les concierges, les valets, les femmes de chambre, et presque tous les gens de la cour de Louis XIV, ont écrit l'histoire de ce grand prince, en plus de deux cents volumes. Celle des peuples connus l'est dans toutes les langues ; et, répétée, compilée avec des variations, elle est à peu près la même. Celle des Nègres et de l'origine des Maures et des Mores ne l'est pas assez : mais celle-ci ne l'est pas du tout. La Hongrie paraît

le pays favori de ces Zigeuner, Zingari, Bohémiens. Ne pourrait-on pas, à force d'en questionner, en trouver un qui donnât quelque idée de ce qu'ils ont été autrefois ? Ils ont de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique dans leurs figures, et rien du tout de l'Europe. L'air sorcier qu'ils ont, qu'ils se donnent, et le hasard singulier, mais fréquent, de rencontrer juste dans leur divination, les fait prendre même pour des échappés de l'enfer. On devrait savoir pourquoi ils ne veulent point avoir de Dieu ni de patrie. La vie errante qu'ils aiment à mener les a empêchés de profiter des bontés de Joseph II, dont la vigilance se portait sur tout, et qui n'a réussi qu'à en établir très peu dans les villages bâtis pour eux, en substituant à leur nom d'Égyptiens, celui de nouveaux paysans. Cela ne prend pas; ils préfèrent de courir les cabarets de Hongrie, et les bois des pays du Nord, et quelquefois les champs de l'Empire, à une vie sédentaire et tranquille; et portant partout leur mine et leur musique infernale, ni chassés, ni tolérés, ni encouragés, ils existent toujours. Leurs yeux vifs, et la promptitude de leur esprit, annonceraient des talents pour beaucoup mieux que cela. On en a vu qui se nourrissaient de la chair

morte des animaux, et qui n'en mouraient pas; ils se donnaient la peine de la rôtir, à la vérité; ce qu'ils ne font pas toujours de la chair fraîche qu'ils peuvent voler en passant chez un boucher. Ils n'assassinent point, quoiqu'ils en aient bien l'occasion, dans le coin des forêts, où j'en ai rencontré des bandes auprès d'un petit feu. Ils sont braves, quand on en prend de force pour servir dans nos régiments hongrois, craintifs pour les châtiments et point pour les dangers. Leur amour de tous les genres, leur propagation en famille, sont encore une bonne chose à étudier; quand je dis famille, c'est l'union momentanée de frères, sœurs, père et filles, et jamais de grands vieux parents; est-ce peut-être cette famille qui voyage ensemble ? car il n'y a jamais d'émigration générale, même d'une province à l'autre. Je n'ai jamais vu plus d'une douzaine de ces Égyptiens à la fois; ce nom s'entend, car ils peuvent et doivent même l'avoir pris en naissant en Égypte, d'où vraisemblablement ils se sont répandus en Europe et en Asie. Ils s'appellent entre eux Pharaon : le mystère dont ils aiment à se couvrir, et que leur langue indéchiffrable pour toute la terre sert à merveille, empêche de savoir si c'est un mot de ralliement,

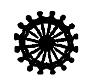
ou le nom de quelques individus. Il y a des gens qui prétendent que ce sont des émigrés de la façon de Tamerlan, qui, en le fuyant, se sont séparés et répandus partout sur le globe. Le nom de Bohémiens qu'on leur donne presque partout, m'a toujours paru déplacé. Je m'imagine que c'est parce que Sigismond, roi de Bohême, donna des passeports en 1417 aux premiers qui se firent voir en Allemagne, et dont il fut fort aise de se défaire. Dix ans après, la même petite bande parut en France. D'abord ce ne fut que douze pénitenciers ou pélerins, qui se montrèrent avec des chiens de chasse, et ne couchant jamais dans un lit. Ils avaient l'air de cacher une naissance et des aventures distinguées, affectant tantôt le paganisme, et tantôt un reste de croisade, comme persécutés par les croisés, plutôt qu'en ayant fait partie. Des femmes de figure orientale vinrent, de je ne sais où, les joindre. Ils devinrent trop nombreux pour ne pas alarmer les provinces, où cependant ils se divisèrent en 1560. Ils furent condamnés aux galères par le parlement, et se sauvèrent en Angleterre; mais le pays était trop éclairé pour qu'ils s'y soutinssent long-temps.

On a cru que M. de Voltaire avait écrit sur

eux; mais point du tout, c'est Raphaël de Volterre, qui s'est contenté de dire qu'il les croyait descendus des Euxiens, peuple de Perse, qui se mêlait d'astronomie, et de là ils se sont faits astrologues : ils n'ont assurément rien de Bohême dans leur figure, et paraissent tenir de l'Asie. Pourquoi les appelle-t-on Zigeuner en allemand, et Zingari en italien? J'ai lu, j'ai questionné; je les ai vus et interrogés; je n'en suis pas plus avancé. Que font-ils de leurs vieillards? leur rendent-ils peut-être le même service que ce peuple qui veut leur épargner le malheur de leur âge, et l'inutilité de leur existence? Leur culte est comme leur croyance; l'un et l'autre ne les occupent pas. Quand on leur parle, ils se regardent et se mettent à rire. Je crois que c'est à un détestable goût qu'ils doivent leur peu de multiplication. Les femmes en voyage, couchées à terre pour un moment, accouchent, attachent leurs enfants à leur sein, et continuent à marcher. J'en reviens à la religion de ces athées ou déistes sans le savoir. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ne connaissent pas plus l'eau du baptême que le canif de la circoncision. Je sais qu'ils n'ont ni prêtres de Jupiter, ni de Mahomet. Mais ont-ils entre eux des mystères cachés? ont-ils

un chef? d'où vient leur langue inintelligible pour leurs voisins, quelque contrée qu'ils habitent? de quoi vivent-ils? que font-ils dans le monde? Ils travaillent eux-mêmes à leurs instruments pour faire danser ou se faire danser eux-mêmes; ils poussent des hurlements affreux; les femmes qui figurent devant eux se barbouillent de rouge de brique, et s'excitent par les cris et les chants les plus lubriques, prenant des attitudes en conséquence. Les paroles sont tout ce qui leur vient de sale dans la tête: elle sont en feu et à la nage de sueur. Les Bacchantes avaient l'air de religieuses en comparaison des belles possédées dont je parle; car il y en a souvent de charmantes, et toutes ont même les plus beaux yeux du monde. Mais j'aurais défié Rubens (malgré la magie de son coloris et ses grands effets, s'il avait voulu salir ses pinceaux), Breughel d'Enfer, et Albert Durer avec son pinceau de fer, de les peindre telles que je les ai vues en Moldavie et ailleurs. J'en ai trouvé entre autres une bande attachée à Alexis Orloff, dans une de ses maisons de campagne. Tendre Albane, sublime Corrége, correct Raphaël, habile Michel-Ange, détournez vos yeux d'un spectacle pareil à celui de leur joie; car le peu

de vêtement qu'elles ont, se défaisant insensiblement à force de s'agiter, découvre une carnation enflammée au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Il n'y a presque plus, pour se couvrir alors, que leurs longs cheveux noirs dont elles font semblant de se cacher comme elles peuvent; leurs gorges ne s'en trouvent pas mal ; leurs jambes y gagnent; l'affreuse volupté sourit ; mais la tendre, la décente et peut-être un peu hypocrite, en rougit.



MÉMOIRE

SUR

LES CRÉTINS.*

VOICI encore un sujet que je me propose à traiter. Je ne conçois pas que les Suisses, qui vivent autour d'eux, et qui sont gens de lettres et observateurs, ne nous les aient pas fait connaître. On prétend que la famille du Valais, qui n'a pas son Crétin, en est de fort mauvaise humeur. Il est clair que c'est une assez pauvre petite fable qui ne valait pas la peine d'être inventée, et que personne ne peut croire qu'un

* C'est le nom qu'on donne dans le haut Valais à des êtres disgraciés de la nature, dont la plupart sont goîtreux, muets, imbécilles, et si mal organisés, qu'ils n'ont aucune sensation, aucune idée, et passent leur vie sans changer de place.

monstre lui porte bonheur. Le goître qu'ils ont de commun avec tant d'autres, surtout dans les montagnes, à cause de l'eau de neige fondue, n'étant point compressé par leur vêtement, puisque j'ai vu ces monstres se traîner tout nus sur leurs genoux au soleil, ajoute par cette difformité à leur laideur. Pourquoi et d'où viennent tant de sourds et muets! Ceux-ci poussent quelquefois un cri sombre et inhumain. Inaccessibles à toutes les sensations, il m'a paru qu'il n'y avait que le bel astre qui nous éclaire qui fit impression sur eux. On m'a dit qu'ils s'approchaient quelquefois les uns des autres, peut-être par hasard, avec des reins presque sans ressorts, pour en chercher les rayons presque en troupeaux. L'indifférence des parents, des médecins, des philosophes; je dirai plus, des prêtres mêmes, à cet égard, m'a toujours étonné. C'est donc aux limbes, selon notre religion, que ces pauvres diables sont condamnés. Les païens n'en auraient sûrement pas voulu dans les Champs Élisées: Épicure et les autres fameux ou élégants de ce temps-là ne se seraient pas souciés de rencontrer dans leurs promenades des objets si hideux, et humiliants pour la condition humaine.

Nous nous enorgueillissons d'être supérieurs, par notre ame immortelle, à des singes qui ont souvent plus d'esprit que nous, à des abeilles qui ont de meilleures lois, à des castors qui savent mieux leur métier, à des fourmis qui entendent mieux leurs affaires. Mais c'est dommage qu'un Crétin ait la même ame que Périclès et Aspasie; et, puisqu'il l'a, c'est bien fait qu'il soit heureux pendant l'éternité, pour le dédommager du malheur de ce monde-ci. Que de gens d'esprit, à leur mort, troublés par des remords, et inquiétés par la crainte des supplices éternels, voudraient n'avoir été que des Crétins pendant leur vie ! Il est singulier de voir presque un peuple de Nabuchodonosors. Je ne l'ai jamais vu que dans une estampe de l'abbé de Royemont; mais il avait encore plus la figure humaine, et le cuir moins tanné. Des bains, des électricités, des inoculations, même des maladies, ne pourraient-elles pas agiter, faire circuler ce sang qui met vraisemblablement leurs facultés en stagnation? Il faudrait essayer, si cela ne réussissait pas, les abbés de l'Épée; point pour faire faire les mêmes tours qu'aux petits enfants, qui me rappellent ceux qu'on apprenait à la chienne savante, et qui ne ser-

vent qu'à les faire apercevoir de leur malheur. On pourrait les employer peut-être à quelque ouvrage machinal. Ils porteraient, traîneraient, rouleraient. Il faudrait peu de conventions avec eux pour en tirer parti ; un signe ferait assez d'effet. Qu'importe qu'ils sachent écrire et dessiner ? un doigt servirait de professeur ; un sourcil froncé, de correcteur : point de papier, ni ardoise, ni crayon ; mais des instruments de labourage, par exemple. Et que sait-on ? si l'on peut parvenir à aligner ces pauvres malheureux, un bataillon de Crétins serait plus sûr, un jour de bataille, qu'un bataillon de gens d'esprit. Si on parvenait à leur faire donner quelque signe de reconnaissance, on saurait peut-être ce qu'ils pensent de l'Être suprême, et cela ouvrirait les yeux sur les pensées innées, mais suspendues. L'humanité, l'état et la religion y gagneraient : et je recommande aux Suisses de s'occuper d'une partie de leurs compatriotes ; c'est-à-dire aux gens les plus éclairés de l'Europe, de faire plus d'attention à ceux qui ne le sont pas du tout.

MÉMOIRE
SUR
LES JUIFS.

Ils n'ont jamais été à la mode, depuis que Dieu les a abandonnés; c'est pour cela que les Chrétiens ne se sont jamais occupés d'eux : et d'un autre côté les philosophes n'y ont pas pensé, parce que leur figure apparemment ne leur revenait pas. Il y a si peu de Juifs en France et en Angleterre, les deux pays de la philosophie, que cela ne leur est pas venu dans la tête. Les Hollandais ont trouvé plus simple de les faire payer, les Italiens de les tourmenter, les Espagnols et les Portugais de les brûler. Le premier brevet de philosophie a été pour l'auteur qui le premier a cru avoir bien de l'esprit en écrivant

que les nègres sont des hommes; et le second pour celui qui a dit qu'il fallait massacrer cent mille blancs, plutôt que de permettre qu'un noir eût un coup de bâton qu'il aurait mérité par sa méchanceté. Voilà un des égarements du maudit esprit des gens d'esprit de ce temps-ci. Comme ils n'ont pas daigné jeter les yeux sur les Hébreux, ils ne trouvent pas mauvais que les petits garçons leur jettent de la boue ou de la neige; et ils trouvent cruel un chasseur qui tue quelque bête malfaisante ou inutile. Nos femmes, si sensibles qu'elles ne peuvent point voir écraser une araignée, ou brûler un papillon sans se trouver mal, trouvent fort bien d'insulter un de leurs prochains, parce qu'il n'est pas aussi bien tenu que leur voisin.

M. de Voltaire pourrait se passer du petit mot pour rire sur le compte des Juifs de l'ancien temps, dont il nous a souvent rabâché l'histoire, qui serait ridicule si ce n'était pas l'histoire sainte, et extraordinaire si tout n'était pas possible à Dieu : et la seule chose qu'il dit en faveur des nouveaux, pour lesquels il n'est pas plus tolérant que pour le christianisme, et surtout le catholicisme, tout en prêchant la tolérance,

c'est qu'il ne les fera pourtant pas brûler. Il finit ainsi son chapitre.

M. de Voltaire ne s'est déchaîné autant contre Jésus-Christ que parce qu'il était né parmi une nation qu'il abhorrait. Il en était le Fréron, et c'est le seul tort de M. de Voltaire. Si son curé avait eu l'esprit, à sa mort, de sortir de chez lui avec un air content, et, par un pieux mensonge, de dire qu'il s'était converti et avait bien rempli ses devoirs de catholique, il aurait converti par là tous les prétendus esprits forts que M. de Voltaire avait égarés.

Je reviens aux Juifs de notre temps. Si les Chrétiens n'ont ni l'adresse ni la bonté de les tirer de l'état où ils sont et d'en faire quelque chose, je voudrais, pour leur bonheur (car ils me font rire ou pitié tous les jours), que quelqu'un de ceux qui sont en Turquie fût assez habile pour prendre du crédit auprès du grand-seigneur, qui leur rendrait le royaume de Judée, où ils se conduiraient sûrement mieux qu'autrefois.

Les Juifs bien élevés, banquiers, commer-

çants, quelquefois barons, presque nobles, établis dans les capitales des Chrétiens, renonceraient à Jérusalem, et cesseraient d'être maltraités en Europe, qui y perdrait beaucoup sans cela, et le mériterait; il y en a plusieurs dont on connaît le mérite et l'honnêteté, qui ont des amis, à qui l'on rend justice pour de belles actions d'humanité.

Je ne parle, pour retourner en Israël, que des pauvres diables et des intermédiaires entre les riches et les déguenillés. Veut-on avoir leur portrait? toujours suants à force de courir les places publiques, les cabarets, pour y vendre; presque tous bossus, une barbe rousse ou noire et toujours crasseuse, teint livide, brèche-dents, nez long et de travers, le regard craintif et incertain; tête branlante, cheveux crépus épouvantables; genoux picotés de rouge et découverts, pieds longs et en dedans; les yeux caves, menton long, effilé; bas noirs troués et tombant sur leurs jambes desséchées; chapeau jaune à Avignon, manche jaune à Prague, bonnets de grenadiers en Pologne, ailleurs bonnets de poil sous un grand vieux feutre percé et rabattu, ou petit chapeau pointu, la pointe

en l'air... Voilà comme sont en Europe dix millions d'Hébreux.

Le degré d'avilissement où les gouvernements les laissent, la pauvreté dont ils ne peuvent pas sortir, leur mauvaise nourriture, le mauvais air de leurs synagogues et de leurs rues, perpétuent ces figures et ce costume; et on peut dire encore : *Jacob genuit Isaac* semblable à lui.

Les enfans de Juda, qui ont plutôt l'air des enfants de Judas, ont certainement l'air réprouvé; et, plein de foi pour les prophéties, je suis convaincu qu'ils doivent l'avoir; mais ils l'auraient moins, si, outre qu'ils sont réprouvés de Dieu, ils ne l'étaient pas des pays même où ils sont soufferts.

C'est ce qui les rend trompeurs, peureux, menteurs et bas. Ces quatre sentiments, marqués sur leurs figures, ne les embellissent pas. Ils ne sont ni voleurs, ni assassins, ni méchants; donnez-leur un état ou un bon asile, et ils cesseront d'être ce que j'ai dit qu'ils sont. Si même ils sont filous dans leurs marchés, c'est qu'ils

apprécient les peines qu'ils se donnent, et qu'ils veulent se faire payer des humiliations continuelles qu'ils éprouvent.

Je crains toujours d'alarmer le peu de bonnes consciences qui restent encore, et d'ailleurs de diminuer ce qu'il est surtout nécessaire à présent de conserver.

Qu'on s'arrange avec le pape, s'il existe encore *, et avec les livres saints, pour voir jusqu'où on peut aller, à l'égard des Juifs, sans vouloir faire mentir les prophètes, ce qui d'ailleurs est impossible.

Il y a dans tout plein de capitales de l'Europe des villes de Juifs; qu'on les leur rebâtisse proprement, avec un ruisseau qui coule dans toutes les rues; qu'on leur donne un habillement long et oriental, avec un bonnet de même, et de jolies couleurs, un genre d'ouvrage conforme à leurs dispositions : et leur pullulation, semblable à celle de la vermine qui se promène, à notre vue, sur leurs barbes, leurs crins rougeâtres, et leurs affreux vêtements, deviendra une

* Ceci a été écrit à l'époque de la première invasion des Français dans les Etats Romains.

population du double saine, propre, belle et utile.

Ils sont faciles en tout, et portés à une propagation étonnante. La Pologne et la Bohême surtout présentent de ces fourmilières noires, hideuses et dégoûtantes.

Excepté faiseurs de tours de gibecière, ce qui prouve leur adresse, et maquignons, à qui toutes les religions permettent d'être des fripons, on ne voit presque parmi eux de métier que celui de graveur. Il n'y a qu'un pas de là à être joailliers, orfèvres, metteurs en œuvre, tourneurs, manufacturiers; ils aimeront mieux faire des armes que de les porter, et construire des charrues que de les conduire. Leur goût pour l'argent, et leur industrie pour en gagner, les rendraient bientôt propres à tous les arts, qu'ils perfectionneraient. C'est en qualité de persécutés qu'ils ont cet air paresseux qui les fait baguenauder dans une rue pour chercher une commission à faire, ou gagner six kreutzers, en vendant quelque chose d'un paquet sale qu'ils portent sous le bras, encore après avoir fait cent révérences inutiles. Voyez, malgré cela, la beauté de leurs femmes et de leurs filles, échappées à la misère ou couvertes de haillons. On croit être

bon chrétien, en disant : « Elles ont de beaux yeux, mais elles ont l'air juif. » C'est, avec un peu plus de dureté peut-être, et moins de cette charmante volupté moëlleuse, le genre de beauté des Grecques ; et toutes ces figures orientales sont au dessus de celles de notre triste et vulgaire occident, qui est ce qu'il y a de moins piquant.

Cette dureté dans les yeux et les traits tient à celle de leurs principes. Elles sont extrêmement sages et décentes, même au milieu des nations qui le sont le moins. Leur religion, leurs usages et la triste vie qu'elles mènent, les éloignent de la galanterie ; de même que les préjugés sévères de leur législation, et surtout leur manière de se coiffer sans montrer les cheveux, les préservent de la coquetterie. En a-t-on jamais rencontré dans les lieux de débauche ? On en voit, un carton à la main, avec des échantillons, entrer quelquefois dans une maison où le libertinage, même à prix d'argent, échoue devant leurs principes. Rendues à la société par la classe des citoyennes, où leurs talents les placeraient, elles y seraient sans doute aussi agréables qu'utiles ; vêtues avec grace, comme les anciennes filles de Juda que nous voyons dans les chœurs

d'Athalie, elles se feraient chrétiennes, s'il le fallait, pour plaire aux chrétiens qui en seraient amoureux, et remonteraient toutes les races au lieu d'abrutir et d'enlaidir la leur. Les Juifs ont des espèces de vertus : jamais ivres, toujours obéissants, exacts et prévenant les ordonnances; sujets fidèles aux souverains au milieu des révoltes, et jamais en colère; unis entre eux, quelquefois hospitaliers, et les riches aidant leurs pauvres. Ils ne sont méchants qu'en Pologne, où, pour se venger des humiliations, ils abusent de l'autorité qu'on leur donne mal à propos dans les villages.

Qu'ils soient heureux et considérés, ils seront bons. Comment peuvent-ils l'être avec leur habit et leur figure? On changerait celle-ci en changeant celui-là.

Mais voyez les après avoir trouvé grace devant le portier d'une maison où ils ont sonné vingt fois, turlupinés dans une antichambre par tous les valets, quand, avec leur air de singe, et s'inclinant avec des contorsions de synagogue, ils viennent prierqu'on les annonce; et puis comment sont-ils reçus? le petit chien les mord,

le petit enfant en a peur, le grand les contrefait, les filles de la maison disent : « Quelle odeur ! » et le père les fait chasser.

Encore une fois, qu'on les décrasse : l'habit oriental ôte la disgrace et donne de la noblesse. Une boutique propre attirerait les chalands; et, au lieu de vendre des misères et de se mettre en eau en courant toute la journée pour gagner un kreutzer, le Juif l'attendrait gravement chez lui. Marchant d'un petit gain à un plus grand, industrieux et grand calculateur, il deviendrait homme d'affaires, maître-d'hôtel, régisseur, intendant.

Ils sont capables de tout, et s'entendent à tout. J'en ai rencontré excellents maîtres de poste, et, par le desir d'une bonne récompense et la peur d'être rossés, postillons à bride abattue. Ce talent engagea en 1787 le prince Potemkin à en faire des Cosaques. Rien ne m'amusait plus que de voir ce commencement de corps qui s'appelait Israelowsky. Nous en avions déja deux escadrons; leurs piques, la terreur qu'ils avaient de leurs chevaux, en attendant celle de l'ennemi, les rendaient comiques; et c'est à

cheval qu'ils ont encore plus l'air de singes.

On croit avoir horreur des Juifs à cause de leur religion, et ce n'est qu'à cause de leur tournure. Ils sont à plaindre sûrement; mais ils ne seront pas plus damnés que bien d'autres qu'on voit tous les jours; et peut-être que plus mêlés avec les chrétiens, la beauté de leurs filles pouvant attirer les jeunes gens des pays où ils seront bien traités, ils deviendront chrétiens eux-mêmes. Voilà ce qu'il faut dire à un Souverain dévot.

Il faut représenter à celui qui ne l'est pas, mais qui n'est qu'intéressé, que les Juifs, tels qu'ils sont, s'emparent du commerce des petits bourgeois, trompent les paysans, et ruinent les seigneurs par l'usure.

Il faut dire au Souverain qui aime plus l'humanité : Ces gens n'ont presque pas la figure humaine, tant ils sont pauvres et maltraités; et ce sont pourtant des hommes comme vos autres sujets, qui croient peut-être en Jésus-Christ, mais pas en son Vicaire sur la terre, ce qui est pourtant un article de foi. A propos de cela, il est assez singulier qu'ils soient aussi attachés à

la fable la plus grossière et la plus ridicule, puisque si le Messie n'est point encore arrivé sur la terre, il y a apparence qu'il n'y viendra plus. Cela prouve du caractère.

Comment, intéressés comme ils le sont, ne s'en départiraient-ils jamais? Cet entêtement leur coûtera cher dans l'autre monde, mais leur fait honneur dans celui-ci. Ils ne sont donc pas aussi vils qu'on le dit. Voyons encore ce qu'on peut en faire. Je suis comme cet homme qui, voyant les jeux de deux joueurs, les conseillait en même temps.

Voyez les charmantes Israélites du grand monde, leur beauté et une sorte de gaucherie qui a de la grace, fixant tous les regards; il y en a beaucoup à présent partout de mieux élevées que les personnes de la société: et, au salut de leur ame près, que je leur recommande, elles ont tort de rougir d'être ce qu'elles sont. Il y a la plus grande analogie entre ce peuple et les Turcs, qui ont emprunté une partie de leurs usages et de leurs noms. Si Dieu avait permis à Moïse d'être un conquérant, comme Mahomet a pris le parti de l'être, les deux tiers du

monde seraient juifs au lieu d'être mahométans. Son nom est Mohammed, qui vient de Moïse; comme Soliman, de Salomon; Ibrahim, d'Abraham; Jussuf, de Joseph; Achmet, d'Isaac; Salim, de Salomé; Zaïre, de Sara. Et, moins barbares que nous à leur égard, ils ne les regardent pas comme des chiens, ainsi qu'ils ont la bonté de nous appeler, les méprisent un peu, et les font bien payer sans les insulter. Ils sont, à l'exception du turban, et de quelque différence encore, à peu près vêtus de même. Leurs Juifs contractent avec eux le goût des libations fréquentes et de quelque propreté à leur Divan.

Quelle différence d'un véritable Turc habillé à sa manière, avec celle d'un de nos Hébreux tel que je l'ai peint! Tout concourt à élever le premier et à abaisser le second. Examinez la noblesse et l'étendue des mouvemens du premier, et le rétréci et mesquin des mouvements du second.

La politique des Turcs doit continuer à n'avoir pas le sens commun, ne savoir ni lire ni écrire, et ne se corriger presque de rien, pour exister toujours. S'ils prenaient quelques Juifs habiles pour penser à leur place, ils leur ap-

prendraient, sans s'en douter, ce qu'il leur manque; ou plutôt ils l'introduiraient sans le leur apprendre, car il faut toujours respecter la religion et les lois. Ces Juifs deviendraient Mahométans s'il le fallait; et il n'y a qu'un bien petit pas à faire, le canif de la circoncision étant le premier qui égalise ces deux sectes ridicules. Ils prendraient place au Divan : il ne faudrait pour cela qu'un Empereur musulman, ou un grand-visir un peu raisonnable, pour y consentir. Les Juifs qui, outre cela, auraient retrouvé leur patrie, seraient obligés d'y faire fleurir les arts, l'industrie, l'agriculture et le commerce de l'Europe. Jérusalem, petit trou horrible à présent, qui fait mal au cœur aux pauvres diables de pélerins qui y vont de temps en temps, redeviendrait une capitale superbe. On rebâtirait le temple de Salomon sur ses ruines, qui en feraient retrouver le tracé, joint aux descriptions et aux estampes que nous en avons. On fixerait les eaux du torrent de Cédron, qui fournirait des canaux de circulation et d'exportation. On retrouverait le jardin d'Eden, et les quatre sources des fleuves, qui en feraient le plus beau jardin anglais du monde. Les déserts seraient défrichés et habités. On ne

rencontrerait plus les hordes de voleurs arabes qui infestent tous les lieux saints et sacrés, puisque personne n'y touche.

Je conçois très bien l'origine de l'horreur qu'inspirent les Juifs ; mais il est bien temps que cela finisse : une colère de dix-huit cents ans me paraît avoir duré assez long-temps.

On rend souvent les hommes tels qu'ils sont. On a dit : Les Juifs sont sales et fripons; ils l'ont été. Qu'on les décrasse ainsi que je l'ai dit, et qu'on ait de la confiance en eux, ils ne seront ni l'un ni l'autre ; et voici d'abord ce que je dis aux Turcs, pour leur apprendre à résister à leurs ennemis.

Si vous attirez les Juifs chez vous, servez-vous-en comme les Romains se servaient des Grecs, qui étaient leurs médecins. Ceux-là peuvent l'être de votre gouvernement. Ils ont assez écouté aux portes chez nous pour savoir les usages des armées chrétiennes et les défauts des vôtres.

Ils vous conseilleront de ne pas imiter les Chrétiens, comme vous le disent à présent quelques sots renégats ; mais ils vous conseilleront beaucoup de réserves, et plusieurs lignes les unes derrière les autres, pour soutenir votre

première attaque, dont il ne faut pas changer le genre.

Ils vous diront de ne pas crier toutes les nuits vos prières sur vos remparts, si haut que vous n'entendez jamais le bruit qu'on fait à l'ouverture de la tranchée, qui, établie à notre aise, décide de la prise de vos forteresses.

Ils vous apprendront à les rendre plus en état de se défendre, et seront vos entrepreneurs de vivres, à meilleur marché.

Ils pourront rendre à vos îles de l'Archipel, du commerce et de la population; observer vos Grecs, à qui vous ne pouvez guère vous fier; et ils s'entendront mieux que vous à tout ce qui concerne les Échelles du Levant.

Le profit que les Juifs feront chez vous, vous garantit leur fidélité. Que le bacha le moins bête d'entre vous soit le bacha de Judée, et qu'il vous envoie ceux de cette nation qui peuvent être le plus utiles à Constantinople et aux autres provinces de l'Empire.

C'est pour cela qu'à présent, me tournant vers les Chrétiens, je leur conseille de ne pas laisser aller les Juifs, mais d'en faire ce que j'ai dit.

Supposé qu'on ne puisse pas les rendre agriculteurs, puisqu'on les croit paresseux pour ce

genre de travail : si on leur donnait à défricher les landes de Bordeaux, les bruyères de la Hongrie, les steps des Tartaries russes, ils chercheraient des colons, des ouvriers ; et les Juifs les plus riches aidant les plus pauvres, en tireraient un si bon parti, que dans dix ans ils seraient en état de payer de bonnes contributions à la couronne.

Les moines, jadis grands défricheurs, sont devenus des Juifs : les Juifs deviendraient des moines, et n'abandonneraient pas l'État dans les moments de grande détresse. Ils feraient le calcul qu'on n'a jamais voulu faire, par une avarice insensée, pendant toutes les révolutions de tous les pays : qu'il faut donner la moitié de sa fortune pour conserver l'autre.

Plus on fournirait l'occasion aux Juifs de s'enrichir, et plus on pourrait les pressurer dans les grands besoins des finances d'un État.

Ce ne serait point aux dépens du petit peuple, dont ils enlèvent à présent, par leur activité ennuyeuse, importune et pressante, le petit gain; on la leur ferait porter sur de plus grands objets.

Vous conserverez, leur dira-t-on, votre mauvaise réputation, si vous continuez à surfaire

de la moitié. Prenez le genre opposé; n'ayez qu'un mot, et vous nous attraperez en ne nous attrapant point. Vous ferez tort aussi aux marchés des bons Chrétiens, qui continueront à surfaire.

C'est avec cet air de sincérité, en ne se laissant pas marchander, que trompent souvent les Herrnhuters ou Frères Moraves, ainsi mal appelés. Il y aurait un terrible pas à franchir pour que de la grande saleté des Juifs, ils passassent à la grande propreté de cette secte très commerçante; mais c'est cependant celle-là qu'ils devraient imiter.

Elle est peu nombreuse dans chaque pays, et rapporte infiniment. Il faudrait que les Juifs s'occupassent de même à faire oublier toutes les marchandises d'Angleterre, afin que l'argent n'y allât pas. Le cuir des Herrnhuters est, par exemple, une des bonnes branches de leur commerce.

Tous ces pâles Hébreux si pauvres, qu'on trouve dans de petites villes et villages de Bohême, seraient jetés dans les manufactures des riches, et le deviendraient. Si l'on dit qu'ils feront tort aux autres sujets, je soutiendrai que non. La plus grande partie y gagnera : les Juifs

achèteront la matière première dans les villages, et feront meilleur marché que les grands faiseurs d'entreprises des capitales, qui ont déja assez gagné.

Le premier État qui ferait ce que je dis, y aurait un grand avantage, outre celui de *démagotter* et *déshumilier* une nation nombreuse. Si les autres, successivement, suivent la même marche, il y aura une grande circulation et union de plus en Europe ; puisque l'Israélite hollandais ou portugais n'est ni Hollandais ni Portugais, il n'est que Juif. Il faudrait des rabbins habiles, sans cesse en course dans chaque pays, pour faire des inspections, empêcher les abus des seconds chefs, ou les torts des individus. Ce général-rabbin serait une espèce d'ôtage de la conduite de son peuple auprès de chaque gouvernement, et s'attacherait surtout à veiller à la propreté des établissements et des barbes ; il n'y a pas de minutie aux yeux d'un législateur, qui doit entrer dans tous les détails, pour en étudier les rapports.

Si l'industrie des petits Juifs leur fait donner la préférence sur les pauvres ouvriers chrétiens, on exigera d'eux, dans chaque ville, une petite caisse pour les dédommager par des aumônes,

ou quelque petite direction en emploi que les Juifs pourraient leur donner. Mais je trouve que ceux-ci, se chargeant de tous les grands et petits trafics, laisseront toujours les gros ouvrages des villes et des campagnes au militaire et à l'agriculteur. On ne voit point un Juif maçon, et surtout, en qualité de peureux, on n'en voit pas couvreurs d'ardoises. Le petit marchand quincaillier, au lieu d'établir une mauvaise petite baraque à une foire, où il dépense plus qu'il ne gagne, sera peut-être laboureur comme son père. On ne verra plus ces vilaines ravaudeuses de bas, ces tristes marchandes de pommes moins ridées qu'elles ne le sont elles-mêmes, gâter une rue, ou cacher le bas d'un bel édifice par leur vilaine petite maison de planches, où elles s'enrhument. On ne sentirait plus le long d'une promenade publique l'odeur des haillons, et tout cela se trouverait dans les jolis quartiers des Israélites, au milieu desquels ils élèveraient un joli temple, au lieu de la vilaine et puante synagogue, qu'ils ont ordinairement dans un carrefour, au bout d'un égout.

Les Juifs font les aristocrates, quand les gentilshommes leur afferment leurs terres; ils y

exercent des tyrannies affreuses, ne parlent aux paysans que le fouet à la main et du haut de leur vilaine petite taille; et, les plus humbles de la terre jusqu'à ce qu'ils aient de l'autorité, ils cesseront d'être tyrans, ou tyrannisés, lorsqu'en les observant, le gouvernement leur confiera une direction.

Ils se tirent bien de celle des charrois, où ils sont tour à tour cochers et postillons; et lorsqu'ils sont attrapés dans un cabaret, ce qui est bien rare, par des recruteurs, ils deviennent bientôt bas-officiers.

L'empereur Joseph n'acheva pas son projet sur eux en Gallicie. Le marquis de Langallerie expia, dans une prison de Vienne, le sien sur des rassemblements. Le prince Potemkin n'osa pas continer sa levée, de peur de se brouiller avec la Sainte-Ecriture.

Qu'on tire au clair, si cela se peut, ou non; et quand la race sera un peu remontée, on n'a qu'à les faire servir. Le bâton, plus prochain d'eux que le canon de l'ennemi, les y fera marcher; d'ailleurs, pourquoi ne redeviendraient-ils pas aussi braves que sous les ordres de Josué, Gédéon et Abner? Mais j'en reviens aux malotrus. La population des villes est souvent aux

dépens de celles de la campagne, où elle est plus utile. En se servant des Juifs pour tous les métiers où je les destinerais, il y aurait moins de bourgeois chrétiens, et plus de paysans.

Voilà encore une bonne profession pour les Hébreux, qui s'empareraient de cette branche de commerce, ainsi que de quantité d'autres. Au lieu des foires de Leipzick et de Francfort, qui attirent tant d'étrangers et d'argent, chaque ville de Juifs dans la capitale de chaque province serait une foire continuelle, où cet argent des voyageurs se partagerait, et circulerait au profit de l'État, qui, outre cela, garderait le sien. Et les Israélites, enfin, en attendant les décrets impénétrables de la Providence sur leur endurcissement, dans le genre des torts de leurs aïeux, seront, au moins dans ce monde-ci, heureux, utiles, et cesseront d'être le plus vilain peuple de la terre.

MÉMOIRE
SUR
LA POLOGNE.*

Qui n'aimerait pas la Pologne, les Polonais, et surtout les Polonaises ? L'esprit, le courage des uns, la grace et la beauté des autres, qui ont toutes, même celles qui sont le moins aimables, un *laisser-aller*, une élégance, un piquant et un charme supérieurs à toutes les femmes des autres pays ? Qui ne préfère pas aux autres villes le séjour de Varsovie, où règne le meilleur ton de la France joint à une tour-

* Je remis ce mémoire au prince Czerwertinsky, et à quelques autres grands seigneurs polonais qui sont venus à Elisabeth-Gorod, en 1788, et j'en envoyai une copie au prince-évêque de Wilna.

nure orientale, le goût de l'Europe et de l'Asie, l'urbanité des mœurs des pays les plus civilisés, l'hospitalité des pays qui ne le sont pas? Qui n'admire pas la nation où l'on trouve les figures nobles ou agréables, les manières douces ou simples de la politesse ou de la franchise, de la prévenance dans la capitale, ou une rudesse de bonhomie dans les campagnes, la compréhension facile, la légèreté et l'agrément de la conversation, une bonne éducation, tous les talents, ceux des langues, des exercices du corps, et surtout l'équitation, l'instruction, un bel organe, de l'éloquence, de la générosité, le faste de la représentation, le goût de la dépense et des beaux arts, le luxe, la galanterie, les fêtes, les spectacles de société, les danses nationales, le costume un peu sauvage, les usages extraordinaires, la magnificence, la facilité à vivre, la bonté, la sensibilité, et de la reconnaissance?

Pour la mienne, elle est sans bornes. L'honneur que vous m'avez fait de m'admettre parmi vous, de me recevoir dans une belle, grande et superbe nation; les applaudissements que son consentement unanime, en me donnant cet illustre indigénat, m'a procurés dans la salle au-

guste de votre assemblée, ne s'effaceront jamais de mon cœur.

C'est parce qu'il est tout à vous, que j'ose vous soumettre quelques réflexions sur notre patrie. Si, au lieu de trois empires et d'un royaume, elle était entourée de l'Océan : tranquille au sein des mers et de ses lois, elle ferait admirer les siennes, dont plusieurs sont plus raisonnables que celles de cette île fameuse qui passe pour le séjour des sages; sa constitution ne l'aurait pas fait durer aussi long-temps que vous durez avec la vôtre. C'est une espèce de miracle : mais craignez qu'il ne finisse. La plus petite partialité vis-à-vis d'un de vos voisins donnera aux trois autres le prétexte de vous faire disparaître de la surface de la terre; et, sans se déchirer entre soi, ni même vous déchirer davantage, on divisera et envahira votre patrimoine, vos titres, et vos terres. Il y a bien loin de sentir les ressorts modérés d'une influence politique, à éprouver le poids onéreux de la domination. Oui, sans doute, depuis un temps immémorial, la Russie, par sa force, sa langue, et la géographie, vous couvre de ses ailes en *double aigle;* protecteur si vous le ménagez, mais dévorant si vous l'outragez.

Si quelquefois ses serres se font sentir, à présent qu'il vous veut du bien, quoique vous cherchiez à lui échapper, et si celles de l'*Aigle-Blanc* *, trop faibles pour y résister, en ont souffert, ne vous en plaignez qu'à vous-mêmes. Souvent des cabales, des demi-volontés, une résistance toujours inutile et renouvelée presque chaque année, ont mis la Russie dans le cas d'employer la vigueur pour s'opposer à la ruine totale à laquelle les esprits de parti vous font courir.

Je dis vigueur, et non pas rigueur; s'il y en a eu, c'est malgré une souveraine qui ne l'aime ni ne l'emploie.

Obtenez de S. M. I. un tribunal ou un commissaire qui sévisse contre ceux de ses employés chez vous, ou dans votre voisinage, de quelque rang qu'ils soient, qui vous oppriment ou vous humilient. Faites ôter à des agens, cruels peut-être, d'une alliance tutélaire, leur autorité.

Faites-lui parvenir à elle-même les plaintes des plus petits abus commis à son insu en Pologne, par ses ministres, ou ses généraux ; elle

* Ancien ordre de chevalerie en Pologne.

y remédiera. D'ailleurs ceux-ci sont sortis de votre pays avec leurs troupes.

Voilà presque la première fois, depuis le commencement du siècle, qu'on ne voit plus des habits verts dans vos villes et dans vos champs, qui ont été souvent pour eux des champs de victoire. Vous vous souvenez que Pierre Ier, moitié par force, moitié par séduction, réduisit votre armée, en 1716, à 18,000 hommes.

Bénissez ce moment de modération qui aurait dû arriver peut-être plus tôt : mais n'en abusez pas. « On me parle, on me fait parler, « m'a dit souvent l'Impératrice ; que m'importe « que la femme d'un Castellan ait un amant « dans mon armée, une Palatine dans mon mi- « nistère, et la sœur d'un Staroste dans un parti « contraire ?

« Que me font leurs procès, dont ils veulent « que je me mêle ? Qu'ont-ils besoin de mes ru- « bans ? n'ont-ils pas les leurs ? Je donne le « choix pour une épingle de mon Sainte-Anne « avec leur Saint-Stanislas. Et pourquoi cette « fureur pour mon Saint-André ? Quand on « m'écrit : *cette famille n'est pas dans les intérêts* « *de la Russie*, je dis : la Russie a été supplan-

« tée apparemment dans ses amours par l'Autri-
« che ou la Prusse, et je ris pour la Russie. »

La morale de cela, Messieurs, c'est qu'il ne faut plus courir à Vienne, Berlin et Pétersbourg. Soyez Polonais, voilà la seule grace que je vous demande. J'en reviens à la Russie.

Cette puissance s'est plus occupée de vous, à la vérité, que les deux autres, qui s'occupent trop souvent l'une de l'autre, pour le trouver mauvais. Si l'une des deux vous le dit, ne la croyez pas, ou croyez que ce sera pour ses intérêts.

Je vous réponds de l'Empereur *, et je suis autorisé par lui à vous le déclarer. Je vous ai montré les lettres à votre sujet. Frédéric-Guillaume ** à qui je crois de la loyauté, vous en promettra peut-être autant, si vous l'engagez à s'expliquer clairement, et tiendra sa parole, à moins que vous ne lui tendiez à lui-même des piéges à cet égard. Alors, ne vous en prenez pas même à son ministère si, en vous trompant vous-même, vous l'engagez à des démarches dangereuses par des demi-confidences de votre part et des demi-protections de la

* Joseph II.
** Le grand Frédéric.

sienne ; encore une fois, ne vous en prenez qu'à vous.

Ne pleurez plus sur l'ancien partage, mais redoutez-en un nouveau.

Témoin de l'entrevue intéressante de votre roi, le meilleur, le plus aimable et le plus intéressant des hommes, avec la grande Catherine, je l'ai été d'une sanction de concorde et d'un renouvellement touchant de connaissance et d'amitié privée et générale, de liaison et de politique.

Quand, l'année passée, Stanislas-Auguste, encouragé par Joseph II, lui demanda : « Puis-je compter qu'on ne veut pas me faire mourir de chagrin, en s'emparant encore de quelque partie de mon malheureux royaume ? » « — Je vous le promets, dit l'Empereur, je vous réponds de moi. » *Pas un arbre* : dit-il, ce sont ses propres termes. Tous les deux me l'ont raconté. *Donnez-moi la main*, dit le Roi, touché jusqu'aux larmes de l'air de franchise de l'autre monarque : *La voilà*, dit celui-ci, *et ce qui est plus fort*, *foi de gentilhomme*. Vous, prince Czerwertinski, et vous, Messieurs, vous savez que je vous ai fait promettre hier, par le prince Potemkin, quarante mille fusils

qu'on vous fera venir de Toula, pour armer une confédération, sous prétexte de vous opposer aux Turcs, mais pour vous défendre même contre la Russie, si elle voulait vous prendre une seule Starostie. Pour vous prouver qu'elle ne vous craint pas offensivement, mais qu'elle veut qu'on vous respecte défensivement, je m'engage à la faire consentir à ce que vous ayez cent mille hommes sous les armes si vous le pouvez. Portez ces paroles à votre belle nation, que j'idolâtre; et qu'elle songe aux moyens de reprendre son antique splendeur, par des arrangements sages et de douces innovations, d'un plein gré général, pour son intérieur.

Point de cachotterie, surtout à la Russie. Point d'incohérence dans vos principes. Que les grandes familles ne se brouillent pas entre elles. Que les honnêtes gens ne se trompent point et ne se laissent point tromper par ceux qui ne le sont pas. Ne vous accusez pas les uns les autres, en disant : Celui-ci est Russe, celui-là est Prussien. On engage souvent à l'être de bons patriotes qui n'y pensaient pas. Oubliez vos anciennes querelles particulières, vos petits mal-entendus, et chassez ces petits intrigants

subalternes qui, après avoir été brouillés les uns avec les autres, se moquent de vous; et priez vos dames de ne penser qu'à vous plaire, et point à *politiquer*.

Commencez par faire un roi; car Stanislas, toujours contrarié et injurié, ne l'est pas. Ce n'est plus le temps de n'en avoir que des simulacres. Voyez ce qui va arriver en France, dont le roi s'est fait roi de Pologne en assemblant ses notables, et peut-être les États-Généraux. Faites le vôtre roi de France; c'est-à-dire qu'il en ait presque l'autorité. La Diète * serait bien en droit de la diminuer, s'il en abusait. Mais qu'on ne lui ôte pas le pouvoir de faire du bien.

Le Roi est le seul qui ne le soit pas. Chacun de vous l'est davantage à l'égard de ses malheureux paysans. Vous serez plus riches, si vous voulez leur donner assez de liberté et d'argent, dans les commencements, pour établir des fermes, qui font la richesse et la population d'un État. Il n'y a pas plus de république chez vous que de royaume. La république de Pologne jusqu'à présent n'a existé que dans la per-

* Barrière plus forte que les parlements, qui n'ont pas un sabre au côté.



mission, que se donnent cinq ou six cents des sujets de ce roi, de lui dire des sottises en public. A peine ont-ils fini de s'égosiller, exactement pour la galerie, qu'ils viennent baiser la main de leur souverain, et lui demandent pardon, et des graces en même temps. Qu'ils continuent, si cela leur fait plaisir; mais cependant, pour les en corriger, qu'on demande à chaque grand seigneur, s'il voudrait avoir une Diète aussi dans ses terres, où les paysans pussent le traiter comme eux traitent le roi à celle de Varsovie. Ils seront plus circonspects à son égard, et à celui de leurs vassaux.

On a vu dans d'autres écrits de ma part ce que je pense de l'administration, de l'éducation publique, et de la perception des finances. C'est en Pologne que je mettrais tout cela bien vite en pratique. Je voudrais une banque où seraient appelés les plus riches et honnêtes banquiers de l'Europe, chez qui les grands seigneurs emprunteraient sur leurs terres à six pour cent. S'ils n'étaient pas exacts à payer ces intérêts, ces terres appartiendraient à la couronne, qui paierait les six pour cent à sa propre banque.

On ne verrait plus ces grandes maisons si

anciennes, si respectables, finir par la misère. Le sang des Jagellons ne serait appauvri d'aucune manière. Vos petits gentilshommes sortiraient des mains des Juifs, qu'on ne verrait plus, le fouet à la main, diriger leurs terres, et faire trembler leurs villages. Ces superbes palais de Varsovie seraient éclairés. Cette foule de valets de plusieurs classes, reste de la grandeur passée, qu'on a peine à percer pour arriver jusqu'à un salon d'or et d'azur, ne serait plus déguenillée ; et les gentilshommes et les pages, qu'il faut même reprendre pour que vous redeveniez ce que vous avez été, seraient bien nourris. Ce cortège, qui n'est point indifférent, fait considérer les grands par les petits, chez qui l'argent d'ailleurs se répand de même que l'harmonie dans tous les ordres de l'État, pour concourir au bien général.

En relevant les grands seigneurs, on relève la majesté du roi. Il faut qu'ils imposent, par beaucoup de faste, à un peuple vif, fermenté, et capable de se remuer si l'on ne le retient pas par plusieurs cordes. Je ne lâcherais que celle qui est nécessaire pour l'humanité et le profit. A cela près, je le retiendrais dans la plus profonde soumission et subordination de toutes

les classes, l'une à l'égard de l'autre. Quant aux finances du roi, pour ne pas confondre ses intérêts particuliers avec ceux de la patrie, quoiqu'ils fassent certainement cause commune, je voudrais qu'on lui donnât un million, par mois, de florins de Pologne, qui sont trois d'Allemagne par an; avec cela, il aurait la Cour la plus agréable, les fêtes les plus variées, les plus jolis spectacles, et deux maisons de campagne charmantes, où l'art caché embellirait la nature. Avec cela il empêcherait les grands seigneurs d'aller faire des dettes en France, et les retiendrait par une chaîne de plaisirs et de distinctions. On conserverait dans le royaume tout l'argent que le plus petit gentilhomme, dès qu'il a coupé sa moustache, et quitté son habit long et respectable, se croit obligé d'aller porter à Paris à une fille, un tailleur, un hôtel-garni, un perruquier, un tripot, un chirurgien, et un commissaire pour les frais de la police, avec qui il a toujours affaire.

On rétablirait l'habit national, et on bannirait jusqu'aux culottes et bottes qu'on porte avec les gurtka. On permettrait seulement qu'on ôtât la tunique pour monter à cheval et pour tout le militaire: mais il faut les grandes cu-

lottes, le bonnet bien polonais, et l'air le plus oriental. Peut-être que je composerais pour la tête rasée. Je voudrais quelque accommodement, quelque frisure pittoresque, en épis, à peu près à la Charles XII.

Je ne trouve pas la formation de l'armée difficile. Chaque homme d'un Palatinat, qui ne voudrait pas porter les armes, se rachèterait de cette obligation en en mettant deux ou trois à sa place. Les régiments porteraient le nom et l'uniforme du Palatinat. Les couleurs des culottes seraient autres que celles des espèces de gilet:pardon si j'entre dans de si petits détails; mais la coquetterie est nécessaire, surtout pour votre belle nation, qui aime à plaire. Il faut un beau coup-d'œil à votre armée, et de la magnificence, presque pareille à celle de la cavalerie Circassienne, que j'ai vue, où tout reluit d'argent.

Je voudrais un sabre pas aussi courbé tout-à-fait que celui des Turcs, et dont la tête de la poignée serait creusée comme celle des Handschar, pour pouvoir y régler son fusil et bien viser, en fichant le sabre en terre. Ce sabre en bandoulière, trente cartouches dans la ceinture, un fusil court et léger, et une baguette,

espèce de pique, qui se plierait en deux, seraient notre armure polonaise. Je voudrais réunir, dans l'armée, aux anciens usages polonais, tout ce qu'il y a de mieux chez les Turcs et les Chrétiens. Le génie des premiers cadrant fort bien avec celui des Polonais, j'aurais plus de leur tactique que de celle des autres, mais moins folle, et perfectionnée par les moyens généraux connus. J'aurais aussi un petit drapeau pour cinquante hulans, avec les lances et les banderoles ordinaires, qui font (je l'ai vu) très souvent impression sur les chevaux de l'ennemi.

On rassemblerait, tous les ans, pendant un mois, l'armée; et si, en ôtant insensiblement aux Diètes la liberté de nuire à tout ce que le Roi propose, le Roi peut enfin faire le bien pour la première fois de sa vie, il pourra avoir une armée très peu coûteuse de cent mille hommes d'infanterie et cinquante de cavalerie. Avec cela, on ne craindrait aucun des voisins, qui d'ailleurs ne s'entendraient plus assez bien ensemble pour nous envahir une seconde fois. Outre ces troupes de campagne, j'aurais encore cinquante mille hommes de milice destinés à garder trois camps retranchés, qui vaudraient

mieux que trois forteresses. L'un serait contre la Galicie, l'autre contre la Russie blanche, et le troisième contre Graudenz.

Je me plairais à les faire attaquer par notre armée de campagne, et à faire manœuvrer toutes les troupes de manière à n'en craindre aucune dans le monde entier. L'armée nagerait comme les poissons, l'infanterie grimperait sur les arbres, monterait en croupe, ferait à pied et à cheval tout ce qu'on peut attendre du plus beau peuple de l'Europe, et le plus facile à prendre les impressions qu'on veut lui donner.

Je voudrais, pour les chevaliers de l'ordre de votre pays, que le sabre fût attaché au ruban bleu, au lieu de l'*Aigle blanc*. On en serait bien sobre et on rendrait ce cordon-là, et d'autres peut-être qu'on instituerait encore, le prix de la valeur, de l'élévation, de la sensibilité et de l'humanité ; et, soit rouge, vert ou jaune, il servirait toujours à soutenir le sabre. En attendant ces marques d'honneur, les Polonais le suspendraient à une écharpe rouge et argent, et les soldats à un cuir bien blanchi.

Je voudrais que Varsovie réunît Athènes et Sparte à la fois. Pour réussir au dernier genre,

on n'a qu'à conserver d'anciens usages qui rappellent les temps austères d'une vertu encore brute. Il sera aisé de réussir dans l'autre, qui ressemble en tout plein de choses à celui de la Pologne, par son brillant et même son frivole. On rassemblerait aisément tous les contrastes de sévérité et sauvagerie sarmate campagnarde, avec les graces des modernes voyageurs, des jeunes gens et femmes de la cour. On attirerait insensiblement des colonies de mécontents du voisinage, et on augmenterait aussi fort aisément celle des Tartares qui sont en Lithuanie. Je les ai vus très braves à la guerre; et puis, outre cela, leur fidélité à toute épreuve, qui fait qu'on leur confie tout l'argent possible à porter, mérite qu'on cherche à les augmenter et récompenser.

On diminuerait, par la suppression de quantité d'emplois inutiles dont on ne laisserait que les noms, la dépense de l'intérieur; et au dehors toutes ces places de ministres dans les cours étrangères, qui n'y font rien. C'est une bonne armée et un bon amas de trésor, qui opèrent plus sur leur esprit que les ambassadeurs qu'on envoie pour demander leur amitié.

Il n'y aurait que trois bons agents, l'un à

Vienne, l'autre à Pétersbourg, et le troisième à Berlin, bien sages, bien intelligents, pour faire aimer la Pologne, et l'instruire bien vite des projets du ministère étranger, ou des intrigants de son propre pays. Qu'importent les autres cours à la république ? On ne sait pas à Madrid et à Lisbonne qu'elle existe; et on ne le sait à Rome que par l'argent qui y arrive pour les divorces. Je n'ai garde de les désapprouver; mais je voudrais qu'on dît au pape : Saint-Père, vous les permettez; donc ce n'est pas contre la religion, donc nous continuerons sans vous donner un sou pour cela.

Les projeteurs de finances qui disent : « Pour « que la patrie ait de l'argent, je vais prier tous « les citoyens de lui donner une partie de ce « qu'ils ont, et je les obligerai à payer l'autre, » ne me paraissent pas bien habiles. Ceux qui disent : « Otez tout au clergé, » sont aussi dans ce genre-là. Ce que je vais proposer n'est pas plus malin, mais serait bien plus utile et permis; ce serait, sans alarmer les consciences, et troubler en rien les bons citoyens, de confisquer, au profit de la caisse de la république, tous les *ex-voto* et les argenteries des églises. Avec des impôts sur le luxe, et une capitation sur tous

ceux qui auraient plus de deux florins de Pologne par jour, on serait sûr de soutenir sa liberté, celle qu'on donnerait au peuple, et l'indépendance vis-à-vis des voisins, à qui l'on ferait peur, s'ils voulaient vous envahir; car, malgré la force que je vous donne, vous seriez bientôt subjugués; mais votre armée, unie à la puissance qui vous défendra contre une autre, peut aisément vous conserver.

Pour tirer parti des juifs et des moines, je leur donnerais tous les steps à défricher. Je rendrais les premiers agriculteurs, et j'engagerais les autres de la religion grecque à se marier, pour avouer et soigner leurs enfants. Les plaines arides de l'Ukraine seraient bientôt le grenier du Nord. Le clergé, qui verrait ainsi renaître ses richesses diminuées par des dons gratuits, serait facile aux impôts, aux emprunts, et ne croirait pas qu'il doit être plus riche que le roi et toute la nation.

Mais je ne vois pas le droit qu'on aurait d'ôter des titres, de grands droits ou de grands noms, ou charges simplement honorifiques, et les propriétés des prêtres et de la noblesse. Il faut plus d'aristocratie que jamais en Pologne, et faire du bien au peuple sans le lui dire et

lui donner le droit de le demander. Qu'on ne le rassemble que pour se divertir, et qu'on supprime même les Diétines des provinces ; qu'on boive en famille tant qu'on veut, mais point en assemblée générale ; qu'on y boive à Varsovie, c'est un moyen de plus que le roi peut employer pour obtenir ce qu'il veut ; car les buveurs sont tendres, et les deux défauts du roi sont de ne pas boire et d'avoir de beaux cheveux, au lieu d'être coiffé et habillé à la polonaise. « Quand Auguste buvait, la Pologne « était ivre », disait Frédéric II pour faire un beau vers ; elle l'est encore souvent, quoique l'auguste Stanislas ne le soit jamais. Hélas ! la nature, la fable, le roman et l'histoire, l'avaient destiné à la couronne. Vous savez l'anecdote superstitieuse de sa naissance, lorsqu'une vieille femme dans son jardin s'écria : « Qu'on prenne « garde à cet enfant, la comtesse accouche d'un « roi. » Vous savez qu'on se trompa en lui envoyant la plaque de l'ordre de l'Aigle blanc ; c'était celle du roi même, son prédécesseur, où il y avait *pro grege*, au lieu de *pro lege* des chevaliers.

Il est encore temps qu'il soit heureux. Ah ! qui le mérite mieux que lui ? qu'il monte à

cheval, habillé comme je l'ai dit, dans les camps dont j'ai parlé; sa figure, son amabilité, le doux son de sa voix, lui gagneront tous les cœurs; qu'il voyage ensuite pour voir cent choses intéressantes et faciles à faire. Par exemple, on sait la paresseuse habitude de brûler les bois, au lieu de les couper; il en faudrait replanter ou semer de nouveaux, car il en manque dans plusieurs palatinats. Les grands chemins et les canaux feraient circuler partout l'or, les planches, le lin et le blé.

Pour réussir à tout cela, je sens bien qu'il faut que le roi soit encore intrigant. Il le serait pour la dernière fois de sa vie. Ses prédécesseurs l'ont été sans grands desseins. Ses successeurs n'auraient plus besoin de l'être. Les bienfaits, les ordres, les titres, la considération, les plaisirs, les fêtes et la galanterie, attireraient d'abord dans le parti du roi les femmes, qui font beaucoup en Pologne, où toutes les affaires d'état sont affaires de société. Mais point de préférence pour aucune. Ce roi-ci a été trop honnête homme avec elles, ainsi qu'avec tout son royaume. Il est amoureux de bonne foi, et souvent inconstant de la meilleure foi du monde encore; voilà le plus grand reproche

qu'on lui fait; et c'est ainsi qu'il s'est souvent jeté dans un parti contraire au sien, qu'il diminuait par là; qu'il soit un peu méchant pendant un an, il sera heureux toute sa vie.

Obligé de livrer la capitale à la corruption (par ce qu'il n'y a pas moyen de lui arracher une capitale), il faudrait en préserver au moins les provinces, et les faire rentrer dans leur ancienne pureté, soutenue par l'ivresse, qui, faisant dire tout ce qu'on a sur le cœur, exclut nécessairement la fausseté, qui est presque toujours le partage des buveurs d'eau et des gens policés.

Ces usages hospitaliers, ces réceptions d'un voisin qui amène plusieurs fois avec lui cinq cents chevaux en visite, ces santés au bruit du canon, ces musiques turques, ces verres cassés, ces révérences qui marquent le degré juste où l'on est vis-à-vis de ceux à qui on les fait, soit d'amitié ou de respect, rappellent des temps effacés dans tous les pays, et conservés encore dans celui-là; et tout cela ensemble, je l'ai déja dit, serait excellent à entretenir et augmenter.

Si tout cela pouvait s'établir à Varsovie, où les palatinats les plus éloignés en apportent

des échantillons à la Diète, on serait trop heureux. Peut-être qu'insensiblement on parviendrait à y réintroduire l'esprit national, d'abord en engageant les femmes à ne plus se mettre ni saluer à la française, mais à l'orientale; en leur faisant voir que (ce qui est vrai) leurs graces naturelles valent mieux que les graces empruntées de mademoiselle Bertin et de M. Léonard, et que, sans imiter aucune nation, la Polonaise est aussi légère que la Française, aussi profonde que l'Anglaise, aussi ferme que la Russe, aussi fine que l'Italienne, et plus aimable que ces quatre-là quand elle veut.

Si l'attachement d'un mari aux devoirs de l'amitié l'empêche d'avouer à sa femme ce qu'il lui avouerait étant ivre, voilà insensiblement les mœurs qui prennent la place de la séduction. Pour empêcher les élégants de faire le malheur des ménages, et les élégantes du gouvernement, par leurs intrigues d'amour, de politique et de société, il faudrait, sans blesser la religion ni la décence, désirer que de petites colonies grecques, de la Morée, de l'Archipel, du Caucase, de la Géorgie, etc., arrivassent dans la capitale, pour y plaire et se marier. Elles entretiendraient la pureté de corps et

d'âme, la gaîté, l'union et la santé du plus beau pays du monde, selon moi, qui, moyennant ce que je viens de dire, en deviendrait le plus heureux. Plusieurs de vous assuraient, il n'y a pas encore un an, à Joseph II, qu'ils étaient Autrichiens. « Je vous en remercie et vous en dis- « pense, dit-il; pourvu que mes Galliciens le « soient, cela me suffit. » Vous nous faites bien valoir le salut de Vienne en 1683. Nous vous en sommes certainement très obligés; mais si on savait mieux l'histoire chez nous, toutes les fois que vous en parlez, nous vous dirions que la maison d'Autriche vous a délivrés de la Suède, qui vous avait conquis sous le règne de son Charles-Gustave. Personne ne cherchera à vous entamer si vous ne vous éloignez pas (ce que vous êtes prêts à faire, pour votre malheur) de la Russie; elle est intéressée à votre repos, et n'a rien à démêler qu'avec les Turcs, qui, comme vous voyez vous-même avec moi tous les jours, vous, prince Czerwertinsky, ne peuvent pas lui résister.

Ce que je vous demande de changement dans votre régime, ne peut pas lui déplaire. Mais s'il s'y en fait un, quelque petit qu'il soit, à son insu, cela peut avoir de terribles suites.

Vous avez trois vanités dans ce moment-ci à ménager, et trois vengeances à craindre : l'impératrice Catherine et son empire; si elle vous faisait du mal, mon empereur ne prendrait pas votre parti; attaché personnellement à son alliée, il ne se brouillera pas avec elle pour vous.

Si quelque autre puissance vous promet sa protection et gagne vos cœurs ou vos maîtresses, dites : *Timeo Danaos et dona ferentes.*

Il faut être Turc pour faire la guerre à une puissance qui peut envoyer soixante mille Cosaques ravager des plaines, et cent mille escaladeurs de places; et ceci ne durera pas longtemps. Je vous en avertis. Que les anti-Russes ne comptent pas davantage sur la Suède, si, comme il en est question, elle a l'imprudence de se mettre en jeu. Prenez garde, chers et illustres compatriotes, à fournir des prétextes. Contents de conserver encore plus de pays que vous n'en savez gouverner, oubliez, comme je vous l'ai dit, celui que vous avez perdu; ou ne vous en souvenez que pour n'en pas perdre le reste.

Je vous ai montré une lettre que j'ai écrite à notre excellent et malheureux roi, sans royaume à la vérité. « Sire, lui disais-je, ne voyez-vous

« pas l'orage se former sur votre tête? Oui, me « répondit-il dans une lettre pleine d'esprit, de « sens, d'humanité et de sensibilité, comme « tout ce qui vient de lui; mais je vais tâcher « de placer un conducteur pour faire tomber « la foudre ailleurs. » Cela est bien difficile. Le plus sûr est de dissiper les nuages; et il en est encore temps. Vous-même, prince Czerwertinsky, vous m'avez montré plusieurs lettres du ministre Hertzberg à Antoine Sulkowsky. Un zèle indiscret, et celui des gens qui lui succèderont, animés de son esprit, lui fait servir son maître plus qu'il n'a envie de l'être, et il s'apercevra trop tard des engagements que l'astuce la plus déliée lui fait prendre, sans que lui, ni peut être un autre souverain à sa place, puisse s'en douter. Qu'importe? diront les mauvaises têtes de la nation : nous serons libres, nous échapperons à un joug, nous ne rentrerons pas dans un autre, car on nous aide au contraire; si l'on nous trompe, nous mourrons avec honneur.

Dites-leur : « Messieurs, vous ne mourrez « pas. » Les intéressés vous châtieront; les indifférents se moqueront de vous, et vos enfants vous maudiront. Rendons-nous indépendants,

nous l'avons déja été, disent quelques bons patriotes un peu ignorants, mais de bonne foi, à qui je pardonne cet enthousiasme. Examinons votre puissance d'alors, plus considérable de moitié que les trois dont je vous parle toujours. Au commencement du quatorzième siècle, vous avez eu un Wenceslas, roi de Bohême, couronné en cette qualité l'an 1297, et élu par vous trois ans après; il en régna cinq sur ces deux royaumes, appuyés encore par son mariage avec la fille d'André, roi de Hongrie. Un autre Wenceslas, son fils, fut assassiné à Olmutz, en y passant pour aller se faire couronner à Cracovie. Vous avez eu dans le même siècle, je crois, Louis-le-Grand, roi de Hongrie, qui avait succédé à Casimir-le-Grand, et dont la fille Hedvige épousa, en 1382, Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui s'appela Ladislas V. N'ayant point de livres avec moi dans ces déserts, je ne me souviens pas de ce qui arriva à Ladislas V et Ladislas VI. Je me rappelle seulement qu'il y avait alors de grands hommes de guerre. Jean Huniade, sous le règne du premier, qui ne régna pas, à ce qu'il me semble, en Pologne, humilia le sultan Amurat. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Ladislas VII devint roi de

Hongrie en 1440, six ans après avoir été élu roi de Pologne.

Vous avez eu, dans le seizième siècle, depuis 1575 jusqu'à 1586, Etienne Batory, grand prince de Transylvanie ; ces temps, très peu philosophiques, n'étaient pas celui des parlements, ni des Diètes, diétines, ni des notables, ni des insolents. Un grand seigneur faisait trembler un gentilhomme ; un gentilhomme faisait trembler ses vassaux ; les rois faisaient trembler les grands seigneurs, et rien n'était plus absolu et plus majestueux alors que les majestés polonaises. Oui, sûrement, nous l'avons vue, la nation, indépendante et victorieuse de ses voisins : ce fameux Etienne Batory, dont je viens de parler, avait ses régiments de heydoucks et de housards ; et, outre ses Pancénis, quarante mille Zaporogues, vingt mille Cosaques de l'Ukraine, et ces Tartares de Lithuanie, appelés *Oulans*, du nom de leur premier chef. Où sont vos forces maintenant et vos grands hommes ? Revenons au temps présent. Je n'ai pas montré aux Russes ces lettres à Antoine Sulkowsky ; mais je les ai envoyées à S. M. l'empereur, qui vous fait dire en bon voisin de prendre garde à vous.

Voltaire a dit : « Dieu ne doit point pâtir des « sottises du prêtre. » L'impératrice ne doit pas perdre votre amitié, parce que le prince Potemkin a reçu ces jours-ci plusieurs d'entre vous, à Élisabeth-Gorod, sans culottes ; cette nudité, repoussante pour ceux qui ne le connaissent pas, est une marque de confiance. Je suis fâché que quelques Polonais n'aient pas assez souvent dîné peut-être avec Catherine II à Kiow, ou que la femme ou la maîtresse de quelques autres n'ait pas reçu le cordon de Sainte-Catherine, ou que la physionomie de quelques autres ne lui ait peut-être point paru agréable ; mais, en vérité, ce n'est pas de quoi faire le malheur de huit millions d'habitants.

L'ambassadeur Stackelberg, qui pouvait vous faire tant de tort à tous, a caché à sa Souveraine toutes les imprécations et les blasphèmes indécents vomis contre elle dans votre Diète de l'année passée; j'en ai vu arriver ici les auteurs en tremblant, et tous s'en sont retournés contents. L'intérêt des trois puissances est de vous en donner assez pour être une barrière entre elles. Mais qui sait si l'intérêt particulier de quelques particuliers, ou les circonstances, ne feront pas passer sur cet intérêt général? Celui

de la Russie est d'empêcher tous les partages (je le lui dis sans cesse), parce qu'elle a de l'influence sur toute la république, et qu'elle n'en aurait alors que sur la partie dont elle s'emparerait.

Faites valoir ceci, mes chers compatriotes, pour vous préserver d'être encore morcelés, divisés, privés même de votre nom; ce que je vous dis, presque en versant des larmes. Je viens de déposer mes craintes à ce sujet dans le sein d'un des êtres les plus distingués des quatre parties du monde; je lui ai écrit, à ce prince Adam Czartorinsky, à qui je suis attaché tendrement dès notre enfance. Ses qualités brillantes, essentielles et sociales; ses manières, ses vertus, ses talents, sa générosité, son amabilité, tout enfin en lui est fait pour que vous le croyiez, et qu'il me croie. Un autre de vos plus grands seigneurs, qui ne croit que sa conscience, Félix Potocki, soupçonné, dans la dernière Diète, d'amertume contre la Russie, m'a touché aux larmes, lorsque l'autre jour à Nimirow, où il était venu de sa petite armée, qui mourait de faim sans lui, à propos de la confédération dont j'ai parlé, il me répondit: Je vendrai mes terres; je donnerai mes dia-

mants, et jusqu'à ma dernière chemise, pour empêcher la Pologne de perdre un pouce de terrain. Depuis plus de trente ans, accoutumés à attendre des nouvelles de Pétersbourg, vous les receviez au milieu des fêtes; vous ne vous aperceviez pas qu'on se mêlait quelquefois de vos affaires. Si quelque mécontent de n'avoir pas le Saint-André qu'il avait demandé se plaignait de cette cour, on le laissait dire, et l'on ne s'en amusait pas moins.

Varsovie était brillant; l'on était heureux, malgré les canons, la figure et le nom du général Romanzoff.

Des lieux communs sur cette dépendance exerçaient vos orateurs à la Diète; quelques parodies des Romains et des Anglais attiraient les applaudissements. Le soir on n'y pensait plus; on dansait des mazours, et on prenait un Russe pour amant.

Quel démon, si ce n'est celui de la discorde, vous porte à présent à manifester une haine *implacable*? disent les têtes chaudes, qui, dans le fond, ne sont que des têtes légères; on dirait qu'on veut profiter de la guerre de la Russie avec les Turcs. Cela n'est ni délicat ni profitable; elle finit presque aussitôt qu'elle commence,

et vingt mille hommes envoyés chez vous feront, contre soixante mille sur le papier, ou même en nature, ce que quatre mille faisaient autrefois contre douze dans les derniers temps des confédérations.

Vos orateurs n'ont ni canons, ni talents, ni argent. La désunion se mettrait d'abord parmi vos chefs. On ne vous avouera pas, ou l'on vous désavouera ; on ne vous soutiendra pas, mais on vous envahira.

Voici les derniers avis d'un compatriote qui vous aime et que son devoir éloignera peut-être bientôt de votre voisinage. Assez initié, dans ce moment-ci, dans les affaires de l'Europe et la connaissance du caractère de ceux qui les mènent, je mérite votre croyance; je dis plus, votre confiance. Laissez-moi vous donner plus que jamais celle du prince Potemkin, qui s'est refait Polonais, comme vous savez ; qui aime le roi et sa nation : imitez son respect pour Stanislas-Auguste. Cet homme, puissant de corps, d'esprit, de richesse et de forces, a été son premier courtisan à ses deux entrevues, et lui a baisé la main de cet air soumis qui marque combien il faut donner de l'autorité dans ce moment-ci aux souverains. Qu'il en ait beau-

coup, Messieurs; celui-ci, je le répète encore, n'en abusera pas. Si vous êtes tous Polonais, il ne sera ni Russe, ni Prussien. Si vous voulez, à tête reposée, puisque rien ne presse et que Sa Majesté se porte bien, priez-le de se choisir un successeur parmi vous. On aura le temps de savoir s'il en est digne, s'il réunit les vertus et les vœux, s'il ne déplaît pas aux trois puissances, s'il a de quoi en imposer ou de quoi plaire généralement à la Pologne.

Que ce coadjuteur voyage, qu'il travaille, qu'il écrive; qu'il arrête les abus, en corrige quelques-uns avec l'air de ne pas innover; et assiste le roi, comme le fils d'un bon père de famille.

Vous parlez quelquefois de rendre le royaume héréditaire. Le passage de l'élection à la succession n'est pas aussi facile qu'on pense. La nation qui se dépouille de ce beau droit, exige de terribles conditions; et reprochant bien souvent qu'on ne s'est donné que pour être protégé, se réserve le droit de refuser hommes et argent, lorsqu'on en a le plus besoin. Il serait dur pour un autre Souverain d'être réduit à intriguer dans un royaume qui ne fait que se plaindre, représenter et menacer, et qui, au lieu

de faire partie du grand ensemble, n'est qu'une espèce de mauvais allié de plus. Un petit prince étranger vous écorchera; un grand prince étranger vous mangera; des alliances, des guerres, où il se servira de vous, vous détruiront. Un roi de Pologne, soit électif, soit héréditaire, meurt : toute l'Europe est en l'air; tout le pays est en alarmes; tout est forcé. L'on se dépêche d'élire ou de faire succéder; et l'on s'en repent. Vous aimez, Messieurs, à faire des lois : faites celle de choisir, comme je vous ai dit, ce coadjuteur, bon, instruit, courageux et sage, seigneur ou gentilhomme polonais. Cherchez-le à la cour, à la chasse, ou à la charrue, peu m'importe, et que ce roi soit plutôt despote que républicain. Si ce mot de despote vous effarouche, permettez-moi seulement de lui souhaiter un grand pouvoir militaire; et que tout de suite, par exemple, au risque d'être puni comme David, il fasse le dénombrement de ses sujets, et, par la conscription, assemble une armée de cent mille hommes pour commencer. En attendant, je le répète : Soyez tranquilles, et soyez tranquilles. Si vous remuez, vous êtes morts.

DIALOGUES.

6.

PRÉFACE.

L'ORDRE, dont je suis l'ennemi, qui nous vient des enfers, et que j'y retrouverai malheureusement, n'en est pas sorti tout à fait. L'autre jour, il prit fantaisie à Minos de ranger les morts en plusieurs classes. Nous ne les rangeons ici qu'en monceaux; mais là-bas, c'est bien autre chose. On battit le rappel; et comme ce juge de l'autre monde est aussi ignorant que s'il était juge dans celui-ci, il s'est imaginé que tout ce

qui portait le nom de *grand,* devait être mis ensemble. On traqua les Champs-Élysées, et l'on vit sortir de plusieurs bosquets séparés Henri IV, Louis XIV, Pierre Ier, Constantin, Charlemagne, un Léopold, le père Griffet, le Grand-Prieur, le Grand Mogol, le Grand Condé, le Grand Corneille, le Grand Duc d'un petit-État, le Grand Turc, un grand d'Espagne, un grand-vicaire, un grand-maître de la garde-robe, un grand écuyer d'un petit prince d'Allemagne.

Cela les contraria : car les morts restent tels qu'ils ont vécu. Henri cherchait des filles; Louis, des ambassadeurs; Pierre, des ouvriers; Constantin, des miracles; Charlemagne, des moines; Léopold, des Polonais; Alexandre, des historiens; Griffet, des manuscrits; Vendôme, des canapés; le Mogol, des perles; Condé, des soldats; le Grand-Duc, des amis; Corneille,

des rimes; le Grand-Turc, des petits garçons; l'Espagnol, des taureaux; le vicaire, des sermons; le maître de la garde-robe, des tailleurs; et l'Allemand, des vignes.



INTERLOCUTEURS.

HENRI IV.
LOUIS XIV.
PIERRE Ier.
CONSTANTIN.
CHARLEMAGNE.
LÉOPOLD.
ALEXANDRE.
LE PÈRE GRIFFET.
LE GRAND-PRIEUR.
LE GRAND-MOGOL.
LE GRAND CONDÉ.
LE GRAND CORNEILLE.
LE GRAND-DUC D'UN PETIT ÉTAT.
LE GRAND-TURC.
UN GRAND D'ESPAGNE.
UN GRAND-VICAIRE.
UN GRAND-MAÎTRE DE LA GARDEROBE.
UN GRAND-ÉCUYER D'UN PETIT PRINCE D'ALLEMAGNE.

DIALOGUES

DES MORTS.

HENRI IV.

VENTRE-SAINT-GRIS, encore un Jésuite ! Eh ! mon ami, épargnez les pauvres gens, comme disait votre Père Cotton à Ravaillac. Vous ne pouvez plus me tuer à présent; mais, jour de Dieu, ne venez pas m'ennuyer.

GRIFFET.

Quoique je me sois toujours occupé de vous, et que je compte beaucoup vous voir dans ce pays-ci, je ne vous serai point à charge, grand

prince; et dans ce moment ci, vous vous trouverez bien de mon arrivée.

LOUIS.

Qu'est-ce que c'est donc que cet historien de mon père! Ce n'est pas ce que Minos m'a promis. Il ne m'a fait venir ici que pour être avec tous ceux qui, comme moi, ont obtenu le nom de Grand; et j'entrevois là-bas une quantité d'espèces qui n'en ont point du tout la mine.

GRIFFET.

C'est pour vous passer en revue, et vous ranger selon votre mérite, que Minos m'a appelé. Comme je viens de là haut, je sais comme on pense sur votre compte et je vais vous en instruire. (*à Henri*) * Arrivez donc, sire, c'est précisément vous qui êtes à présent le plus à la mode. On ne parle que de vous. On vous dessine, on vous grave, on vous porte au doigt, on vous joue, on vous chante, on vous loue, on vous raconte, on vous jure; et du Pont-Neuf, où vous n'étiez que pour les badauds étrangers, qui s'étonnaient un moment de vous

* Tous les morts s'approchent, excepté Henri.

voir au milieu de votre vilain petit jardin, vous avez passé à l'Académie, au théâtre et aux boudoirs de toutes les jolies femmes.

HENRI.

Ventre-saint-gris ! j'y serais bien mieux si j'étais encore en vie.

LOUIS.

Ventre-saint-gris !.... Quelle manière de causer ! Ne pourriez-vous donc pas vous défaire de vos *jurons*, de vos proverbes et de vos *grivoiseries ?* En vérité, mon grand-père, si j'avais pris votre genre, jamais le roi de Siam ne m'eût envoyé des ambassadeurs.

GRIFFET.

Ne parlez pas de cela pour votre honneur. C'est une mauvaise plaisanterie qu'on vous a faite, qui a fait rire tout l'Europe à vos dépens; une mascarade que votre vieille femme avait imaginée avec sa société, pour vous faire vivre encore quelque temps : car elle savait bien que la grandeur était votre folie. Et, je vous en demande pardon, sire, ce n'est pas en la cher-

chant qu'on la trouve. Elle est venue trouver votre grand-père qui n'y songeait pas.

HENRI.

Ma foi, non; car je n'ai rien fait pour elle. J'allais y travailler; et en vérité, ce n'était pas son amour qui m'y conduisait. C'était celui de mon peuple. Il allait être heureux. J'aurais marié les filles, et mes soldats seraient devenus mes laboureurs.

LOUIS.

Oui; mais vous n'auriez pas donné une pension à un architecte de Florence, qui, par cette raison-là, ne vous aurait pas dédié mon petit temple. Vous n'auriez pas mérité la place des Victoires, vous n'auriez pas bâti Versailles.

HENRI.

Non, *j'adore Dieu.* Mais je n'aurais pas souffert de pauvres à la porte du Louvre. J'aurais donné cent coups de bâton à ce flatteur de La Feuillade, que j'aurais mis ensuite au carcan à cette statue même qui a indigné l'univers; et j'aurais rebâti les cabanes ruinées par mes troupes. Une digue que j'aurais faite pour arrêter

les eaux qui inondent les prairies de mes pauvres paysans, aurait mieux valu que votre machine de Marly.

LOUIS.

Mais aussi, quelle différence d'éducation! Des maîtres en tout genre, du plus grand mérite!

HENRI.

Des maîtres! Moi, je n'en ai eu qu'un.

LOUIS.

Quel était-il?

HENRI.

L'adversité. Vous l'avez eu, mais il était trop tard. Il ne vous a pas corrigé, et vous a rendu ridicule, au lieu de vous rendre intéressant.

LOUIS.

Les Graces avaient présidé à ma naissance. Tous les lieux s'embellissaient à mon approche, chaque pas que je faisais était une fête. Je brillais dans tous mes exercices.

HENRI.

Mes pas, à moi, dans les montagnes de mon

pays, étaient d'une autre espèce; mais je m'y endurcissais au travail, et j'avais essuyé bien des mousquetades à l'âge où vous dansiez la *Courante* et l'*aimable Vainqueur*. Ce n'est pas pour me vanter, au moins, ce que je vous dis. Mais je ne suis pas Gascon pour rien.

LOUIS.

Et mon passage du Rhin?

HENRI.

Que vous ne passâtes jamais, parce que votre grandeur vous attachait au rivage. Ventre-saint-gris! j'aurais mieux aimé qu'on m'y jetât, une pierre au cou, que de voir passer tout le monde sans me jeter à l'eau le premier. Fi! Que cela est vilain!

GRIFFET.

Vos majestés parlent trop haut et trop librement de ce qui s'est passé. Mais j'ai une mauvaise nouvelle à apprendre à Louis-le-Grand. Minos, qui n'entend pas trop bien le français, a envoyé ici tout ce qui s'appelle ainsi, soit avant, soit après; il n'y a rien de digne ici de

votre société dans tout cela, qu'Alexandre et le grand Condé.

HENRI.

Et, par Dieu ! le Grand-Prieur aussi, que je vois là-bas. *(au grand-prieur)* Eh ! viens, mon ami, que je t'embrasse. Ma foi, je ne m'attendais pas à te voir ici. Mais je t'aime bien mieux que tout ce qui y est. Vive Dieu, et les bâtards, messieurs ! Ce petit-fils vaut infiniment mieux que l'autre, quoiqu'il ne joue pas si bien la comédie. Ah ! voilà mon sang. Mais, mon ami, serais-tu ici par hasard comme un grand homme ? Un grand paresseux, passe.

LE GRAND PRIEUR.

Vous l'avez dit, sire : Minos joue sur le mot; et comme il ne sait pas un mot de l'histoire de France, il m'a envoyé ici.

GRIFFET.

Vous y êtes bien mieux que bien d'autres, monsieur; le prince Eugène, Follard et moi, nous parlions l'autre jour de vous; et ils ne savaient en dire assez de bien. Vous devez même ici valoir encore davantage, car votre corps a

fait un peu de tort à votre esprit. Vous lui donniez trop de temps.

LE GRAND PRIEUR.

Ne me parlez point de tout cela, vous me causez des regrets sans nombre. Mes besoins m'étaient si chers! Quel plaisir n'avais-je pas à table, au lit, à....

LOUIS.

Fi donc! rougissez, et qu'on ne soit pas surpris que j'aie fait revenir les Vendôme d'Italie.

GRIFFÊT.

Il n'y a pas de quoi vous en vanter, sire; ces dignes descendants du grand Henri, que voilà, ont fait de plus belles choses en dormant, que tous vos généraux en veillant, les vingt-cinq dernières années de votre règne.

HENRI.

Jour de Dieu! mon petit-fils, laissez ce petit-fils en repos, quoique sa grand'mère m'ait bien fait enrager.

LOUIS.

Voilà ce que je ne voulais pas vous dire : mais jamais maîtresse ne me fit faire ce que l'on a vu de vous. Passer les postes ennemis, vous masquer !... Vous brouiller avec Sully !...

HENRI.

Pardieu ! je n'ai point épousé celle de tant de gens, et votre vieille veuve du Roman Comique l'avait été de bien d'autres. Elle ne pouvait pas vous brouiller avec vos ministres, car c'était elle qui vous les donnait. Et c'est avec cette bonne maman que vous ordonniez, au nom de Dieu, de vaincre vos sujets et de vous faire battre par vos ennemis. Encore, si vous y aviez été vous-même ......!

LOUIS.

Tout le monde sait que je voulus me mettre à la tête de mes armées ; et sans Villars, qui répara tout, je voulais parler à ma bonne ville de Paris, attendrir mon peuple, et faire la guerre en roi, comme vous l'avez faite en soldat. C'est un roi lui-même, qui vit encore, et qui a le sur-

nom que nous avons tous deux, qui nous a, m'a-t-on dit, ainsi définis.

HENRI.

Oh ! si j'avais eu le temps ! Mais ces jésuites.....

GRIFFET.

Ne croyez donc pas cela, sire; quoique je ne le sois guère, que la cour m'ait souvent ennuyé, et que je l'aie, à cause de cela, assez mal prêchée, j'en sais mieux l'esprit que vous tous. Ce n'est point notre quiétisme qui doit intimider les souverains; c'est plutôt la fougue, le feu, le fanatisme de nos persécuteurs : et les défauts mêmes qu'on nous reproche devraient nous mettre à l'abri de tout soupçon. L'indulgence, la morale relachée ont-elles jamais allumé des bûchers? Le Tellier n'était point du tout dans notre genre. C'était plutôt Port-Royal et les suites des convulsionnaires qu'il fallait redouter. Eh! voyez votre belle jeunesse; les graces d'Athènes, que nous lui répandions à pleines mains, étaient faites pour adoucir les mœurs. Ce n'est point avec des fleurs qu'on inspire des crimes. Les humanités, les belles-lettres, les archives des

temps les plus fertiles en poètes charmants, dont nous étions les dispensateurs, n'ont jamais appris à se révolter. La reine, sire, n'avait pas étudié chez nous.

LE GRAND-DUC.

Toujours des traits contre les femmes ! Père, on a raison de dire, que vous ne les aimez pas, vous autres.

LOUIS.

Ah ! ah ! qu'est-ce que Minos nous envoie encore ici ? Comment vous nomme-t-on, mon ami ? Comme il est fait ! Quel est votre genre de grandeur ?

LE GRAND-DUC.

Je n'en ai prétendu aucune. J'arrive ici comme le Grand-Turc, que vous voyez plus loin, et qui s'ennuie à périr. C'est encore un *quiproquo* de Minos, qui ne sait ce qu'il fait.

GRIFFET.

Quoi, sire, c'est vous ! Vous vous justifiez d'être ici. Cela me ferait presque croire au discernement de notre juge, et à celui des

hommes, s'ils vous ont accordé le titre que vous avez mérité sans vous en douter.

LOUIS.

A-t-il fait la conquête de la Hollande dans quelques semaines ? Celle de la Franche-Comté dans huit jours ? A-t-il joint ou séparé des mers ?

HENRI.

Eh non! Ventre-saint-gris. Mais il me ressemble, et cela vaut mieux. Il chasse de race.

GRIFFET.

Un de mes amis, qui l'un de ces jours se cassera le cou pour venir me rejoindre, me parlait toujours de ce prince avec enthousiasme. Voici ce qu'il écrivait, en ma présence et d'abondance de cœur, sous son portrait :

Avec simplicité, sans art, sans alentours,
L'Empereur fait lui seul le bonheur de nos jours.
Ennemi de la fraude, ennemi de l'envie,
Il ne punit jamais que lorsqu'on calomnie.
Tendre pour ses enfans, bon pour toute sa cour,
Il la doit au devoir bien moins qu'à notre amour.
Il nous fait pardonner la trop forte distance
Qui de son rang au nôtre a fait la différence ;

Il nous met à notre aise, et nous pouvons sans peur,
Sans crainte de revers, aimer notre empereur.
Ne fondant sa grandeur que sur son caractère,
Le titre d'honnête homme est celui qu'il préfère.
Il fut grand à Francfort et brave à Kornia.
Il sut tirer parti du temps qu'il voyagea.
Quoiqu'adoré partout où l'on le vit paraître,
Il chercha par lui-même à tout voir, tout connaître.
Peintre, dessinateur, et mécanicien,
Connaisseur en tout art, profond physicien,
Il passe de beaucoup, même les plus habiles.
Il rassemble lui seul tous les talents utiles;
Il fait tous les métiers sans oublier le sien :
Mais il ne s'en souvient que pour faire du bien.

LOUIS.

Arrivé sur le trône le plus élevé du monde, quelle victoire avez-vous remportée?

LE GRAND-DUC.

Une continuelle sur moi-même. Esclave des évènements, triste victime des circonstances, je régnai sans gouverner; je n'eus que l'air du pouvoir. Je me fis des successeurs et des amis. Je soulageai les malheureux, je réparai les injustices; j'en arrêtai la moitié, et dans mon petit Etat, qui était tout à fait à moi, je ramenai l'opulence, j'introduisis des manufactures, j'é-

tablis le commerce, je diminuai les impôts, j'ouvris mes greniers.

LOUIS.

Je triomphais partout. Partout j'étais couronné des mains de la Victoire et de l'Amour.

LE GRAND-DUC.

Quand tous les deux me traitèrent assez bien, je ne dus point l'une à mes généraux, et l'autre à ma grandeur. Je faisais tout moi-même. Je me battais et j'aimais de bonne foi : je le fus même aussi pendant quelque temps. Je goûtais tous les plaisirs d'un particulier. Ma société fut douce, mon cœur fut tendre.

GRIFFET.

Eh ! sire, qui le sait mieux que moi ? On vous pleure encore tous les jours chez vous. Je ne fais que d'arriver ici, je puis vous en donner des nouvelles.

HENRI.

Embrasse-moi, mon cher rejeton; je jure que tu es plus grand que nous tous tant que nous

sommes, et surtout que ce beau grand roi de théâtre là. En voici bien d'une autre! Le Grand-Turc et le Grand-Mogol ! En vérité, Minos est fou.

GRIFFET.

C'est qu'en vérité, sire, cela prouve bien le peu de valeur qu'on attache à ce nom si souvent profané. Il n'a aucun prix réel. Et ce mot de *Grand*, qui a séduit Minos, va souvent mieux à ceux que la flatterie n'en a pas décorés.

LE GRAND-DUC.

Je ne fus pas mauvais parent; mais la vérité parla toujours par ma voix. En vérité, Ibrahim, vous valez mieux que ce Léopold, qui quitta cette même capitale que j'étais prêt à défendre soixante ans après, pour se retirer à Lintz, que j'enlevai aux Français.

LE GRAND-TURC.

Pardon, Messieurs, je ne vous entendais point. J'étais un peu occupé de ce beau jeune homme, qui a le col un peu de côté, et qui dit qu'il est Alexandre.

LÉOPOLD.

Je méritai si bien le nom que tu n'as pas, toi qui parles, que si j'avais encore été au monde, tu ne serais jamais devenu le gendre de mes enfants. Je soutins si bien ma grandeur, que je ne la compromis jamais à la guerre; mais je l'assurai à l'Église, et l'on sait comment j'y reçus Sobiesky, qui sauva mon empire, mais non pas mon étiquette. Mais je suis bien bon de m'entretenir ici avec vous. Preuve de ma grandeur encore, je vais retourner à Constantin et à Charlemagne, que j'ai trouvés dignes de moi.

LE GRAND-TURC.

Je ne me troquerais pas encore contre ces gens-là. Je n'ai jamais fait de mal à personne, moi. Quoique nous soyons ignorants chez nous, je sais que celui qui donna son nom à Byzance, qui valait beaucoup mieux, sans avoir cet air grec inutile, que je n'aime pas, était un fort mauvais sujet qui a fait des dupes. Voyez comme il est triste....

LÉOPOLD.

Eh! non; c'est qu'il est dévot.

LE GRAND-TURC.

Bonne dévotion encore ! Il a fait mourir ses parents, et malgré son crédit au ciel des chrétiens, on voit qu'il est troublé de remords.

LÉOPOLD.

Infidèle ! oses-tu parler ainsi ! Respecte du moins les empereurs d'Occident, et n'achève pas.

LE GRAND-TURC.

Tu m'en fais souvenir. J'allais oublier de te parler de ton Charlemagne. On ne savait ce que c'était : moitié Français, moitié Allemand. Plus barbare que les Barbares qu'il combattait, il faisait des enfants et des prières ; et pour avoir fait du mal à tout le monde et du bien aux gens d'église, on l'a canonisé. Il ne s'est pas contenté d'être *magnus*, il est *divus*.

ALEXANDRE.

Je ne m'étais fait l'un que pour devenir l'autre. Ainsi, Grand-Turc, grace à votre humeur satyrique, car je vois que vous n'aimez pas les saints.....

GRIFFET.

Votre passage du Granique, Arbelles... sont de beaux miracles. Ceux de valeur valent les nôtres. Grand Roi! vous eûtes les faiblesses de ıanité, mais vous lui fîtes souvent honneur.

LE GRAND-TURC.

aussi, vieux Révérend Père. A propos il me semble que tu l'aimes aussi, re; je t'en sais bon gré : il n'a que nte-trois ans.

GRIFFET.

Alexandre aime les lettres, que vous tous tant que vous êtes, à la réserve de deux ou trois, avez méprisées.

LE GRAND-TURC.

Comment appelez-vous ce jeune homme qu'il aimait aussi? N'avait-il pas été élevé chez vous?

GRIFFET.

Alexandre n'oublia jamais Aristote... quoiqu'il fût un peu ennuyeux. Et s'il n'avait fait de ces soupers de mauvaise compagnie....

ALEXANDRE.

Je vous entends : mais au moins c'était gaiement Celui-ci, qui était cruel de sang-froid et s'enivrait tout seul, qui essayait son sabre sur ses gens, a bien le nom de grand.

PIERRE.

Ne vas-tu pas répéter tout ce qu'on m'a fait dire d'impertinent par ce roi de France ?

LOUIS.

Ne recommençons pas. Je m'en souviens: c'était en anglais. D'ailleurs, notre conversation finit à votre avantage.

PIERRE.

Ce qui me fait grand plaisir, c'est de voir que mon ennemi, ce fou de Suédois, n'est pas ici. J'en mourais de peur, quand j'ai vu cet autre fou qui lui avait tourné la tête. Tenez, j'aime cent fois mieux y voir un imbécille comme le Grand-Mogol.

LE GRAND-MOGOL.

Que tu es grossier encore! toi, qui te vantes

d'avoir poli une nation! Qui t'a dit que j'étais imbécille? Je sais bien que c'est par un abus de Minos que je suis ici, car voilà Corneille, qui se croit ici pour la même raison, qui m'a tout dit. voulait faire une tragédie sur moi; il m'a de- lé des crimes. Malheureusement je n'en ai aucun. Tiens, parle à Constantin, il s'y

CONSTANTIN.

ient nécessaires. Et ce que le Dieu des s fit en ma faveur, prouve bien que je déplaisais pas. C'était en son nom...

LE GRAND-TURC.

En son nom! Voilà les discours de ces malheureux. Si j'étais Chrétien, je vous apprendrais, infâmes que vous êtes, à parler ainsi de mon Dieu.....

CHARLEMAGNE.

Je t'aurais fait payer cher ces propos insultants. J'ai vaincu les Païens, j'écraserais les Mahométans; et répandant partout le sang et l'eau du baptême, j'ai fait tant de saints que je le suis devenu moi-même.

CORNEILLE.

Les saints m'ont porté malheur : vous n'êtes pas mon homme. Malgré les beautés de Polyeucte, on s'est un peu moqué de lui et de moi. Je vois bien ici des scélérats illustrés; mais les massacres de la famille de Constantin, et des Saxons de Charlemagne; les cruautés domestiques de Pierre; la dragonnade de Louis et l'assassinat de Clytus, ne feraient pas fortune au théâtre : c'est bon pour Crébillon, qui aime les horreurs. A propos de cela, je suis étonné de ne pas le voir ici : car de même que j'y suis, parce que, pour me distinguer de mon frère, on m'a appelé le grand Corneille, on aurait pu bien dire aussi le grand Crébillon, pour ne pas le confondre avec le Crébillon, qui est ce grand garçon, fils de ce grand homme.

LE GRAND CONDÉ.

Point de comparaison, Corneille; songez qu'on nous a très souvent nommés ensemble.

« Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille. »

PIERRE.

Ah! ah! je reconnais le trait; c'est dans *le Russe à Paris*.

LOUIS.

J'y suis bien traité.

HENRI.

On ne dit de mal de vous, que lorsqu'on fait votre histoire. Quelle vanité ! Vous ne vous corrigerez donc jamais ? Demandez à ces deux bonnets de nuit s'ils ont jamais entendu parler de nous. Grand-Turc, et vous Grand-Mogol, avez-vous jamais su que nous ayons existé ?

LE GRAND-TURC.

Ce n'est que depuis aujourd'hui.

LE GRAND-MOGOL.

Je ne sais pas encore qui vous êtes.

CONDÉ.

Pourquoi donc cherchons-nous la gloire? Comment, elle ne s'étend pas plus loin que le petit cercle étroit où nous vivons? Notre renommée ne passe pas les mers et les montagnes? Et lors qu'enflés de nos succès, nous nous croyons des demi-dieux, trois parties du monde entières, et la moitié de celle-ci, ignorent qui

nous sommes ? Et Rocroi, Lens, Seneff, Fribourg et Nordling....

GRIFFET.

Seront célèbres à jamais, Monseigneur, parce que c'était un guerrier éclairé qui a remporté toutes ces victoires. C'était l'homme aimable, l'homme de goût et quelquefois l'excellent citoyen. Ces qualités moins brillantes et quelquefois plus solides que celles de votre métier de prince et de général, étendront plus votre réputation que si vous n'aviez seulement été qu'un gagneur de batailles. Mais cela n'ira pas jusqu'au Mogol, je vous en avertis. Et peut-être même qu'en Hongrie, si quelqu'un de ces évêques, qui commencent à lire, a entendu parler de vous, il croira qu'on ne vous appelle le grand Condé, que parce qu'il n'y en a eu depuis vous que de petits de votre nom.

LE GRAND-MOGOL.

Tu parles bien, dervis; je te prendrais à ma cour, si j'en avais encore une.

CONDÉ.

Pour le coup, je vois bien qu'on ne sait rien

aux Indes de ce qui se passe en Europe. On ne vous ferait pas chez nous ce compliment-là, Père.

ALEXANDRE.

S'il y avait eu des jésuites de mon temps, je les aurais essayés comme Philippe. J'aurais traité mon confesseur comme mon médecin. Ce n'est que dans des gouvernements faibles qu'on craint ses sujets. Un grand prince impose à ses ennemis, fussent-ils même autour de lui. Il ne craint ni le fer, ni le poison : et comme il est sans crainte, il marche sans défense.

HENRI.

Ventre-saint-gris! je suis donc le seul, moi, à qui cela n'ait pas réussi.

ALEXANDRE.

Je n'établis point de principes pour votre nation. Comment régler ce qui est si déréglé? C'est ce que je n'entreprendrais seulement pas en Angleterre. Là, ils coupent la tête du roi, lui élèvent une statue et lui font des prières; en France, ils le louent, l'assassinent et le chantent. En Angleterre, ils le servent à genoux

et le détrônent. En France, ils meurent de faim en criant *Vive le Roi;* et quelquefois de peur, en criant *tue, tue!* dans les combats, lorsqu'on a essuyé leur première furie. En Angleterre, on s'enivre pour y aller; en France, on punit ceux qui s'enivrent, en ne les y menant pas. En Angleterre on se ruine pour acheter un sentiment dans les affaires; en France on les fait dans la société. Je n'ai jamais vu autant de contradictions en Asie.

LE GRAND-TURC.

J'en puis mieux juger que toi, Alexandre, moi qui suis de ces deux parties du monde. Je te dirai que mes ancêtres ont fait un visir aujourd'hui, l'ont étranglé le lendemain, et ont pris et répudié dans un jour les premières beautés de la Circassie et de la Géorgie. L'humanité a les mêmes défauts sous le turban que sous le bonnet, le casque, la tiare, ou le chapeau.

CONDÉ.

De la philosophie chez les Turcs! Mais vous ne lisez pas, dit-on.

LE GRAND-TURC.

Nous réfléchissons davantage.

LE GRAND-MOGOL.

C'est vous autres, Européens, qui êtes des ignorants. Par exemple, personne ne sait que je possède le plus beau diamant du monde entier, et que ce diamant est à ma chaise percée.

LE GRAND-PRIEUR.

Je sais tout ce qui regarde ce genre-là, Mogol; tu te trompes : et vingt fois j'ai eu envie à cause de cela de t'aller détrôner.

HENRI.

Mon autre petit-fils pouvait te donner cette commission, en revenant remercier le roi de Siam de son attention. Je suis étonné qu'il n'y ait pas pensé. Mais voilà Corneille qui va toujours questionnant tout le monde.

CONDÉ.

Il n'y a ici ni des Auguste, ni des Sertorius, ni des Horace; car ce ne sont pas les grands hommes que l'on a attroupés ici; ce sont ceux qui ont eu pour les distinguer un nom bien vide de sens, puisque, placé après, c'est la suite de la flatterie, et, placé avant, ce n'est rien du tout.

CORNEILLE.

Voilà cependant un *grand* d'Espagne, presque aussi rodomont que ceux qui m'ont fait faire une mauvaise tragédie.

L'ESPAGNOL.

Je pourrais sur l'heure en faire une de toi, chétive personne, misérable auteur; mais Minos n'a jamais voulu me rendre mon épée. Cependant je ne me plains pas de lui; il m'a mis ici en bonne compagnie. Il savait que je me couvrais devant le roi d'Espagne, que je *tauricidais* mieux que toute la Castille ensemble, que ma maison a depuis six ans la première loge auprès de la cour, lorsqu'on brûle un juif, et que grand de plus d'une manière....

GRIFFET.

Eh! non, vous êtes dans l'erreur; on vous expliquera cela: nous sommes d'accord que la grandeur n'est plus qu'un être de raison; jugez si la grandesse.......

CORNEILLE.

Oh! grand et très grand Molière! que n'êtes-

vous ici? C'est à vous qu'il aurait fallu livrer tous ces originaux-ci. Ah! si j'étais plus gai.... Mais je n'ai jamais fait rire personne.

GRIFFET.

Je devrais bien entretenir ce grand-vicaire, qui fait l'important, et qui se croit ici comme les autres, pour son mérite.

LE VICAIRE.

Dites-moi donc, mon Père, s'il y a des gens ici qui ont ouï mes sermons, qui ont lu les mandements que je faisais pour monseigneur l'archevêque, qui ont reçu mes sacrements, qui ont vu ma piété, qui ont entendu ma messe, ou qui me l'ont servie? Il faut bien que cela soit, puisque je jouis ici-bas de plus d'honneurs que je n'en ai joui là-haut, sans doute, par envie.

GRIFFET.

Eh! quand cela serait, M. l'abbé, croiriez-vous mériter chez les morts une place plus distinguée que chez les vivants? C'est là un de vos traits, divine Providence! Comment se peut-il qu'on donne autant de prix à tout ce qu'on fait?

Il n'y a point de métier assez bas, assez inutile, assez ignoré, où l'on ne mette une importance incroyable....

LE VICAIRE.

Mais, monsieur, je suis employé par l'archevêque de Cambrai. J'ai la confiance de tout le diocèse.

GRIFFET.

Que croiriez-vous donc mériter, si vous étiez l'archevêque lui-même? Cet homme charmant, dont les ouvrages annonçaient la pureté de son style et de son cœur, la tendresse de son ame, la netteté de son esprit, la douceur de ses mœurs, la délicatesse de son goût : eh bien, monsieur l'abbé, il n'en est pas même question dans ce pays-ci. On parle plus long-temps de ceux qui ont fait le mal, que de ceux qui ont fait le bien. Attila est plus connu que Fénelon, et Érostrate que Montesquieu.

ALEXANDRE.

Apprenez, grand-écuyer du petit prince d'empire, que je ne vous aurais pas seulement donné mon Bucéphale à dresser : que j'en sais plus que vous, et qu'il est bien singulier que vous

vous avisiez de vous fourrer où nous sommes. Il fallait tout uniment avertir Minos, lui dire qui vous étiez, que vous n'étiez pas même grand dans vos fonctions d'écurie. Et en Macédoine, tout au plus, vous auriez eu l'honneur de mener boire mon bidet.

L'ÉCUYER.

Qu'on m'y mène, moi, tout de suite, et je renonce de bon cœur à la compagnie des autres grands, dont plusieurs cependant se croient plus grands que moi, sans trop savoir pourquoi; car, à peu de chose près, nous ne le sommes ni les uns, ni les autres.

LE MAÎTRE DE LA GARDE-ROBE.

Je le suis par ma charge au moins, si je ne le suis pas autrement. Et si l'on n'avait pas senti ici-bas qu'il y a plus d'honneur à habiller le roi qu'à se battre pour lui de sa personne, on aurait envoyé ici Turenne, Luxembourg et Catinat à ma place.

LE GRAND-MOGOL (à Griffet).

Qu'en dites-vous, ministre d'enfer? Il paraît

que vous êtes en crédit chez le diable. Vous faites les honneurs du canton, et vous dites votre avis aussi haut que si vous étiez sur la terre.

GRIFFET.

Donnez-lui ce diamant dont vous parliez tantôt, c'est de son ressort. Renvoyez-le de même que le grand-écuyer, Constantin, Charlemagne, Léopold, le grand-vicaire, Louis XIV et Pierre I[er], et même Alexandre. Quoique ce ne soit que par hasard que le grand-duc, le grand Condé et le grand Corneille soient ici, ils ont eu de trop grandes qualités pour ne pas les retenir. Ils ont tous les trois été grands véritablement dans leur genre.

Perdue de réputation chez les chrétiens, la compagnie de Jésus deviendra peut-être celle du Grand-Mogol, ou du Grand-Turc. Vous avez de l'esprit tous les deux, quoiqu'étrangers. Vous êtes de bonnes gens, qui auriez pu faire bien du mal. Nous vous retiendrons ici.

Pour le grand-prieur, il est trop paresseux pour s'en aller ailleurs. Il vaut mieux le garder. D'ailleurs il est brave et aimable. Qu'il sache cependant que son frère valait mieux que lui.

Quoique le grand Henri ne m'aime pas, et que son triste Mornai et son sévère Sully l'aient furieusement prévenu contre nous, je lui dois la justice de le regarder comme le seul qui ait mérité le nom de grand, de tous ceux qui l'ont eu jusqu'à présent.

(Tous les morts se retirent indignés, et vont laver la tête à Minos.)

HENRI.

Je vois bien, mon révérend père, que vous nous aimez mieux morts que vifs. Mais, vive Dieu, je me guérirai de mes soupçons; car, si vous étiez des flatteurs, comme on a toujours dit, vous auriez gardé ici mon petit-fils le grand Louis. Ventre-saint-gris, j'aime mieux celui-ci, car il est plus gai. N'est-il pas vrai, Jésuite?

CONDÉ.

Est-il vrai, Pierre, qu'il y a un souverain là-haut, à qui le titre dont nous avons si souvent parlé dans la conversation d'aujourd'hui, et que je suis las de le répéter, va si bien?

CORNEILLE.

Vraiment, on dit qu'il fait cas de moi.

LE GRAND-DUC.

Il a loué ma probité, mes finances et ma philosophie.

HENRI.

Il m'a chanté dans ses vers.

LE GRAND-TURC.

Il a mes goûts.

LE GRAND-MOGOL.

Il a ma religion.

LE GRAND-PRIEUR.

Je lui souhaiterais vos richesses.

GRIFFET.

Écoutez-moi. C'est un roi du Nord, qui de rien a fait beaucoup. Il s'est fait lui-même d'abord, et c'est ce qui était le plus difficile. Mal élevé, ensuite point élevé du tout, mais enfermé, menacé, maltraité, il s'est instruit dans

sa prison. Son vaste génie a embrassé tout à la fois. Il faisait des magasins pour toute sa vie.

Déja ses lettres annonçaient son génie. Philosophie, musique, poésie, métaphysique, il menait toutes ces sciences de front. On croyait que son esprit trop vaste pour retenir les petites choses, méprisait les détails dont son père était capable, sans l'être des moyens de les employer. A peine ce prince fut-il mort, que plein des plus sublimes connaissances militaires, rempli d'Épaminondas, Philopœmen, Scipion, Annibal, César, Frédéric-Henri, et Eugène, il les surpassa tous par l'éclat de ses victoires, qui n'étaient dues qu'à lui. Il exerça et il se battit lui-même. Les champs de Molvitz, Czarlau, Strigau, Trautnau, Prague, Zorndorff, Rosbach, Lissa, Lignitz, Torgau, furent témoins de sa gloire. Collin le fut de sa valeur, de sa fermeté et de ses ressources. Ses fautes même furent illustres. Celles de Hochkirck et d'Olmutz furent réparées avec usure. Il est son législateur, son ministre, son contrôleur des finances, et son inspecteur. Il enchante tous ceux qui l'entendent. Sa flûte adoucirait les cœurs les plus aigris. Sa conversation ferait revenir les esprits les plus prévenus. C'est un magicien. Il séduit,

il enchaîne, il attache. Il a envoyé une épître aux encyclopédistes le lendemain de Maxen. Il fait des vers français, et ne parle que français.

L'*Art de la guerre*, qui est aussi difficile à chanter qu'à pratiquer, est un poème de la plus grande beauté. Il y a toujours de la philosophie et du génie dans ses ouvrages les plus négligés. Il y a toujours des traits, du plaisant, du singulier. Il encourage bien, mais ses réprimandes doivent être terribles. Il jure, mais il ne se fâche pas. Il est maître de lui et le serait du monde entier, s'il voulait s'en donner la peine *.

LE GRAND-PRIEUR.

C'est donc un peu de paresse aussi ? J'en suis bien aise.

CONDÉ.

Pardieu, on peut se reposer après tout cela, et rire à l'aise et jouir du bon temps, comme disait Cynéas à Pyrrhus. Si j'en avais fait la

* On voit que ceci a été fait avant que nous ayons eu une armée nombreuse exercée et disciplinée, peu de temps après la paix d'Hubertsbourg. (*Note de l'auteur.*)

moitié, je me serais retiré bien plus tôt à Chantilly.

LE GRAND-DUC.

J'ai fini plus tôt malheureusement; ne parlez pas tant d'actions d'éclat, vous me faites de la peine. Défriche-t-il ses bruyères? a-t-il des manufactures? remet-il les impôts ?

GRIFFET.

Oui, sire : il a donné à ses paysans ses chevaux du train de l'artillerie et des vivres; il a ensemencé leurs terres. Il a bâti des mausolées à Schwerin, Keith et Vinterfeldt.

LE GRAND TURC.

Et ce bon chrétien que vous voyez ici, Messieurs, et qui ne se vante pas, a osé faire une alliance avec nous. Il est le premier de son empire qui ne nous a pas regardé comme des chiens. Il a commercé avec les Turcs comme avec des hommes. Ses ports étaient libres, ses traités étaient sûrs.

LE GRAND-MOGOL.

Eh bien! Que conclure de tout cela? car je commence à m'ennuyer. Hé! les morts seraient

trop heureux s'ils ne s'ennuyaient pas comme les vivants. La conversation est trop longue. Abrégeons.

GRIFFET.

Qu'elle vous serve, ou plutôt à ceux qui la liront là haut, à reconnaître la vérité de tout ce qui s'y passe, et l'injustice des réputations. Les *quiproquo* de Minos ont fait connaître ici, par exemple, ces deux bonnes gens d'Orientaux, qui sont plus grands par leur bon sens et leurs bonnes actions que les Pierre et les Louis. Le grand Condé et le grand Corneille valent bien mieux qu'Alexandre. Et le grand-duc de Toscane, qui aurait pu se faire appeler François-le-Grand tout comme un autre, est supérieur à tout ce qui a régné avant lui. Les Constantin, les Charlemagne et les Léopold ne sont rien auprès de ce bon prince. Notre grand-prieur était un bon vivant, c'est dommage qu'il soit mort. Je le préfère à de plus grandes réputations; et pour Henri, il suffit de le nommer pour faire son éloge.

Si je m'intéressais à quelqu'un dans ce vilain monde que je viens de quitter avec tant de plaisir, je lui dirais: Faites le bien pour le bien;

s'il est su à deux lieues de chez vous, laissez-vous aller à un petit moment de plaisir, si vous voulez; mais ne vous y attendez pas, pour n'être pas humilié s'il est ignoré. Et sans trop vous icier du jugement et des titres des hommes, -les, puisque, malgré la rareté, on en es de temps en temps.



DIALOGUE

ENTRE

UN ESPRIT FORT

ET UN CAPUCIN.

L'ESPRIT FORT.

COMMENT! y a-t-il encore de ces animaux-là? Que fais-tu donc ici, capucin indigne?

LE CAPUCIN.

Je sais bien qu'on se le dit à soi-même, ou de soi-même; mais, pour un Français, vous n'êtes pas poli. Votre ancien duc d'Orléans, qui ne s'attendait pas à être un bisaïeul d'Égalité, disait très drôlement, comme vous savez: « De quoi diable est-il donc digne, s'il ne l'est « pas d'être capucin? »

L'ESPRIT FORT.

Tu plaisantes sur ton état : tu me parais aimable.

LE CAPUCIN.

Je voudrais, monsieur, pouvoir vous en dire autant. Je sais bien que nous ne sommes pas nécessaires à la religion; mais nous y faisons du bien.

L'ESPRIT FORT.

Pouvez-vous la démontrer? C'est ce que n'a jamais pu faire un évêque, ni Port-Royal, ni le collège de Louis-le-Grand, ni la Sorbonne.

LE CAPUCIN.

Avez-vous des preuves contre? C'est ce que n'ont jamais pu avoir Hobbes, Spinosa, Vanini, dont le cerveau fut plus brûlé que le corps, et qu'on aurait bien mieux fait de mettre aux Petites-Maisons.

L'ESPRIT FORT.

Catholique et moine, vous n'êtes pas cruel! comment, les bûchers, la vengeance....

LE CAPUCIN.

Il fallait me dire : « Tu parais capucin, et tu sais pardonner ! »

L'ESPRIT FORT.

Capucin, mon ami, vous avez donc lu *Alzire ?*

LE CAPUCIN.

J'ai fait plus, je l'ai vu jouer cent fois ; et, sans considérer Voltaire, Rousseau, Montesquieu comme des Pères de l'église, je parie tirer d'eux de quoi faire un livre de dévotion, presque un catéchisme. Je les crois plus de notre parti que du vôtre ; ils ne se sont mis de votre côté que pour dire des plaisanteries fort drôles, que vous avez prises au pied de la lettre. Je vous aurais bien attrapé, messieurs, si j'avais été leur curé : si je n'avais pas pu les persuader à l'heure de la mort, ce qu'aurait peut-être fait le capucin indigne, je serais sorti de chez eux avec l'air content, et j'aurais dit qu'ils étaient morts comme des saints. Sans aller au Japon, j'aurais acquis plus d'ames que tous les missionnaires : celles de la bonne compagnie

d'autrefois et de la mauvaise de ce temps-ci, qui ne se damne que par air.

L'ESPRIT FORT.

Tu aurais donc menti ?

LE CAPUCIN.

J'en aurais demandé pardon à Dieu, qui aurait bien vu que c'était pour le mieux servir, et qui me l'aurait accordé.

L'ESPRIT FORT.

Qui t'a porté à prendre cet état ?

LE CAPUCIN.

La philosophie.

L'ESPRIT FORT.

En voila bien d'une autre! C'est nous autres qui sommes philosophes.

LE CAPUCIN.

Je sais bien qu'on est assez bête pour vous en donner le titre; mais c'est par les effets que je juge votre philosophie.

L'ESPRIT FORT.

Y en a-t-il à être dupe de tout ?

LE CAPUCIN.

Y en a-t-il à n'être dupe de rien ?

L'ESPRIT FORT.

Tu ne crois donc rien toi-même ?

LE CAPUCIN.

Au contraire, je crois tout; je prouve ce qui est clair, j'ai de la foi pour ce qui ne l'est pas. Mettant les choses au pis ou au mieux, comme vous l'entendez, pour l'autre monde, je me fais heureux dans celui-ci.

L'ESPRIT FORT.

Tu n'es donc pas théologien ?

LE CAPUCIN.

Je ne suis que logicien : c'est par justesse dans l'esprit que j'arrête mon esprit lorsqu'il me mène dans un casse-cou d'où je ne pourrais pas me tirer.

L'ESPRIT FORT.

Tu ne veux donc pas, tu n'oses pas assurer qu'il y a un Dieu ?

LE CAPUCIN.

ıdore : je ris de ceux qui disent qu'il n'y
Je regarde le firmament comme Cicé-
:hante avec David : *Cœli enarrant*
ıam, et je prononce avec J.-B. Rous-
cieux instruisent la terre, etc.

L'ESPRIT FORT.

Et ton ame, capucin? L'ame d'un capucin !

LE CAPUCIN.

Je pense. Voila ma réponse.

L'ESPRIT FORT.

Le monde....

LE CAPUCIN.

N'est pas venu tout seul au monde, et ne va pas si mal qu'on dit.

L'ESPRIT FORT.

Les mystères ?....

LE CAPUCIN.

Sont des mystères, comme vous les appelez très bien : tout est possible à celui qui a fait l'impossible.

L'ESPRIT FORT.

Les miracles....

LE CAPUCIN.

Ont été faits ou imaginés dans le temps qu'il était nécessaire de faire renoncer aux prodiges du paganisme, et à la sorcellerie, qui était bien plus absurde encore que le paganisme.

L'ESPRIT FORT.

Tu as l'air de ne pas croire toi-même aux miracles ?

LE CAPUCIN.

Prouvez-moi qu'ils surpassent la puissance de celui qui a créé le soleil.

L'ESPRIT FORT.

J'ai cru que tu m'allais dire, un capucin.

LE CAPUCIN.

Pourquoi pas ? j'éclaire aussi le monde, comme vous voyez.

L'ESPRIT FORT.

Un pape..... un vicaire..... des processions.... des fainéants qui y vont au lieu de travailler.... des signes de croix.... des habits soi-disant orientaux.... et la barbe!.....

LE CAPUCIN.

Quand même Dieu, dans sa sagesse, n'aurait pas imaginé tout cela, tout ce que vous venez de dire mène à une obéissance aveugle, et ne ferait que séduire sans égarer; mais vous autres, messieurs, vous vous égarez sans séduire.

L'ESPRIT FORT.

Nous cherchons le vrai.

LE CAPUCIN.

L'avez-vous trouvé ? Quel sot orgueil, de ne vouloir dépendre de personne, pas même de Dieu ! Un grand seigneur de ma connaissance l'appelait le *gentilhomme de là-haut*, non par gaîté, mais par aristocratie. Je suis bien aise

d'avoir plusieurs chefs pour me conduire, celui de l'église, celui du diocèse, celui du couvent, et celui de ma conscience. Je ne me mêle de rien, parce que je suis philosophe.

L'ESPRIT FORT.

Je me mêle de tout, parce que je suis philosophe. J'écris toujours; j'approfondis tout; j'arrache la foudre à la Divinité, le sceptre aux rois, l'équilibre à l'Europe, et la postérité aux ténèbres.

LE CAPUCIN.

N'en coûte-t-il la vie à personne?

L'ESPRIT FORT.

Qu'importe la génération présente, si nos enfants sont heureux!

LE CAPUCIN.

Hélas! on a tant crié contre nous, pour sept ou huit Juifs brûlés mal à propos certains jours de gala; pour quelques Mexicains massacrés, à la vérité, sans nécessité; pour les dix-huit mille victimes un peu révolutionnaires de la Saint-Barthélemi, et les soixante mille émigrés de

Louis XIV, qui sont allés faire fortune ailleurs, et vous me parlez du sacrifice d'une génération tout entière! Savez-vous, mon cher monsieur, que vous me faites une peur terrible? est-ce que vous ne vous portez pas bien?

L'ESPRIT FORT.

J'ai passé la nuit à travailler.

LE CAPUCIN.

Et moi à dormir, après avoir remercié Dieu de ce que je suis capucin.

L'ESPRIT FORT.

C'est avoir de la reconnaissance de reste : tu en as donc un grand fonds?

LE CAPUCIN.

Oh oui, monsieur, il m'en reste pour vous : vous me faites bénir ma philosophie.

L'ESPRIT FORT.

Toujours ce mot que tu profanes. Vois en moi un homme qui a su vaincre toutes ses passions.

LE CAPUCIN.

Eh bien, moi, monsieur, c'est peut-être parce que j'ai trop aimé la créature que je me suis jeté dans les bras du Créateur : ma dévotion est tendre, superstitieuse. Oh ! monsieur, écoutez-moi. J'ai vingt-huit ans; je suis entré au service à seize. J'ai fait la guerre; je me suis battu; j'ai eu des aventures : j'ai vu que je portais le trouble dans les familles.....

L'ESPRIT FORT.

Il ne me manquait plus que de trouver un fat dans un capucin.

LE CAPUCIN.

Non, vous m'avez mal compris. Mon père craignait que je n'épousasse la fille d'un de ses amis, que son père destinait à un parti bien plus riche. Je ne vis d'autre moyen, pour me soustraire à l'amour que j'éprouvais, que de me jeter au pied des autels, et Dieu m'ouvrit ses bras de consolation et de miséricorde. La jeune personne que j'aimais suivit mon exemple, pour ne pas se donner à un autre : elle fit des vœux de tranquillité qui la rendent parfai-

tement heureuse; et moi, je passe ma vie à célébrer des mystères que vous ne croyez pas, et que je crois sans chercher à les comprendre.

L'ESPRIT FORT.

·n'i ce pas assez d'être catholique et prê· faire superstitieux?

LE CAPUCIN.

Je m'en vais vous expliquer ce mot, auquel ceux qui, sans le savoir, sont injustes envers la religion, ont attaché un caractère odieux. L'amour que j'ai connu, et dont je vous ai parlé, a sa superstition. Sec et aride, il finit, ainsi que la religion, qui, quelle que soit sa valeur réelle, doit se soutenir par l'enthousiasme. Malheur à celui qui ne va pas baiser en secret le gant, le schall, l'éventail de sa bien-aimée! Un cheveu de ma maîtresse, une fleur qu'elle avait laissé tomber et que je portais huit jours sur mon cœur;

.....les bois, les lieux,
Honorés par ses pas, éclairés par ses yeux, etc.,

tout m'était précieux, tout m'enchantait.

L'ESPRIT FORT.

On voit que La Fontaine fait parler les animaux : tu viens de le citer.

LE CAPUCIN.

Je sais encore bien d'autres morceaux de lui : par exemple, le *Philosophe Scythe* :

> Il ôte de chez lui les branches les plus belles ;
> Il tronque son verger contre toute raison, etc.

Voila ce qu'ont fait les gens d'esprit.

L'ESPRIT FORT.

Comment donc ! je te croyais ignorant comme un capucin : au fait, blasphémateur, peux-tu comparer ta religion à ton amour ?

LE CAPUCIN.

Je compare mon ame à la vôtre, c'est-à-dire l'enthousiasme au fanatisme : l'un n'est que pour le bien et le beau, l'autre ne fait que du mal. On est fanatique contre les autres, si l'on peut s'exprimer ainsi ; mais on n'est superstitieux que pour soi.

L'ESPRIT FORT.

Tu as parlé, toi-même, tantôt, de l'inquisition ?

LE CAPUCIN.

Oui, sans doute, quand le révérend père Dominicain faisait dresser des bûchers, il était fanatique; quand il entendait trois messes par jour, il n'était que superstitieux.

L'ESPRIT FORT.

Tu as l'air toi-même de t'en moquer.

LE CAPUCIN.

Mon Dieu! que les gens d'esprit comprennent peu à présent ce que disent ceux qui n'en ont pas ! Quel mal font ces trois messes ? Elles servent de consolation à l'heureux crédule. En un mot, la superstition me paraît à la religion comme ces bagues qui ne sont pas si précieuses, mais qu'on porte au doigt pour ne pas perdre celles qui le sont. C'est un petit anneau d'or qui préserve ou conserve le diamant inestimable. M'entendez-vous, à présent ?

L'ESPRIT FORT.

J'entends, et je lève les épaules : je ne crains et je ne crois rien.

LE CAPUCIN.

Je crains et je crois tout.

L'ESPRIT FORT.

Si je croyais en Dieu, je ne professerais point de culte.

LE CAPUCIN.

Vous finiriez par ne plus penser à Dieu. Pardonnez encore cette comparaison profane : on n'aime bientôt plus sa maîtresse, si on ne la voit plus, si on ne lui écrit point, si on jette la rose qu'on lui a arrachée.

L'ESPRIT FORT.

Encore ton sot amour !

LE CAPUCIN.

Eh bien, monsieur, une comparaison plus noble, puisque j'ai eu l'honneur de servir l'Empereur : mon colonel disait que pour faire son

devoir il faut faire plus que son devoir: voila encore de la superstition.

L'ESPRIT FORT.

Ainsi donc, dégoûté de ce monde-ci, tu as daigné penser à l'autre ?

LE CAPUCIN.

Non: mais bientôt, trouvant le néant des vanités et des plaisirs, me moquant des unes, blasé sur les autres, mes principes de religion ne m'ayant jamais abandonné, d'homme je me suis fait chrétien; de chrétien, catholique ; de catholique, religieux; de religieux, dévot; de dévot, capucin; et de capucin, philosophe.

L'ESPRIT FORT.

Belle généalogie! ces deux noms vont surtout parfaitement bien ensemble ! Tu devais dire plutôt un épouvantail pour les oiseaux, ou une figure ridicule qui fait rire les enfants.

LE CAPUCIN.

Messieurs, vous avez les rieurs pour vous avant de devenir sérieux. Les gens d'esprit qui

ne prévoyaient pas les suites de leur gaîté interprétée par des gens tristes, s'en sont donné quelquefois à nos dépens. Je ne connais que Gilbert qui vous l'ait rendu, quand il disait :

Monsieur trouve plaisants les feux du purgatoire. . .

et qu'il accommodait si bien

L'abbé qui rit
Du Dieu qui le nourrit.

L'ESPRIT FORT.

Je ne lis pas toutes ces fadaises ; jamais de vers. Mais Hobbes, Spinoza, le *Système de la Nature*.

LE CAPUCIN.

Livres amusants. Je ne lis pas même les sermons de notre Gardien. J'en fis un, l'autre jour, qui commençait par ces mots : « Un incrédule est un fou, un impie est un sot. »

L'ESPRIT FORT.

Beau commencement! et la preuve ?

LE CAPUCIN.

C'est, disais-je, que celui qui ne reconnaît pas les vérités est un être mal organisé, comme

ceux qu'on enferme, ou tout au moins comme les malheureux qui ont perdu la vue, ou qui n'ont pas d'oreille pour la musique. Je les plains, mais je les aime encore mieux que les impies, qui croient à la religion qu'ils blasphèment pour faire les aimables.

L'ESPRIT FORT.

Fais-tu grand cas des stigmates de ton Saint-François ?

LE CAPUCIN.

Pourquoi pas ? Un morceau qui passe pour être de la sainte croix, quand même il n'en serait pas, attire ma vénération. Quand je veux chercher la lumière, monsieur, je regarde en haut ; vous, vous regardez à terre.

L'ESPRIT FORT.

Je ne veux pas être ébloui.

LE CAPUCIN.

Que faites-vous de ce beau présent de la Divinité, où elle trouve bien son compte ? Que faites-vous de l'imagination ?

L'ESPRIT FORT.

La *folle* m'ennuie.

LE CAPUCIN.

Mais où est donc la vérité? tout ne pourrait-il pas être une illusion ?

L'ESPRIT FORT.

Point d'illusion. Je ne veux point être séduit.

LE CAPUCIN.

Et la fumée de la gloire, par exemple ?

L'ESPRIT FORT.

Porte à la tête et la dérange.

LE CAPUCIN.

Quand même ce beau sentiment que j'ai porté de la créature au Créateur, serait une ivresse.... Voyez un buveur qui croit que toute la terre est à lui.

L'ESPRIT FORT.

Je ne m'enivre jamais. Je vois juste. Je suis

philosophe, et, qui plus est, géomètre. Mais je perds mon temps à raisonner avec toi, ou plutôt à vouloir que tu raisonnes. Je serais déshonoré si l'on me voyait parler à un masque comme toi.

LE CAPUCIN.

Encore un mot, monsieur.

L'ESPRIT FORT.

Va, je te souhaite à tous les démons infernaux..... s'il y en a.

LE CAPUCIN.

Et moi, je prierai Dieu pour ceux qui sont sur la terre, pour vous en particulier, qui avez daigné vous abaisser jusqu'à moi. Avez-vous des parents?

L'ESPRIT FORT.

J'ai un neveu.

LE CAPUCIN.

C'est heureux d'avoir au moins quelqu'un pour vous fermer les yeux au moment de la mort.

L'ESPRIT FORT.

Belle réflexion, sans doute ! Je ferai venir ce coquin, et je mourrai, comme on dit, entre ses bras.

LE CAPUCIN.

Les consolations données par un héritier sont froides : moi, je n'en ai pas. Un autre pauvre capucin, pas trop sensible, car cela me ferait de la peine de l'affliger, viendra me dire des prières; j'en réciterai moi-même tant que j'aurai de la force, je recommanderai mon ame à Dieu, et elle ira rejoindre celui dont elle est émanée.

L'ESPRIT FORT.

Adieu, adieu, capucin indigne; tu mourras comme un saint.

LE CAPUCIN.

Adieu, grand esprit; tu mourras comme un chien.

MES

DEUX CONVERSATIONS

AVEC J.-J. ROUSSEAU.

Lorsque J.-J. Rousseau revint de son exil, j'allai le relancer dans son grenier, rue Plâtrière. Je ne savais pas encore, en montant l'escalier, comment je m'y prendrais pour l'aborder; mais, accoutumé à me laisser aller à mon instinct, qui m'a toujours mieux servi que la réflexion, j'entrai, et parus me tromper. « Qu'est-ce que c'est? » me dit Jean-Jacques. Je lui répondis : « Monsieur, pardonnez. Je cher-« chais M. Rousseau de Toulouse. — Je ne suis, « me dit-il, que Rousseau de Genève. — Ah! « oui, lui dis-je, ce grand herboriseur. Je le vois « bien. Ah! mon Dieu! que d'herbes et de gros « livres! ils valent mieux que tous ceux qu'on

« écrit. » Rousseau sourit presque, et me fit voir peut-être sa pervenche, que je n'ai pas l'honneur de connaître, et tout ce qu'il y avait entre chaque feuillet de ses in-folio. Je fis semblant d'admirer ce recueil très peu intéressant, et le plus commun du monde; il se remit à son travail, sur lequel il avait son nez et ses lunettes, et le continua sans me regarder. Je lui demandai pardon de mon étourderie, et je le priai de me dire la demeure de M. Rousseau de Toulouse; mais, et de peur qu'il ne me l'apprît et que tout fût dit, j'ajoutai : « Est-il vrai que vous soyez si « habile à copier la musique? » Il alla me chercher des petits livres en long, et me dit : « Voyez « comme cela est propre! » Et il se mit à parler de la difficulté de ce travail, et de son talent en ce genre, comme Sganarelle de celui de faire des fagots. Le respect que m'inspirait un homme comme celui-là, m'avait fait sentir une sorte de tremblement en ouvrant sa porte, et m'empêcha de me livrer davantage à une conversation qui aurait eu l'air d'une mystification si elle avait duré plus long-temps. Je n'en voulais que ce qu'il m'en fallait pour une espèce de passeport ou billet d'entrée, et je lui dis que je croyais pourtant qu'il n'avait pris ces deux genres d'oc-

cupation servile, que pour éteindre le feu de sa brûlante imagination. «Hélas! me dit-il, les au-« tres occupations que je me donnais pour « m'instruire et instruire les autres, ne m'ont « fait que trop de mal. » Je lui dis après, la seule chose sur laquelle j'étais de son avis dans tous ses ouvrages, c'est que je croyais comme lui au danger de certaines connaissances historiques et littéraires, si l'on n'a pas un esprit sain pour les juger. Il quitta dans l'instant sa musique, sa pervenche et ses lunettes, entra dans des détails supérieurs peut-être à tout ce qu'il avait écrit, et parcourut toutes les nuances de ses idées avec une justesse qu'il perdait quelquefois dans la solitude, à force de méditer et d'écrire; ensuite il s'écria plusieurs fois : « Les hommes! les hom-« mes! » J'avais assez bien réussi pour oser déja le contredire. Je lui dis : « Ceux qui s'en plai-« gnent sont des hommes aussi, et peuvent se « tromper sur le compte des autres hommes. » Cela lui fit faire un moment de réflexion. Je lui dis que j'étais bien de son avis encore sur la manière d'accorder et de recevoir les bienfaits, et sur le poids de la reconnaissance, quand on a pour bienfaiteurs des gens qu'on ne peut aimer ni estimer. Cela parut lui faire plaisir. Je

me rabattis ensuite sur l'autre extrémité à craindre, l'ingratitude. Il partit comme un trait, me fit les plus beaux manifestes du monde, qu'il entremêla de quelques petites maximes sophistiques, que je m'étais attirées, en lui disant : « Si cependant M. Hume a été de bonne foi?... » Il me demanda si je le connaissais. Je lui dis que j'avais eu une conversation très vive avec lui à son sujet, et que la crainte d'être injuste m'arrêtait presque toujours dans mes jugements.

Sa vilaine femme, ou servante, nous interrompait quelquefois par quelques questions saugrenues qu'elle faisait sur son linge, ou sur la soupe. Il lui répondit avec douceur, et aurait ennobli un morceau de fromage, s'il en avait parlé. Je ne m'aperçus pas qu'il se méfiât de moi le moins du monde. A la vérité, je l'avais tenu bien en haleine depuis que j'entrai chez lui, pour ne pas lui donner le temps de réfléchir sur ma visite. J'y mis fin malgré moi, et, après un silence de vénération, en regardant entre les deux yeux l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, je quittai le galêtas, séjour des rats, mais sanctuaire du génie. Il se leva, me reconduisit avec une sorte d'intérêt, et ne me demanda pas mon nom.

Il ne l'aurait jamais retenu, car il ne pouvait y avoir que celui de Tacite, de Salluste ou de Pline, qui pût l'intéresser. Mais dans la société intime de M. le prince de Conti, dont j'étais, avec l'archevêque de Toulouse, le président d'Aligre, et autres prélats et parlementaires, j'appris que ces deux classes de gens corrompus voulaient inquiéter Jean-Jacques, et je lui écrivis la lettre qu'il donna à lire, ou à copier, assez mal à propos, et qui se trouva enfin, je ne sais comment, imprimée dans toutes les gazettes. On peut la voir dans l'édition des ouvrages de Rousseau, et dans son dialogue avec lui-même, qui est aussi dans ses œuvres *. Il eut la bonté de croire, à sa façon ordinaire, que les offres d'asile que je lui faisais, étaient un piége que ses ennemis m'avaient engagé à lui tendre: cette folie avait attaqué le cerveau de ce malheureux grand homme, ravissant et impatientant. Mais son premier mouvement était bon: car, le lendemain de ma lettre, il vint me témoigner sa reconnaissance. On m'annonce M. Rousseau, je n'en crois pas mes oreilles: il ouvre ma porte, je n'en crois pas mes yeux. Louis XIV

* Voyez cette lettre à la fin du volume.

n'éprouva pas un sentiment pareil de vanité en recevant l'ambassade de Siam. La description qu'il me fit de ses malheurs, le portrait de ses prétendus ennemis, la conjuration de toute l'Europe contre lui, m'auraient fait de la peine s'il n'y avait pas mis tout le charme de son éloquence. Je tâchai de le tirer de là pour le ramener à ses jeux champêtres. Je lui demandai comment, lui qui aimait la campagne, était allé se loger au milieu de Paris ? Il me dit alors ses charmants paradoxes sur l'avantage d'écrire en faveur de la liberté lorsqu'on est enfermé, et de peindre le printemps lorsqu'il neige. Je parlai de la Suisse, et je lui prouvai, sans en avoir l'air, que je savais Julie et Saint-Preux par cœur. Il en parut étonné et flatté. Il s'aperçut bien que sa *Nouvelle Héloïse* était le seul de ses ouvrages qui me convînt, et que quand même je pourrais être profond, je ne me donnerais pas la peine de l'être. Je n'ai jamais eu tant d'esprit (et ce fut, je crois, la première et dernière fois de ma vie) que pendant les huit heures que je passai avec Jean-Jacques dans mes deux conversations. Quand il me dit définitivement qu'il voulait attendre dans Paris tous les décrets de prise de corps dont le clergé

et le parlement le menaçaient, je me permis quelques vérités un peu sévères sur sa manière d'entendre la célébrité. Je me souviens que je lui dis : « Monsieur Rousseau, plus vous vous « cachez, et plus vous êtes en évidence : plus « vous êtes sauvage, et plus vous devenez un « homme public. »

Ses yeux étaient comme deux astres. Son génie rayonnait dans ses regards, et m'électrisait.

Je me rappelle que je finis par lui dire, les larmes aux yeux, deux ou trois fois : « Soyez « heureux, monsieur ; soyez heureux malgré « vous. Si vous ne voulez pas habiter le temple « que je vous ferai bâtir dans cette souveraineté « que j'ai en Empire, où je n'ai ni parlement, ni « clergé, mais les meilleurs moutons du monde, « restez en France. Si, comme je l'espère, on « vous y laisse en repos, vendez vos ouvrages, « achetez une jolie petite maison de campagne « près de Paris : entr'ouvrez votre porte à quel« ques uns de vos admirateurs, et bientôt on « ne parlera plus de vous. »

Je crois que ce n'était pas son compte : car il ne serait pas même demeuré à Ermenonville si la mort ne l'y avait pas surpris. Enfin, touché de l'effet qu'il produisait sur moi, et convaincu de

mon enthousiasme pour lui, il me témoigna plus d'intérêt et de reconnaissance qu'il n'avait coutume d'en montrer à l'égard de qui que ce soit, et il me laissa, en me quittant, le même vide qu'on sent à son réveil après avoir fait un beau rêve.



MON SÉJOUR
CHEZ
DE VOLTAIRE.

Ce que je pouvais faire de mieux chez M. de Voltaire, était de ne pas lui montrer de l'esprit. Je ne lui parlais que pour le faire parler. J'ai été huit jours dans sa maison, et je voudrais me rappeler les choses sublimes, simples, gaies, aimables, qui partaient sans cesse de lui ; mais, en vérité, c'est impossible. Je riais ou j'admirais, j'étais toujours dans l'ivresse. Jusqu'à ses torts, ses fausses connaissances, ses engouements, son manque de goût pour les beaux-arts, ses caprices, ses prétentions, ce qu'il ne pouvait pas être et ce qu'il était, tout était charmant, neuf, piquant et imprévu. Il souhaitait de passer pour un homme d'État profond, ou pour un savant, au point de désirer d'être ennuyeux. Il aimait

alors la constitution anglaise. Je me souviens que je lui dis: « M. de Voltaire, ajoutez-y « comme son soutien l'Océan, sans lequel elle « ne durerait pas. »

— « L'Océan! me dit-il; vous allez me faire « faire bien des réflexions là-dessus. » On lui annonça un homme de Genève qui l'ennuyait: « Vite, vite, dit-il, *du Tronchin* »; c'est-à-dire, qu'on le fît passer pour malade. Le Genevois s'en alla. « Que dites-vous de Genève ? » me dit-il un jour, sachant que j'y avais été le matin. Je savais que dans ce moment-là il détestait Genève. « Ville affreuse ! » lui répondis-je, quoique cela ne fût pas vrai. Je racontai à M. de Voltaire, devant madame Denys, un trait qui lui était arrivé, croyant que c'était à madame de Graffigny. M. de Ximénès l'avait défiée de lui dire un vers dont il ne nommât pas tout de suite l'auteur. Il n'en manqua pas un. Madame Denys, pour le prendre en défaut, lui en dit quatre, qu'elle fit sur-le-champ. « Eh « bien, monsieur le marquis, de qui cela est-il ? » — De la chercheuse d'esprit, Madame. — Ah! « Ah ! bravo ! bravo ! dit M. de Voltaire : pardi, « je crois qu'elle fut bien bête. Riez-en donc, ma « nièce. » Il était occupé alors à déchirer et à pa-

raphraser l'*Histoire de l'Église*, par l'ennuyeux abbé de Fleury. « Ce n'est pas une histoire, me « dit-il en en parlant, ce sont des histoires. « Il n'y a qu'à Bossuet et à Fléchier que je per- « mette d'être bons chrétiens. — Ah, M. de « Voltaire, lui dis-je, et aussi à quelques ré- « vérends Pères, dont les enfants vous ont assez « joliment élevé. » Il me dit beaucoup de bien d'eux. « Vous venez de Venise? Avez-vous vu le « procurateur Pococurante? — Non, lui dis-je, « je ne me souviens pas de lui. — Vous n'avez « donc pas lu *Candide*? » me dit-il en colère : car il y avait un temps où il aimait toujours le plus un de ses ouvrages. « Pardon, pardon, « M. de Voltaire, j'étais en distraction; je pen- « sais à l'étonnement que j'éprouvai quand j'en- « tendis chanter la *Jérusalem* du Tasse aux « gondoliers de Venise. — Comment donc? « expliquez-moi cela, je vous prie. — Tels que « jadis Ménalque et Mélibée, ils essaient la « voix et la mémoire de leurs camarades, sur le « *Canal grande*, pendant les belles nuits de l'été. « L'un commence en manière de récitatif, et un « autre lui répond et continue. Je ne crois pas « que les fiacres de Paris sâchent la *Henriade* par « cœur, et ils entonneraient bien mal ses beaux

« vers, avec leur ton grossier, leur accent igno-
« ble et dur, et leur gosier et leur voix à l'eau-
« de-vie. — C'est que les Welches sont des bar-
« bares, des ennemis de l'harmonie, des gens
« à vous égorger, monsieur. Voilà le peuple; et
« nos gens d'esprit en ont tant, qu'ils en met-
« tent jusque dans les titres de leurs ouvrages.
« Un livre de l'*Esprit!* c'est de l'esprit follet que
« celui-là. *L'Esprit des Lois*, c'est de l'esprit sur
« les lois. Je n'ai pas l'honneur de le comprendre.
« Mais j'entends bien les *Lettres Persanes* : bon
« ouvrage que celui-là. — Il y a quelques gens de
« lettres dont vous paraissez faire cas ? — Vrai-
« ment, il le faut bien : d'Alembert, par exemple,
« qui faute d'imagination, se dit géomètre; Dide-
« rot qui, pour faire croire qu'il en a, est enflé et
« déclamateur; et Marmontel dont, entre nous,
« la poétique est inintelligible. Ces gens-là di-
« ront que je suis jaloux. Qu'on s'arrange donc
« sur mon compte. On me croit frondeur et
« flatteur à la cour; en ville, trop philosophe;
« à l'Académie, ennemi des philosophes; l'Ante-
« Christ à Rome, pour quelques plaisanteries
« sur ses abus, et quelques gaîtés sur le style
« oriental; précepteur de despotisme au parle-
« ment; mauvais Français pour avoir dit du

« bien des Anglais ; voleur et bienfaiteur des « libraires ; libertin, pour une *Jeanne* que « mes ennemis ont rendue plus coupable ; cu- « rieux et complimenteur des gens d'esprit, « et intolérant parce que je prêche la tolé- « rance.

« Avez-vous jamais vu une épigramme ou « une chanson de ma façon ? C'est là le cachet « des méchants. Ces Rousseau m'ont fait don- « ner au diable. J'ai bien commencé avec tous « les deux. Je buvais du vin de Champagne avec « le premier chez votre père, et votre parent le « duc d'Aremberg, où il s'endormait à souper. « J'ai été en coquetterie avec le second ; et pour « avoir dit qu'il me donnait envie de marcher à « quatre pattes, me voici chassé de Genève, où « il est détesté. »

Il riait d'une bêtise imprévue, d'un misérable jeu de mots, et se permettait aussi quelque bêtise. Il était au comble de la joie en me montrant une lettre du chevalier de Lille, qui venait de lui écrire pour lui reprocher d'avoir mal fait une commission de montre : « Il faut que vous soyez bien bête, monsieur, etc. » C'est, je crois, à moi qu'il dédia sa plaisanterie tant répétée depuis sur *la Corneille* ; et j'y donnai sujet lors-

qu'il me demanda comment je la trouvais : « *Ni-* « *gra*, lui répondis-je, sans être *formosa*. » Il ne me fit pas grace de son Père Adam, et me remercia d'avoir donné asile au Père Griffet, qu'il aimait beaucoup, ainsi que le Père La Neuville, qu'il me recommanda.

Il me dit un jour : « On prétend que je crève « de critiques. Tenez, connaissez-vous celle- « ci ? Je ne sais où diable cet homme (Fré- « déric II), qui ne sait pas l'orthographe et qui « force quelquefois la poésie comme un camp, « a si bien fait ces quatre vers sur moi :

Candide est un petit vaurien
Qui n'a ni pudeur ni cervelle :
Ah ! comme on le reconnaît bien
Pour le cadet de la Pucelle ! »

« Il n'a jamais été capable de reconnaissance, « cet homme-là; il n'en a eu que pour le cheval « sur lequel il se sauva à Molwitz : il avait une « pension, monsieur; mais le chasseur qui vint « lui dire que la bataille était gagnée est encore « chasseur à présent. »

— « Vous me paraissez mal avec lui dans ce « moment, lui dis-je. C'est querelle d'Allemand et

« d'amant à la fois. » La petite bêtise le fit sourire : il en disait souvent et aimait à en entendre. On aurait dit qu'il avait quelquefois des tracasseries avec les morts, comme on en a avec les vivants. Sa mobilité les lui faisait aimer, tantôt un peu plus, tantôt un peu moins. Par exemple alors, c'était Fénelon, La Fontaine et Molière qui étaient dans la plus grande faveur.

« Ma nièce, donnons lui du Molière, dit-il « à madame Denys. Allons dans le salon; sans « façon, *les Femmes Savantes* que nous allons « jouer. » Il fit Trissotin on ne peut pas plus mal, mais s'amusa beaucoup de ce rôle. Mademoiselle Dupuis, belle-sœur de la Corneille, me plaisait infiniment, et me donnait quelquefois des distractions, lorsque ce grand homme parlait. Il n'aimait pas qu'on en eût. Je me souviens qu'un jour que ses belles servantes Suisses, nues jusqu'aux épaules à cause de la chaleur, passaient à côté de moi, ou m'apportaient de la crême, il s'interrompit, et prenant, en colère, leurs beaux cous à pleines mains, il s'écria : « Gorge par-ci, gorge par-là, allez au « diable. »

Il ne me prononça pas un mot contre le christianisme, ni contre Fréron. « Je n'aime pas, di-

« sait-il, les gens de mauvaise foi, et qui se con-
« tredisent. Ecrire en forme pour ou contre tou-
« tes les religions, est d'un fou. Qu'est-ce que c'est
« que cette *Profession de foi du vicaire savoyard*
« de Jean-Jacques, par exemple? » C'était le moment où il lui en voulait le plus : et dans ce moment même qu'il disait que c'était un monstre, qu'on n'exilait pas un homme comme lui, mais que le bannissement était le mot, on lui dit : *Je crois que le voilà qui entre dans votre cour.*
« Où est-il, le malheureux? s'écria-t-il; qu'il
« vienne : voilà mes bras ouverts. Il est chassé
« peut-être de Neuchâtel et des environs. Qu'on
« me le cherche. Amenez-le-moi; tout ce que
« j'ai est à lui. » M. de Constant lui demanda, en ma présence, son *Histoire de Russie*. « Vous
« êtes fou, lui dit-il; si vous voulez savoir
« quelque chose, prenez celle de La Combe.
« Il n'a reçu ni médaille, ni fourrures, ce-
« lui-là. »

Il était mécontent alors du parlement : et quand il rencontrait son âne à la porte du jardin : « Passez, je vous prie, monsieur le premier
« président », disait-il. Ses méprises par vivacité étaient fréquentes et plaisantes. Il prit un accordeur de clavecin de sa nièce, pour son cordon-

nier; et, après quantité de méprises, lorsque cela s'éclaircit : « Ah ! mon Dieu, monsieur ! un « homme à talents.....! Je vous mettais à mes pieds, c'est moi qui suis aux vôtres. »

Un monsieur à chapeau et à souliers gris entre tout d'un coup dans le salon. M. de Voltaire (qui se méfiait tant des visites,) qu'il m'avoua que, de peur que la mienne ne fût ennuyeuse, il avait pris médecine à tout hasard, afin de pouvoir se dire malade) se sauve dans son cabinet. Ce monsieur le suivait, en lui disant : « Monsieur, monsieur, je suis le fils « d'une femme pour qui vous avez fait des « vers. — Oh ! je le crois; j'ai tant fait de vers « pour tant de femmes! Bonjour, monsieur. » « —C'est madame de Fontaine Martel.—Ah! ah! « monsieur, elle était bien belle. Je suis votre « serviteur. » (Et il était prêt à rentrer dans son cabinet.) « Monsieur, où avez-vous pris ce bon « goût qu'on remarque dans ce salon? Votre châ- « teau, par exemple, est charmant. Est-il bien « de vous ? » (Alors Voltaire revint.)—Oh oui, de « moi, monsieur; j'ai donné tous les dessins. « Voyez ce dégagement et cet escalier. Eh bien? » —« Monsieur, ce qui m'a attiré en Suisse, c'est « le plaisir de voir M. de Haller. » (M. de Voltaire

rentrait dans son cabinet.) — Monsieur, mon-
« sieur, cela doit vous avoir beaucoup coûté. Quel « charmant jardin ! — Oh ! par exemple, disait « M. de Voltaire en revenant, mon jardinier « est une bête; c'est moi, monsieur, qui ai tout « fait. — Je le crois. Ce M. de Haller, monsieur, « est un grand homme. » (M. de Voltaire rentrait). « Combien de temps faut-il, monsieur, « pour bâtir un château à peu près aussi beau « que celui-ci ? » (M. de Voltaire revenait dans le salon). Sans le faire exprès, ils me jouèrent la plus jolie scène du monde; et M. de Voltaire m'en donna d'autres plus comiques encore, par ses vivacités, ses humeurs, ses repentirs : tantôt homme de lettres, et puis seigneur de la cour de Louis XIV, et puis l'homme de la meilleure compagnie.

Il était comique lorsqu'il faisait le seigneur de village; il parlait à ses manants comme à des ambassadeurs de Rome, ou des princes de la guerre de Troie. Il ennoblissait tout. Voulant demander pourquoi on ne lui donnait jamais du civet à dîner, au lieu de s'en informer tout uniment, il dit à un vieux garde : « Mon ami, ne se fait-« il donc plus d'émigration d'animaux de ma « terre de Tournay à ma terre de Ferney ? »

Il était toujours en souliers gris, bas gris de fer, roulés, grande veste de basin, longue jusqu'aux genoux, grande et longue perruque, et petit bonnet de velours noir. Le dimanche, il mettait quelquefois un bel habit mordoré uni, veste et culotte de même, mais la veste à grandes basques, et galonnée en or, à la bourgogne, galons festonnés et à lames, avec de grandes manchettes à dentelles jusqu'au bout des doigts : « Car avec cela, disait-il, on a l'air noble. »

M. de Voltaire était bon pour tous ses alentours, et les faisait rire. Il embellissait tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il entendait. Il fit des questions à un officier de mon régiment, qu'il trouva sublime dans ses réponses. « De quelle re« ligion êtes-vous, monsieur ? » lui demanda-t-il. —« Mes parents m'ont fait élever dans la religion « catholique.—Grande réponse, dit M. de Vol« taire : il ne dit pas qu'il le soit. » Tout cela paraît ridicule à rapporter, et fait pour le rendre ridicule ; mais il fallait le voir, animé par sa belle et brillante imagination, distribuant, jetant l'esprit, la saillie à pleines mains, en prêtant à tout le monde ; porté à voir et à croire le beau et le bien, abondant dans son sens, y faisant abonder les autres ; rapportant tout à ce qu'il

écrivait, à ce qu'il pensait; faisant parler et penser ceux qui en étaient capables; donnant des secours à tous les malheureux, bâtissant pour de pauvres familles, et bonhomme dans la sienne; bonhomme dans son village, bonhomme et grand homme tout à la fois: réunion sans laquelle l'on n'est jamais complètement ni l'un ni l'autre; car le génie donne plus d'étendue à la bonté, et la bonté plus de naturel au génie.



MES ÉCARTS,

OU

MA TÊTE EN LIBERTÉ.

PRÉFACE.

Si l'on était encore dans l'habitude de dédier ses ouvrages à quelqu'un, je ne saurais à qui adresser celui-ci. Il ne convient à personne : il est trop fou pour les gens sérieux, il est trop sérieux pour les fous ; il est trop libre pour les gens décents, il est trop décent pour ceux qui ne se piquent pas de délicatesse ; il est trop hardi pour les bigots, il ne l'est pas assez pour les incrédules. Il est trop opposé aux préjugés reçus pour être du goût de ceux qui en sont esclaves. Il prêche de ne contredire personne, ce qui contredit ceux qui aiment à contredire. Il dit du bien des femmes ; mais il en dit bien du mal. Il

vante l'amour, mais il vante l'indifférence; il s'échauffe sur l'accomplissement des devoirs, mais il fait valoir les charmes d'une vie paresseuse; il excite à la gloire, mais il dit qu'on en a si peu, ou pour si peu de temps, et pour si peu de monde, que c'est presque une chimère; il fait des projets, mais il dit que rien ne vaut la peine qu'on se donnerait en les exécutant. Il est gai, il est noir; il est léger, il est pesant; creux peut-être plutôt que profond; neuf et commun, trivial et élevé, clair et obscur, consolant et désolant. Il assure, et doute un instant après. Ah! mon pauvre ouvrage! ah! mes *Ecarts;* comme vous serez traités si jamais vous voyez le jour!

MES ÉCARTS,

OU

MA TÊTE EN LIBERTÉ.

Tous ceux qui écrivent des pensées ou des maximes sont des charlatans qui jettent de la poudre aux yeux : il n'y a rien de si aisé que de faire un livre de cette manière. Je veux essayer. On n'est tenu à rien; on quitte et on reprend l'ouvrage quand on veut : cela me convient très fort. Ils disent presque tous des choses communes, ou fausses, ou énigmatiques; il ne faut point donner à disserter ni interpréter, mais à penser.

J'admire les réformations qu'on a faites sur les catholiques : cela valait bien la peine de s'en

écarter. Voyez les pratiques ridicules et minutieuses de toutes ces petites sectes bâtardes et orgueilleuses, et leurs raisons pour croire à une chose plutôt qu'à une autre. J'aimerais [illegible]x quelqu'un qui me niât tout, que ce-[illegible]ui me dirait : « J'entends la Création, [illegible] n'[illegible]ds pas la Trinité; j'entends la [illegible]'entends pas l'immaculée Con-[illegible] » Tout cela n'étant pas plus clair l'un [illegible]tre, qu'on croie sans discuter. Disputer, [illegible]r, critiquer, s'ennuyer à cela dans ce m[illegible]de-ci, pour ensuite se damner dans l'autre!

La doctrine de Zoroastre, renouvelée chez les chrétiens dans le manichéisme, était une folie plus raisonnable que bien d'autres. Plutôt que de ne rien croire, aimant le merveilleux, en ayant besoin, on croirait peut-être aux esprits célestes, aériens et terrestres, dirigeant tout l'univers, et quelquefois à l'influence des planètes. Si cela était, qu'on serait fier sous Mars, galant avec Vénus, éloquent sous Mercure, tendre et délicat avec la Vierge, juste avec la Balance, fort avec le Lion, adroit avec le Sagittaire, capable d'amitié sous les Jumeaux, discret avec les Poissons! Mais que serait-on sous

le Bélier, le Taureau, le Capricorne et l'Écrevisse? Il me semble que ce sont presque des planètes générales.

On n'est jamais si sot qu'avec les sots; on cave au plus fort avec eux. Les gens d'esprit, en revanche, sont des brasiers qui échauffent l'imagination des autres. Ceux qu'on soupçonne le moins de philosophie, sont souvent ceux qui en ont le plus; la véritable est le plaisir. Qu'on y fasse entrer ses devoirs.

On prend aisément les habitudes de ceux avec qui l'on vit, et il n'y a pas de mal à cela, lorsqu'elles ne sont ni méchantes, ni dangereuses. On dit que c'est faiblesse; mais les gens faciles sont toujours aimés. N'est-il pas égal, d'ailleurs, de boire, de jouer, de chasser et d'aimer? ou de n'en rien faire, si l'on trouve des gens à qui cela ne convient pas? On dit que ce n'est pas avoir du caractère. Ceux qui profanent ce mot, et qui le confondent avec une roideur humoriste, en manquent presque toujours. Qu'on le mette, ce caractère, à soutenir ses amis, les absents et les disgraciés. Mais pour les petits sentiments de société et la manière de vivre et de penser sur

les choses indifférentes, le vrai est si incertain! et tout ayant deux côtés, se pouvant soutenir si aisément, cela ne vaut pas, en vérité, la peine de troubler la société; à moins qu'un avis contraire ne la rende plus piquante, en écartant la complaisance qui vise à la fadeur.

J'aime les gens d'esprit qui sont bêtes; leur bêtise est toujours aimable et bonne: mais craignons les sots.

Je connais des gens qui n'ont d'esprit que ce qu'il leur faut pour être des sots. Écoutez-les, ils parlent bien; lisez-les, ils écrivent à merveille. Du moins cela se dit comme cela. Tout le monde a de l'esprit à présent; mais s'il n'y en a pas beaucoup dans les idées, méfiez-vous des phrases. S'il n'y a pas du trait, du neuf, du piquant, de l'originalité, ces gens d'esprit sont des sots, à mon avis. Ceux qui ont ce trait, ce neuf, ce piquant, peuvent encore ne pas être parfaitement aimables; mais si l'on unit à cela de l'imagination, de jolis détails, peut-être même des disparates heureuses, des choses imprévues qui partent comme un éclair, de la finesse, de

l'élégance, de la justesse, un joli genre d'instruction, de la raison qui ne soit pas fatigante, jamais rien de vulgaire, un maintien simple ou distingué, un choix heureux d'expressions, de la gaîté, de l'à-propos, de la grace, de la négligence, une manière à soi en écrivant ou en parlant : dites alors qu'on a réellement, décidément de l'esprit, et que l'on est aimable.

⁂

Il ne faut peut-être pas toujours avoir raison pour plaire; il y a des torts qui sont plus faits pour y réussir, et des travers même fort agréables quand ils ne sont pas joués.

⁂

Il y a des manières d'écouter qui valent mieux que toutes les plus jolies choses qu'on pourrait dire. Pour faire valoir ceux avec qui l'on est, il faut les faire parler sur ce qu'ils savent le mieux, et tirer parti même d'un ennuyeux pour s'amuser ou s'instruire : il y aura bien quelque chose qu'il sait, ou qu'il peut apprendre, ou qu'il aura vu.

⁂

Les facétieux sont fatigants : on les annonce; ils s'en font un métier. On en voit qui s'appe-

santissent ou qui se répètent sur quelque chose d'assez gai qui leur est arrivé. Ils sont terribles à rencontrer. Qu'on soit ce qu'on est; on est toujours mieux. On peut être aimable sans être plaisant. Il n'y a pas d'obligation à l'être. Pourquoi tant de gens en ont-ils la fureur?

➣●➢

J'ai mauvaise opinion d'un pays où il y a des fripons et où il n'y a pas de voleurs. Il est clair que c'est faute de courage. Il y a à parier que si ceux qui attendent des voyageurs sur un grand chemin, pendant la nuit la plus glaciale de l'hiver, avaient quelque chose de mieux à faire, ils ne s'appliqueraient pas à un métier si dangereux. Ils exposent leur vie, font une guerre ouverte, et ont peut-être trop d'honneur pour se faire banquiers de Pharaon, ou gens d'affaires. On soupe chez ces gens à malversations, et l'on fait pendre ceux qui n'ont pas voulu l'être, ni devenir laquais de quelque grand seigneur pour le voler plus commodément.

➣●➢

Qu'est-ce que c'est que les principes d'éducation? On ne fait que tromper les enfants. On leur apprend ce qu'on ne croit pas, et ce que

dans la suite ils ne pourront croire. On leur fait promettre d'éviter tout ce qu'ils verront, dans la suite, qui donne du succès dans le monde. On s'attend à leur changement d'idées; on ne les y prépare pas. On leur dit : Fuyez le plaisir. Qu'on leur en donne plutôt, ou du moins qu'on leur en laisse prendre de bonne heure; ils ne le désireront plus autant. On dirait qu'une école raffinée du vice dirige les instituteurs, et qu'on veut le rendre plus piquant à leurs élèves.

Il vaut bien mieux que les jeunes gens, blasés de bonne heure sur le plaisir, cherchent à s'en procurer de nouveaux par l'étude, la réflexion, l'application, la morale et les devoirs. On exige tout cela à l'âge des passions : on s'en dégoûte; et l'on en est privé à l'âge où tout cela consolerait de n'en plus avoir.

Le père, le gouverneur, ne disent jamais à un jeune homme : « Vous serez amoureux; ne vous « attachez qu'à une femme honnête qui vous « aime pour vous-même. » Son abbé lui dira : « Monsieur, vous êtes damné si vous aimez. » L'homme de confiance du père lui dira : « Mon- « sieur, gardez-vous des femmes; vous serez « perdu de réputation à seize ans, en entrant « dans le monde. » Il verra bientôt, au contraire,

que c'est un moyen souvent d'en avoir, et qu'on est cité.

On lui aura dit : « Les spectacles sont une « école de vice ou de frivolité ; » il y verra courir tout le monde : « Ne manquez jamais la messe ; » il y verra manquer malheureusement bien du monde.

« Ne mentez jamais. » Qu'il aille à la cour ! Il faudrait lui montrer la différence du mensonge à la réserve, et lui parler du poison, pour lui offrir le contre-poison.

Le jeune homme de qui l'on a éloigné toute idée licencieuse, est enivré dès qu'il en trouve l'occasion. Sa tête se monte ; il est surpris, échauffé et lâché comme un jeune cheval qui, dans les prairies de son haras, ne peut plus être arrêté. Il confond la vertu du catéchisme avec celle de la morale ; il déteste l'une et néglige l'autre : et pour ne lui en avoir pas appris la véritable valeur, on le fait devenir, malgré lui, un mauvais sujet.

Avec un roi qui veut l'être pour empêcher ses sujets de se faire du mal, un peu de foi et très peu de lois, une nation serait heureuse et honnête.

Si l'on disait à un souverain de l'Europe : « Je « vous souhaite un gouvernement militaire ; » il vous dirait : « Vous êtes un courtisan. — Point « du tout, sire. Ce n'est pas à Votre Majesté que « je pense, c'est à moi ; c'est à mes paysans, dont « je suis capitaine ; c'est aux bourgeois, dont je « suis lieutenant; aux petits gentilshommes, dont « je suis caporal. » Nos auditeurs seraient nos présidents, nos quartiers-maîtres les financiers, nos aumôniers tout le clergé. Quelle régie simple et claire ! quelle harmonie par toutes les dépendances ! Messieurs les philosophes crieraient à l'abomination. Ils ne savent pas qu'il n'y a rien d'arbitraire au service ; que chacun, en suivant les règles, peut porter plainte d'une injustice, être cassé, ou faire casser; qu'un gouverneur de province serait comme un major, visitant sans cesse les casernes, les chambrées, pour voir si l'on est bien habillé, bien nourri, et point traité rigoureusement ; si personne n'abuse de son autorité ; si les femmes ont à travailler ; si les enfants sont bien élevés ; si les supérieurs connaissent le nom et le caractère des inférieurs, pour les prévenir des fautes, afin de ne pas avoir à les punir, etc.

Quel est le philosophe qui nous a examinés? il ne voit chez nous que des coups de bâton. Qu'il sache qu'on n'en donne presque jamais dans un régiment bien discipliné. Qu'il remarque la bonne éducation d'un officier, son maintien, ses égards, son humanité, son exactitude, s'il a un bon colonel. C'est à quelques généraux à y veiller, sous l'autorité puissante et point compliquée du monarque, qui serait le général en chef de son royaume.

Un colonel, grandi par la même proportion, commanderait à dix mille hommes; les autres charges de même : il y aurait deux cents colonels à qui l'on s'en prendrait pour le gouvernement de vingt millions d'habitants d'un royaume; deux cents majors, deux cents auditeurs, aumôniers, prévôts, etc. C'est sur ces chefs que s'exercerait la plus dure des sévérités, pour que le peuple fût conduit doucement, heureusement et justement. Mort ou cassation pour une injustice de ces chefs, un abus d'autorité.

Qu'y a-t-il de plus libre qu'un soldat qu'on

connaît pour bon sujet? il a la confiance de ses chefs, l'estime de ses camarades, le respect des plus jeunes. On ne lui demande presque pas ce qu'il a fait. On désire qu'il s'amuse et qu'il s'enrichisse. L'on ne veille même sur les autres, que pour les empêcher de se faire du tort à eux-mêmes.

Le despote ne considère pas plus un état que l'autre. Il ne tient pas à l'obligation qu'on s'est presque imposée, de donner de grands emplois à de grands seigneurs. Il leur enverra des titres et des cordons : mais comme il a plus besoin de trouver des gens de mérite qu'un autre souverain, il fera peut-être son tailleur premier ministre; son housard, maréchal de ses armées; et le bâtard d'un médecin, archevêque de sa capitale.

La coquetterie ne déplaît qu'à ceux qui ne sont pas assez aimables pour en profiter. Qui sont ceux qu'elle fait enrager? Les hommes pour qui on n'en fait pas de dépense, et les femmes laides qui voient les succès d'une jolie petite reine de société : il n'y a pas de mal à cela.

La coquetterie, pour une femme, est comme la galanterie pour un homme; il y a loin de là à autre chose : sans songer à plaire à personne en particulier, on ne se fie ni se défie de personne. Laissez danser, courir, jouer la comédie, monter à cheval, passer des nuits. Ne faites jamais les maris; vous échapperez peut-être au sort général.

Les femmes les plus faciles sont celles qui ont peu d'imagination et de conversation. Elles ne connaissent pas le danger, elles s'y exposent toujours, prennent pour passionnés ceux qui le sont le moins, les plaignent; et, faute de bonnes raisons à leur dire, les récompensent de ce qu'ils ne sentent que très peu pour elles.

En France les femmes sont trop les mêmes. C'est la même façon d'être jolie, d'entrer dans une chambre, d'écrire, d'aimer, de se brouiller. On a beau en changer, on croit avoir toujours la même. Dans les pays étrangers, la marche est différente; chacune a la sienne. Une jolie femme est aimable partout : et elle l'est d'au-

tant plus qu'elle a de naïveté, de sensibilité et de goût pour le plaisir. Je crois que tout cela se trouve plutôt en Angleterre, en Allemagne et dans les pays du Nord, qu'en France.

J'ai bien mauvaise idée de l'esprit toujours tendu : c'est souvent faute de pouvoir descendre, qu'on est toujours monté si haut.

Il y a des femmes qui, sans prendre d'engagement, s'avisent d'être jalouses. Je crois qu'il faut les laisser là. Il y en a qui usent, en trois mois, un amour qui pourrait durer un an. Tant pis pour elles.

C'est l'importance, que je reproche le plus à tout le monde. Les dévots, par exemple, s'imaginent que Dieu même doit leur savoir gré de leurs soins.

Les fous ont quelquefois des moments de raison qui les rendent malheureux. Je ne parle pas de ceux des Petites-Maisons, mais de ceux qui courent le monde, les courtisans, les amoureux, les militaires : ils pensent quelquefois que

la campagne, une bergère qu'on y rencontre, et la vie paisible, valent mieux que la cour, une femme du grand monde et l'armée. Les sots ne sont pas comme cela; ils ne font point retour sur eux. Ils sont toujours contents d'eux-mêmes et mécontents des autres.

Une passion qui ne fait tort à personne, et beaucoup de bien à celui qui l'éprouve, c'est la dévotion de bonne foi d'une ame tendre et un peu exaltée, d'un cœur juste et pur, d'un esprit éclairé, mais indulgent et rempli de la philosophie chrétienne de l'Évangile, où il reconnaît la divinité de Jésus, à son amour pour l'humanité. Ce dévot, tel que je l'entends, avec toutes les vertus aimables de la société, ne dira, ni ne fera, ni ne désirera le mal. Il ne se scandalisera pas, il ne condamnera personne, et tirera d'affaire une jolie femme que les lois de bien des pays condamnent à la mort pour le plus joli petit péché du monde. Il ne sera ni superbe, ni ingrat, ni paresseux. Il ira au secours des infirmes, des misérables et des opprimés. Sa mort sera tranquille, parce que sa journée a été douce. S'il a fait du bien,

il n'y a pas une bataille gagnée, la conquête d'un pays ou de la femme la plus agréable de la cour, ou le plus beau spectacle, qui puissent lui procurer un plaisir plus prolongé. Il s'endort sans orgueil, parce qu'il croit que chacun à sa place en aurait fait autant; il ne fait que des rêves agréables, parce qu'il n'a pas essuyé de refus de son Souverain, qu'il ne s'est pas ennuyé dans son antichambre, ni dans la loge d'un suisse, pour attendre qu'un mari sorte de sa maison. Les pratiques de dévotions occupent agréablement une partie de sa journée. La pompe du service divin, l'harmonie des concerts à la louange du Dieu qu'il aime, la poésie sublime des psaumes, échauffent son cœur. Son esprit ensuite se nourrit de la tendresse du livre de l'Imitation, de la noble simplicité des Évangélistes, de l'esprit de saint Augustin, du génie de Bossuet, de l'éloquence onctueuse de Fléchier, de la foudroyante conviction de Bourdaloue, de la séduisante persuasion de Massillon, de la science de Port-Royal, et de la grace de Fénelon; il ira peut-être le soir au spectacle admirer *Polyeucte* et *Alzire*, pleurer à *Esther*, et se charmer l'oreille des beaux vers d'*Athalie* : car les beaux vers contribuent au bonheur.

Je vois ses vingt-quatre heures parfaitement remplies.

Voulez-vous les voir autrement qu'en spéculation? que mon Dévot aille à six heures, après avoir admiré le lever du soleil, à une basse messe. Qu'il aille se promener, ou plutôt lire dans un jardin jusqu'à dix; qu'il aille à la grand'messe : car il faut se faire des devoirs et des pratiques. Ainsi, nous sommes aises d'enchaîner notre liberté, par l'obligation d'aller deux fois par jour chez la femme que nous aimons. Un petit dîner excellent, mais frugal et sain; légumes, fruits et laitages : rien de ce qui peut entretenir ou exciter la concupiscence. Vêpres, beau chant grégorien, le salut, bénédiction, pendant deux bonnes heures après dîner. Petite promenade à cheval pour la santé ou la curiosité, et qu'il se couche de bonne heure.

Si un orage vient déranger ses moissons, il offre au ciel le sacrifice de ses biens, qu'il ne regrette que parce qu'il les partageait avec les infortunés. La religion vient au secours de sa sensibilité, s'il a perdu des amis ou des parents chers à son cœur; et sèche ses larmes par l'hom-

mage qu'il en fait encore à Dieu, ainsi que de la perte de la santé qui, en s'affaiblissant, lui donne enfin l'espérance de rejoindre bientôt l'émanation de l'Être suprême à son tout. Nous nous donnons vingt maîtres; et lui va rejoindre le sien qu'il a bien servi, et qui le récompense par une éternité de délices, d'avoir eu le bon esprit de vivre dans le calme d'une bonne santé et d'une gaîté douce. Cela s'appelle, je crois, faire très bien ses affaires.

Malheur aux ames tièdes qui voudraient prendre ces gens-là! Il faut que le dévot que je peins ait beaucoup de chaleur, d'esprit et de sensibilité. Faute de cela, la dévotion dessèche l'ame, et fait des imbécilles et quelquefois des monstres. Ce sont de plats méchants et orgueilleux égoïstes, qui voient la mort et le malheur du prochain, sans y prendre part, parce que, disent-ils, il ne faut penser qu'au ciel.

Je voudrais qu'on s'attachât plus aux couleurs qu'on ne le fait. Elles ont, j'en suis sûr, beaucoup plus d'analogie et d'autorité sur nos sens qu'on ne se l'imagine. Je parie que les habitants d'une ville peinte en blanc et rose, en vert,

en jaune, et petit-bleu, seront beaucoup plus gais que ceux d'une ville impériale de Souabe, où tout est en noir. Je voudrais qu'on bâtît ainsi une ville régulière sans monotonie, de la plus grande propreté, d'une architecture simple, et qu'elle fût percée sur des points de vue agréables, et dans une situation charmante; je voudrais que différents ruisseaux d'eau bien vive la traversassent; et qu'au lieu des vilaines places des plus belles villes connues, au lieu de petites boutiques horribles de pommes, de fromage et de haillons, il y eût le plus beau gazon, et des bouquets d'arbres qui élèvent jusqu'aux nues leur ombre hospitalière. Les rues seraient bordées de plates-bandes de fleurs qui embaumeraient l'atmosphère. Pour bâtir cette ville, dont l'idée seule me fait plaisir, il faudrait choisir un beau climat: Astracan, par exemple, ou Pultawa, ou quelque part où l'été ne fût pas trop chaud, avec très peu d'un hiver assez léger. L'habillement n'est rien moins qu'indifférent. Au lieu de tous les ligaments qui gâtent le corps, par conséquent l'esprit, en arrêtant la circulation du sang, on aurait une espèce de tunique verte, rouge, jaune, violette, gris de lin, ou pourpre; une écharpe plus ou moins serrée,

suivant ce qu'on a à faire, et de grandes culottes un peu moins amples que celles des Turcs, où l'on pourrait faire entrer la tunique, si l'on veut, la tête presque rasée, une fraise comme les enfants, et un bonnet aussi haut, mais plus léger que les turbans, qui aurait encore plus de grace; car je veux et j'ai besoin que l'on se plaise. Les femmes seraient en lévites, avec une ceinture; les brunes seraient en bleu, les blondes en rose tendre, ou en blanc; les cheveux en tresses. Des souliers plats sans boucles, les bras tenus sans gêne; sur la tête une grande toque de mousseline qui deviendrait une espèce de chapeau ou de voile, suivant les occasions. La mort viendrait, je crois, plus tard qu'ailleurs, descendre dans cette jolie ville. Elle respecterait ce doux asile, qui rappellerait les temps de Saturne et de Rhée, et qui peut réellement très bien exister. Alors, qu'une excellente institution publique, dépouillée de tout préjugé, et nourrie de philosophie et d'amour du prochain et du plaisir, y soit établie. Que des spectacles, des jeux, des fêtes générales et continuelles, des chants et des danses y entretiennent la gaîté, et des aliments salubres et simples la santé; les fruits et les laitages, par exemple, sans bannir

tout à fait le jus de la vigne, qui donne du ressort à l'esprit. On n'aurait que faire de théologiens : on croirait à un Être, puissant même dans ce monde-ci, et on le servirait dans le culte de la Souveraine, dégagé de superstition, et enrichi de quelque indulgence sur un certain chapitre. De même, point de médecins. Tout le monde, par mon régime de corps et d'esprit, se porterait à merveille. En tout cas, on étudierait la botanique : les simples du pays suffiraient. Point d'avocats, parce que ce sont les malheurs, la pauvreté, l'humeur, la tristesse, qui enfantent les crimes. S'il y en avait quelques uns par hasard, on les arrêterait aisément. Une assemblée de vingt ou trente particuliers, juges tour-à-tour de cette colonie, en chasseraient celui qui aurait fait seulement un mensonge, ou qui aurait voulu faire du tort à un autre, ou qui aurait montré un manque de caractère ou de délicatesse. On aime à punir, on n'aime point à corriger, ni à prévenir..... On apprend aux hommes à être méchants, en disant toujours qu'ils le sont. Qu'on les instruise, qu'on leur ouvre les yeux, qu'on leur dise ensuite : Soyez bons; ils le seront.

Ils ne songeraient jamais à nuire, si ce n'était pour leur profit. Qu'on en prévienne les occa-

sions, en mettant leur intérêt dans la pratique de la vertu; qu'on se serve même de leurs passions pour cela. Qu'il y ait des jeux pour former le corps, des livres de bonne morale pour former l'esprit, de bons exemples pour former le cœur; une éducation publique, où le fils du gouverneur général s'instruirait avec ceux d'un laboureur, et où l'on ferait des lectures des plus beaux traits d'élévation, de sensibilité, d'émulation, de bienfaisance, de générosité, de *dépersonnalité*, si l'on peut se servir de ce terme; des prix, des encouragements, des assauts de littérature, d'agriculture, d'histoire, des exercices de guerre, des essais dans tous les métiers utiles, des règlements faciles à entendre, à exécuter et à adapter aux mœurs qui dépendent souvent du climat : avec cela je ferais un peuple de demi-dieux.

N'est-il pas cruel qu'on sache presque tout, excepté ce qu'il y a à savoir; l'histoire des plantes, des animaux, des astres et du monde, et point celle de l'homme ?

Je n'aime pas les savants, à moins qu'ils ne le

soient sans le vouloir et sans le savoir. Il n'y a rien de plus aisé que de le devenir. Qu'on s'enferme chez soi pendant six mois pour savoir, et l'on saura. Il vaut bien mieux avoir de l'imagination que de la mémoire. Qu'est-ce que c'est que tous ces dictionnaires ambulants? Les savants ne savent que des mots. Je ne vois jamais des savants de choses: c'est que ceux-ci n'ont pas la réputation de l'être. Les autres sont toujours orgueilleux, pédants et à charge à une société. Le meilleur livre est le monde.

L'indifférence pour la gloire ne peut être que jouée. Elle est incompatible avec l'élan du génie qui fait voler à la victoire.

On admirait plus autrefois, et l'on devait mériter d'être admiré aussi dans ce temps-là. C'est ce qui fait qu'on en devient digne. L'enthousiasme est le plus beau des défauts. Il vaut mieux avoir tort ainsi, qu'avoir raison autrement. Mais on aime à présent à faire tomber au théâtre et à la Cour. Il est plus aisé de déjouer que de jouer: c'est là le seul jeu de ces messieurs. On

craint tous genres de succès, quand on n'est pas fait pour en avoir.

Il faut prendre le ton de ceux que l'on veut captiver ; ce n'est qu'affaire d'habitude. Du précieux avec une intendante, un bel-esprit de province, il faut savoir passer au grivois de ses grenadiers; de là, à la conversation d'une femme ou d'un évêque de bonne compagnie, d'une fille de l'Opéra, d'un campagnard, d'un homme de goût, d'un ancien militaire, ou d'une jolie petite extravagante de la Cour.

Le plus parfait égoïsme est de n'en pas avoir; si ce n'est pas par vertu, que ce soit par calcul. Souvent un petit sacrifice qu'on fait, en rapporte un plus grand. On est humilié de la préférence qu'un homme se donne aux dépens des autres : on cherche à s'en venger. N'épargnons pas, dira-t-on, cet homme qui ne songe qu'à lui ; allons au secours, dirait-on, de cet homme qui ne songe qu'aux autres.

Une des choses où une femme peut reconnaître que le sentiment de son amant baisse,

c'est lorsqu'il a l'air de rêver chez elle, lorsqu'il voit avec plaisir arriver une visite, lorsqu'il a l'oreille au guet pour un carrosse qu'il entend dans la rue, ou l'horloge. A moins que ce ne soit pour la détester, ce qu'on peut lire dans ses yeux, si cela est ainsi : c'est lorsqu'il prend un livre sur sa cheminée, ou qu'il en cherche un sur sa toilette. Oh, c'est un bien mauvais signe ! Si elle lui en fait un reproche, il répond : « Sûrs l'un de l'autre, on ne se gêne plus. » Or, si l'on ne se gêne plus, si l'on perd cette envie continuelle de se mettre réciproquement en valeur, de réussir, d'amuser ou d'intéresser, cette aventure est finie. On fera bien d'en recommencer une autre.



Comment peut-on défendre le duel, et ne pas infliger une peine d'infamie à celui qui porte une arme blanche sur soi, et de mort à celui qui en débite ? C'est encore pour cela qu'on ne se battait point à Rome : on n'était armé qu'en temps de guerre. Nos pères, pointilleux et ivrognes, portaient une longue pique de fer à leur côté, pour tuer leurs meilleurs amis. A présent on en a une plus courte ; il n'y a pas

un seul homme sur cent, qui ait le courage de s'en servir. Malgré cela, tous les états ont à présent quelque raison pour s'en incommoder, ou incommoder les autres, en entrant dans une chambre. Ou cela casse les jambes en se retournant, ou cela ne sert à rien, ou cela sert à faire du mal.

Toutes ces batailles à coups de pistolet ne valent rien : ou l'on se fait trop de mal, ou l'on s'en fait trop peu. Celui qui sait bien tirer a trop d'avantage. Si l'un et l'autre ne le savent point, cela devient un jeu d'enfant : et la politesse de tirer son coup en l'air, dès qu'on est manqué, est si connue, que la politesse de manquer est devenue une habitude.

C'est en France qu'on se bat le plus. Qu'on ne s'imagine pas pour cela qu'on y soit plus brave qu'ailleurs ; c'est parce que c'est le pays où tout est le plus confondu. Dans les autres, tout est classé : de là une sorte de subordination et d'harmonie, qui doit bannir les disputes et les combats, souvent singuliers.

Ailleurs qu'en France, la nation entière se

lèverait contre le petit particulier qui provoquerait le grand homme qui l'aurait peut-être sauvée à la guerre. En France, je serais le premier à lui conseiller de donner satisfaction au premier qui la lui demandera. Il vaudrait mieux être policé que poli. Il ne peut pas y avoir de police parmi des gens qui se croient tous également gentilshommes et gens d'esprit *.



En quoi fait-on consister le bonheur d'un homme riche? Il n'est jamais riche. Il est le fermier de ses valets. Il reçoit d'une main pour distribuer de l'autre. S'il ne donne pas ce qu'il est obligé de donner, il passe pour un fripon; s'il ne donne que cela, il passe pour un avare; s'il donne plus, il passe pour une dupe.

Ce serait enrichir beaucoup de gens que de les dispenser d'une représentation ennuyeuse;

* J'écrivais ceci vingt ans avant la révolution; donc il n'y avait pas de raison d'en faire pour l'égalité, puisqu'il y en avait déja beaucoup trop. On n'appelait pas un maréchal de France, *citoyen;* mais un citoyen l'appelait *monsieur*, et ne se levait pas pour lui.

il faudrait aussi qu'une manière de faire la cour aux souverains, fût de s'en absenter, et d'être dans son cabinet ou à la parade, plutôt que dans leur antichambre. Il faudrait qu'il n'y eût absolument que les inutiles et oisifs du pays, mais jamais un ministre ni un général.

⁂

Les subalternes puissants d'un roi faible de puissance ou d'esprit sont plus dangereux que tel autre souverain, quelque caractère et quelque pouvoir qu'il ait d'ailleurs.

⁂

Voici ce que je ne dis pas pour nous, qui sommes catholiques, mais ce que je disais en Moldavie, où les femmes des boyards criaient contre de jeunes esclaves greçques: Ces filles vous sont en horreur; je voudrais bien savoir pourquoi? je vous soupçonnerais d'un peu de jalousie. Avec un nom et du bien, vous sacrifiez votre liberté pour illustrer l'un davantage, ou pour augmenter l'autre; vous courez à l'autel de Dieu lui faire un faux serment. Les autres sont assez religieuses pour ne pas le prendre à témoin de leurs affaires. N'est-ce pas un vil intérêt qui allie cette jeune et jolie personne avec

ce vieillard dégoûtant? ou bien n'est-ce pas par surprise de la part de ses parents? Eh bien, il en arrive de même dans cette classe, qui fait le triste métier du plaisir.

Et vous ne voulez pas que ce qui est né avec des graces, leur cherche un appui? qu'une créature que Dieu paraît avoir formée à plaisir, évite son dépérissement par les moyens qu'elle en a reçus sans doute pour cet usage? Faudrait-il voir l'aimable rondeur de ces joues incarnates aplatie par la misère? les contours gracieux de ces membres polis par l'amour se déformer par le besoin? cette taille faite pour orner un théâtre, accroupie par un travail pénible, et dégradée par la pauvreté? ces yeux, où ne devrait respirer que le plaisir, mornes et éteints par l'accablement?

Cette fille de finance ou de robe qui, pour avoir un tabouret, s'expose à s'ennuyer toute sa vie d'un grand seigneur qu'elle épouse, ferait aussi une meilleure affaire en donnant sa fortune à quelque pauvre diable d'amant jeune, beau, bien fait et parfaitement aimable.

Que je déteste les gens qui cherchent toujours une raison d'intérêt à une belle action, et qui ont de la peine à la croire ! Qu'il est admirable, selon moi, d'admirer ! Si je trouve quelque chose qui mérite de l'être, je m'empresse d'autant plus, qu'il paraît par là que je relève mon existence. Je suis glorieux de ce qu'un de mes semblables a fait une grande chose.

J'aime les gens distraits ; c'est une marque qu'ils ont des idées et qu'ils sont bons : car les méchants et les sots ont toujours de la présence d'esprit.

Le commencement (chez les femmes) est tout ce qu'il y a de plus brillant, de plus gai, de plus charmant. Les femmes seraient trop heureuses si cela continuait ; mais aussi elles sont trop malheureuses que cela finisse. Il faut que, changeant de sexe, une femme de quarante-cinq ans songe à devenir un homme aimable.

On jette du ridicule sur l'esprit de chevalerie.

On se moque de ceux qui vont chercher des coups de fusil dans les pays étrangers; et l'on oublie bien vite ceux qui en ont essuyé. L'honneur s'en va; s'il était remplacé par le plaisir, ce serait une consolation. Mais on s'ennuie; et cela vient du même principe, c'est qu'on manque d'énergie. La prétendue philosophie du siècle n'est que de l'apathie. Ce sont ceux qui ont le plus d'élévation qui ont ordinairement le plus de goût et de talents pour se divertir.

Il y a des symptômes d'amour aussi sûrs que des symptômes de maladie. On a chaud, on a froid en même temps. On est du même sentiment. On se rencontre dans la façon de juger. On approuve les mêmes choses, on a les mêmes goûts, on aime les mêmes choses, on aime les mêmes gens. On aime les lieux où l'on a commencé à s'aimer, et tout cela sans qu'on s'en doute.

Je ne vois pas celle que j'aime de tout mon cœur, mais j'en ai reçu hier une lettre, j'en recevrai une demain. J'irai dans quelques jours

voir celle que j'aime tant : je n'en suis pas bien loin. Je suis à mon devoir : j'ai de l'encre et du papier, je suis seul, voilà le présent. On m'a dit en partant qu'on m'aimait, voilà le passé. On me dira au retour qu'on m'aime encore, voilà l'avenir. Je me porte bien, et je chante en m'éveillant.

J'ai vanté plus d'une fois la naïveté, la bonhomie de l'ancien français; mais il était pourtant bien familier. Tous ces petits diminutifs, ces petits mots de convention dont se servent Montaigne et Amyot, ne sont pas dignes de la majesté de l'histoire : ils pouvaient aller à la conversation. Qu'on renouvelle les *chevaucher*, les *ramentevoir*, *servage*, *cauteleux*, etc., et tout ce qui ne se dit à présent que par plusieurs mots, ou très faiblement : mais nous aurons beau faire ; nos mœurs sont si changées, que nos romances n'auront pas plus l'air de ce temps-là, que les cœurs de ces dames. La naïveté ne revient plus dès qu'elle est partie ; et malgré quelques expressions qu'on lui volera peut être, son jargon est perdu.

Il n'y a pas long-temps qu'on sait écrire en prose. Les lettres de Racine, de Molière, de Corneille, de Boileau, de J.-B. Rousseau, et des courtisans de Louis XIV et de M. le régent, sont pesantes, compliquées, alambiquées, ni claires, ni agréables. Madame de Sévigné est dans ce genre la première qui ait su lire et écrire. Elle avait du naturel, des expressions faciles et heureuses, et des détails charmants; mais elle préférait la *Phèdre* de Pradon.

Les femmes, il y a vingt ans encore, ne savaient seulement pas l'orthographe. A présent je connais dix ou douze Sévignés : elles n'ont que trop d'esprit; il faudrait les arrêter.

C'est avoir bien la fureur de la vanité, que d'en mettre à être un homme à bonnes fortunes. On se tue, on passe des nuits entières; on attend sous une fenêtre, on grimpe sur une grille ; on a à craindre d'être pris pour un voleur par les honnêtes gens, ou pour un honnête homme par les voleurs. On arrive gelé, on est mal à son aise; on n'y est qu'un moment: on n'aime point: cela n'est bon qu'à raconter. Si on raconte, on

est un homme perdu : les vieilles femmes se déchaînent contre les vanteurs, comme si elles avaient encore quelque chose à risquer; les jeunes ne disent rien, mais en font leur profit.

C'est à force d'aimer la décence que je déteste celle qu'on appelle ainsi. Voici comme on l'arrange. On apprend à une fille à ne pas regarder un homme en face, à ne pas lui répondre, à ne jamais demander comment elle est venue au monde. Arrivent deux hommes noirs, avec un homme brodé sur toutes les tailles. On lui dit : Passez la nuit avec ce monsieur. Ce monsieur, tout en feu, brutalement fait valoir ses droits, ne demande rien, mais exige beaucoup; elle se lève en pleurs, tout au moins, et lui, tout en eau. S'ils se sont dit un mot, c'est pour quereller. Ils ont mauvais visage tous les deux, et sont déja portés à se prendre en guignon. Le mariage commence toujours ainsi sous d'heureux auspices. Toute la pudeur est déja partie : est-ce la pudeur qui peut alors empêcher cette jolie femme d'accorder par goût à celui qu'elle aime, ce qu'elle a accordé par devoir à celui qu'elle n'aime pas? Et voilà l'engagement le plus sacré

des cœurs, profané par des parents et un notaire.

Il n'y a, de tous les gens à passion, que les ambitieux qui puissent ne jamais être contents un seul instant. L'avare jouit en comptant son argent; le dévot jouit en priant; le gourmand et l'amoureux, on sait comment. Mais je ne sais pas comment faire jouir l'ambitieux. Il desire sans cesse; il est inquiet de ce que les autres ont; il voudrait plus de considération. S'il est le plus puissant dans la sienne, il y a quelqu'un plus puissant dans une autre monarchie. Et pourquoi ne serait-il pas son monarque à lui-même! Et quand même il le serait, le Grand-Mogol ne serait-il pas toujours plus riche, plus puissant? Comment soumettre le Grand-Mogol? régner sur les quatre parties du monde? C'est pourtant à cette folie qu'on est conduit insensiblement, lorsqu'on ne sait pas régler son imagination. Quand on ne sait pas être enseigne, on ne sait pas être maréchal de France. On sera malheureux toute sa vie. Je ne suis pas glorieux, parce que, si je l'étais, être roi me paraîtrait trop peu de chose; je voudrais être *Jupiter*.

Savez-vous que les souverains deviennent furieusement méfiants sur les éloges ? Je conseille d'y aller modérément vis à vis d'eux. On ne les prend plus par des paroles : il n'y a que d'un certain air d'admiration qu'ils ont de la peine à se défendre, quand on sait le prendre vis à vis d'eux.

Un auteur est bien content quand il a écrit ce qu'on appelle des phrases hardies : avec un peu de mal de Dieu et d'un roi, il croit son ouvrage excellent. Il ne peut savoir que penser de l'un, et il ne voit jamais l'autre. Comment peut-il en parler avec connaissance de cause ?

Pourquoi la population est-elle un si grand avantage ? On ne fait que parler de cela partout. Il me semble pourtant que moins il y a d'enfants à une famille, plus ils ont une grande part au gâteau qu'on leur donne à souper. Un pays est comme ce gâteau ; s'il y avait moins de monde, il y aurait plus de gens riches. Si une famille s'éteint, une autre en hérite. C'est une augmentation de biens qui diminue le nombre des pauvres, si on en fait bon usage.

L'augmentation de la population est nécessaire dans un pays où il y a beaucoup de terres en friche. Mais lorsqu'il n'y a ni bruyères, ni commerce, ni industrie, ni faculté d'exportation, il me semble que l'on n'a besoin d'hommes que pour aller à la guerre; il faut qu'on puisse y aller sans laisser les campagnes incultes. La quantité d'enfants ne fait plus qu'appauvrir les familles, dès qu'il y a assez de soldats et de laboureurs.

Il faut que les fermiers aient des enfants, parce que ce sont des ouvriers qui ne leur coûtent rien, et qui travaillent autant pour eux que pour leur père.

Moins de pauvreté, moins d'enfants, et mieux tournés. Pauvres raisonneurs, à qui de pauvres livrets tournent la tête ! Ils disent : il y a tant de millions d'habitants dans ce pays-là. Qu'est-ce que cela me fait? allez demander si parmi ces dix ou vingt ou trente millions, il n'y en a pas la moitié exténuée de misère et de maladie.

⁂

Une bonne chose qui s'est répandue dans tous les pays, c'est de faire peu de cas des grands seigneurs, s'ils n'ont que leurs noms pour se faire respecter. Il y en a tant qui, l'étant devenus par la faveur et l'argent, ne sont gentilshommes ni d'origine, ni de cœur; il y en a tant, dis-je, qu'à moins d'avoir d'excellentes qualités, et d'être fort aimables dans la société, ils n'y ont la préférence sur personne. C'est une bonne leçon pour les nobles ennuyeux et malhonnêtes. Il faut en conserver la classe, nécessaire dans un état monarchique, et la faire considérer par le gouvernement, mais en faire justice quand ils ont une ame roturière et un maintien insolent.

⁂

Il est difficile d'être aimable toute la journée. Mais quand on est chez soi pendant long-temps, on apporte bien plus de gaîté dans le monde. Ceux qui ne savent pas rester chez eux sont toujours des ennuyés et, par conséquent, des ennuyeux.

⁂

Il n'y a de si mauvaise compagnie qui ne s'imagine être la bonne. La bonne compagnie

est une *perdeuse* de temps; et la mauvaise est si ennuyeuse, qu'elle ne vaut pas la peine de n'oser dire où l'on va.

Le mot de bon ton est profané par des gens qui souvent en ont un affreux.

Pour pouvoir critiquer ce qui se fait aujourd'hui, on dit : *Vous ne trouvez cela ni dans Racine, ni dans Fléchier, ni dans Boileau.* J'ai souvent justifié les pauvres Modernes aux dépens de ces saints, que je révère plus que personne, mais qui ont quelquefois des mots parasites comme bien d'autres, et des expressions ou des figures peu justes. On était heureusement moins délicat alors, et l'on n'avait pas toujours cette sotte phrase à la bouche pour décrier un auteur et son ouvrage : *Quel mauvais ton!* Il n'y en a pas quand il s'agit du génie.

Quand les philosophes anciens prêchaient la morale, quand Titus, Antonin, Trajan, Marc-Aurèle, la pratiquaient, ce n'était pas pour être heureux dans un monde auquel ils ne croyaient pas. Ces philosophes n'étaient pas payés par leur ordre et n'intriguaient pas à la cour. Ces

empereurs n'avaient pas peur du diable, dont personne jusqu'alors n'avait entendu parler. C'était tout uniment pour être heureux, en faisant des heureux.

❧

Quand on chante, dans plusieurs pays on passe pour ivre. Quand une femme, ailleurs qu'en France, est gaie, elle passe pour être plus que cela. Quand on boit en Angleterre, on en fait une affaire d'État; en France, on y mettait du plaisir; en Allemagne, on y mettait de l'honneur. Quand on est amoureux en Italie, on prend un métier. Quand on est prévenant à Londres, on passe pour étranger.

❧

Grace pour les heureuses, malheureuses, tendres sans le savoir, émues sans le vouloir, qui, sans chercher des occasions, et même en les craignant, se trouveraient tout d'un coup la tête montée au plaisir, après quelques fêtes, quelques veillées charmantes, et tomberaient entre les mains d'un adroit, qui saisirait le moment annoncé par tout plein de je ne sais quoi.

Grace encore pour elles : que personne n'en

parle, si on le sait. Ne les plaignez pas pour cela. Qu'elles ne s'en désolent pas non plus. On n'a rien à se reprocher de part et d'autre; chacun a fait son devoir, si chacun a été aimable et de bon goût.

⁂

On critique avant de lire; on examine en lisant, de peur d'avoir trop de plaisir. On décompose, on s'arrête, on dédaigne, on dénigre, on croit avoir bien de l'esprit en se rendant bien difficile, surtout au spectacle; au bonnet près, au parterre, en docteur on s'assied. On juge au lieu de rire, on se retient au lieu de pleurer, on compare au lieu d'applaudir; on dit du bien des morts pour dire du mal des vivants; on discute, on dispute, on raisonne toujours, et l'on ne cause jamais. Oh! c'est à ces gens-là que je veux en dire deux mots; je ne sais pas pourquoi j'aime plus leurs plaisirs qu'eux-mêmes.

⁂

J'aime mieux la plus petite pensée nouvelle, morale, consolante, humaine, gaie, douce, agréable, que tout Rollin. Une phrase de deux lignes, où il y a des vues et de l'imagination, est préférable à la bibliothèque des savants.

Je ne connais pas une nation plus douce, sans aménité pourtant, meilleure, plus sûre et moins cruelle que toute l'Allemagne.

Il y a des prédicateurs et des auteurs qui croient toujours parler à des monstres. Quand on n'est pas mal né, on a, presque en naissant, plus de vertus qu'ils n'en exigent en mourant pour être sauvé.

On ne cause plus, on n'a plus de conversation, on ne sait plus conter seulement une petite méchanceté gaîment; mais on en sait faire.

Savez-vous ce que c'est qu'un homme à bonne réputation? c'est un homme qui passe toute la journée à monter et à descendre les escaliers. C'est un homme à procédés, galant pour les femmes, répandu, bien poli, bien élevé. Il ménage une ancienne connaissance, une nouvelle à faire, des parents, des ministres, leurs amis, leur société. Plaisante façon de se rendre digne des emplois qu'on veut occuper! Après cette oisiveté d'esprit, cette habitude de ne pas penser,

cette existence de jambes seulement, comment se résoudre au travail? comment, si même on a la force de s'y mettre, y être propre? C'est pourtant cet homme à femmes, cet homme à ambition, qui commandera les armées ou qui en réglera le destin presque dans tous les pays.

Voici ce que j'écrivais, pour les Français seuls, dans cet heureux temps où il n'y avait que de petits torts aisés à réparer, et de bien petits abus qui faisaient vivre bien du monde et circuler l'argent : « Vous allez à Versailles deux « ou trois fois la semaine, disais-je; vous suivez « le roi à la chasse; vous êtes de ses voyages : « vous êtes peut-être de la cour. A quoi se passe « votre vie? Six mois de l'année vous êtes à che- « val, et vous en passez trois sur les grands che- « mins; il vous en reste trois à courir Paris, la « valeur d'un mois, en voiture, à remplir des de- « voirs; un mois pour les spectacles; un mois « à la bonne compagnie. Que vous reste-t-il? « avez-vous une demi-heure de réflexion? avez- « vous un quart-d'heure d'occupation? avez- « vous le temps de songer à vos affaires? com- « ment auriez-vous celui de vous rendre capable

« de faire celles du roi? » Il en aurait fallu un qui n'eût pas soutenu les oisifs, et qui aurait estimé le plus ceux qu'il aurait vus le moins. Aux jours de splendeur où il se serait montré, deux fois par an, dans tout l'éclat de sa royauté, il aurait distingué ceux qui préféraient leurs terres, leurs garnisons, ou leur cabinet, à la galerie de Versailles; et la permission qu'il aurait donnée à ses sots courtisans d'obligation, de lui apprendre quelque belle ou bonne action d'un de ses sujets, leur aurait valu alors publiquement des remercîments de Sa Majesté.

La cour vous a oublié; chantez. Une jolie femme vous a quitté pour un de vos amis; chantez, demain vous aurez la sienne : et il sera bien plus à plaindre que vous, parce qu'il ne sait peut-être pas qu'il faut chanter.

On voit un ministre bien affairé. On le plaint. Que de choses dans sa tête! les intérêts de tant de provinces, l'équilibre de l'Europe, etc. Eh! que ne plaint-on un pauvre auteur quand il fait une comédie? Il y a autant de difficultés à arranger Ariste, Valère, Isabelle, que le roi de Prusse, l'Angleterre et la Russie. Qui est-ce qui

a plus de mérite, du ministre ou de l'auteur? c'est celui qui réussit le mieux. Le genre n'y fait rien.

Voyez cette jeune victime de la religion et de l'avarice, lâchée au monde et à ses dangers. Plus les Graces ont présidé à sa naissance, et plus elle attire le désir de la part des hommes, et l'envie de la part des femmes. On va la juger bien sévèrement : elle est perdue si elle a un caprice; elle est malheureuse si elle a une passion. Elle passera pour insipide si elle n'a ni l'un ni l'autre, à moins qu'elle n'ait un esprit supérieur. Une figure médiocre, qui passe pour avoir des amants, lui enlève les succès dus à la sienne, qui est charmante. Elle ne sait point dire ni faire dire qu'elle est jolie. Sans bonne ni mauvaise réputation, elle est bientôt abandonnée par son mari, qui est fâché qu'elle ne soit pas à la mode, mais qui le serait davantage, à la vérité, si elle y était. Quelle est la vengeance de cette pauvre petite femme? avoir de l'humeur contre lui? il l'évitera, en ne la voyant pas. Prendre un amant? on l'enfermera. Comment y a-t-il tant d'honnêtes femmes dans le monde?

Homme! qui que vous soyez, dévot, libertin, prodigue, avare, philosophe, et même homme juste s'il en est, croyez-vous avoir jamais donné par générosité? Vous, dévot, vous êtes celui qui avez eu le moins de mérite. Vous avez placé votre argent à intérêt; vous vous êtes imaginé qu'il vaudrait le pardon de quelque méchanceté; vous avez dit : Je donnerai à cet homme, non parce qu'il est mon frère, mais parce qu'il est dit dans notre loi : Donnez aux pauvres, et vous aurez le royaume des cieux. Vous, libertin qui n'y croyez pas, n'était-ce pas peut-être pour vous débarrasser de ce mendiant? Vous, prodigue, vous lui avez donné ce que vous auriez jeté également à la place où il vous a demandé l'aumône : c'était une occasion de plus de vous satisfaire. Vous, avare, c'est pour qu'on le dise, c'est parce qu'on vous regardait; c'est pour refuser à tout le monde, et vous refuser à vous-même votre nécessaire. Vous, philosophe, c'est par humanité, j'en conviens; mais vous êtes à votre aise; il est aisé d'être philosophe quand on est riche : un petit écu ne vous dérange pas. L'auriez-vous assisté au point de manquer de votre superflu? non, votre philosophie vous

fait aimer trop vos aises. Et vous, homme juste, qui peut-être avez vu ce malheureux à la guerre se distinguer sous vos yeux, vous n'avez fait que votre devoir. Je le répète, je cherche un homme vraiment généreux, je n'en trouve point. Ce serait celui qui aurait plus de plaisir à donner qu'à jouir de ce qu'il a, et dont un mouvement d'élévation dans son ame, exprimé sur sa figure, marquerait la satisfaction d'obliger en s'en privant.

❧

Il est bien étonnant qu'il ne soit pas possible d'être parfaitement content de quelqu'un. Cela prouve que, si l'on était de bonne foi, on ne serait pas souvent content de soi.

❧

Je hais les gens qui disent : Je suis un honnête homme, vous parlez à un honnête homme. Ce sont toujours des sots ou des fripons qui s'expriment ainsi, et pour le moins des menteurs. Qui, d'abord, est exactement honnête homme? Ce n'est pas moi, ce n'est pas vous. L'est-on, quand on a des passions? le suis-je, quand je désire la fille ou la femme de mon

prochain? l'êtes-vous, en parlant trop légèrement d'elle, ou de ce prochain même?

On ne dit rien de neuf; on ne pense rien de neuf : les mêmes conversations reviennent toujours; on sait déja ce qu'on va répondre. Je me déplais à moi-même, en voyant le petit cercle d'idées et de phrases sur lequel je tourne. N'est-il pas déja assez ennuyeux de se lever, s'habiller, faire tous les jours la même chose, sans devoir en dire? Je conçois qu'on peut prendre la résolution de ne plus proférer une seule parole.

Malheur aux gens qui n'ont jamais tort; ils n'ont jamais raison.

On parle toujours de tyrans. Ce n'est pas celui qui règne sur un royaume; car, dans le fond, à qui celui-là fait-il du mal? à ceux qui l'approchent, et que l'ambition jette entre ses griffes. Mais c'est le colonel, le père, le mari, le magistrat, le maître vis à vis de ses domestiques, le seigneur vis à vis de ses paysans; les amis même, sa maîtresse souvent, voilà les vrais tyrans. Qui est-ce qui bannira ceux-là? y aura-t-il

une assemblée nationale pour les détruire? La tyrannie existera toujours.

⁂

L'intérêt personnel le moins malhonnête est celui qui, examinant les choses sous deux faces, ainsi qu'elles sont presque toujours, après les avoir trouvées peu différentes l'une de l'autre, prend le parti qui convient le mieux. Au moins, cela prouve qu'il a discuté avec lui-même, et qu'il serait arrêté, s'il avait trouvé une vérité bien prononcée contre le bien général.

⁂

Je distingue ces petits et ces grands intérêts particuliers des passions; et le résultat de ceux-là, de ce que celles-ci produisent. Les éclairs qui sont la suite des premiers, alarment; mais la foudre et ses éclats, résultant des autres, écrasent.

⁂

C'est à présent que l'on voit les effets de ce maudit amour de soi-même, de cet amour-propre enraciné, de cet orgueil épouvantable, qui, à la vérité, n'avait jamais produit autant de maux. Des citoyens insignifiants se donnent à eux-mêmes une mission d'hommes d'État dans

toute l'Europe. Des gens qui ne peuvent pas payer leurs blanchisseuses, prétendent payer les dettes de leur patrie; ils ne peuvent point régler leurs affaires de famille, et s'occupent de celles du monde entier.

Avec de l'énergie et de la sévérité pendant la paix, et des succès dans la guerre, nous sommes bien plus heureux que nous ne voulions l'être. Respectez l'opinion de vingt turbulents, qu'on peut faire pendre; elle gagnera vingt millions de dupes, et en fera punir plus d'un, soit d'un côté, soit de l'autre *.

J'aime la bonté, mais qu'on ne la pousse jamais assez loin pour être obligé de devenir méchant; et à tous moments cela arrive aux gouvernemens, aux précepteurs, aux maîtres.

Comment les chefs peuvent-ils être éclairés? S'ils ont beaucoup d'esprit, ils sont tranchants, et doivent nécessairement se tromper; s'ils n'en ont pas beaucoup, ils vont consulter leurs alentours, qui, par un intérêt ou par ignorance, ne

* Ceci a été écrit à la première nouvelle de la première assemblée, où le côté droit était si gauche, et le côté gauche si peu droit, comme a dit Rivarol.

disent ou ne savent pas le vrai. Le premier est trop peu ami de l'ordre ; le second l'est trop. Il est assez connaisseur pour voir que ceux dont il demande les avis, ne le valent pas; mais il les suit. Celui des subalternes, qui sait mieux ce qu'il y a à faire, n'a aucune mission pour en avertir le chef, et ne le veut pas, pour ne pas passer pour faire le nécessaire, l'important, le chercheur de faveur.

Mon dieu! que notre raison a peu d'étendue! Examinez la vie privée des plus grands hommes; lisez les plus grands génies, Voltaire, Jean-Jacques, et quelques autres. Voyez combien ils ont eu tort. Écoutez raisonner les gens d'esprit : au bout d'une heure de conversation ils ne savent plus ce qu'ils disent, et, s'ils ne sont pas du même avis, montrent de l'humeur ou de la mauvaise foi.

Les crimes de l'antichambre, du cabinet, des salons de compagnie des hommes du plus haut rang, et des boudoirs de leurs charmantes femmes, sont de bien plus grande conséquence que ceux des grands chemins. Mais il n'y a pas

de tarif de peine pour les horreurs de la société, toujours encouragées par des succès. Trahison, calomnie, rapport même vrai, accusation, sacrifice, manége d'amant ou de mari brouillé, infidélité dans le secret, méchanceté ou vengeance dans le mariage; péchés d'amour-propre, de présomption, de vanité humiliante : voilà ce qui mérite plutôt la cage obscure, que tout ce qui arrive au simple citoyen, trop ignorant, trop grossier, trop pauvre, pour être honnête homme.

C'est un grand malheur que la classe des domestiques ne soit pas bien élevée. Il devrait y avoir des écoles pour eux, où ils apprissent à bien penser, bien servir et bien causer. On se trouve si souvent exposé à leur société, à la campagne, en campagne, en voyage, en ville même, tous les matins, qu'il serait nécessaire de trouver à qui parler. Il faudrait, dans ces colléges, leur donner des maîtres de morale et de littérature, et leur faire aimer la lecture, la musique et le dessin, pour plaire à leurs maîtres : ils leur plairaient sûrement. On ferait leur fortune; ce serait une portion de citoyens heureux pour leur vie. Au lieu de les chercher

dans la rue, et de les prendre au hasard, on irait à cette fondation.

Un des avantages de ces grandes institutions publiques dont j'ai souvent parlé, pour chaque classe de citoyens, suivant leur destination, serait de leur apprendre à voir ces objets de même. De là, certainement, il devrait naître un concours mutuel à l'exécution des choses dont ces jeunes gens seraient chargés par la société.

Personne n'est modeste, malgré la révérence embarrassée ou l'air timide qu'on prend quelquefois. Personne n'est doux; personne n'est naturel; personne n'est de bonne foi; personne ne se rend justice; personne n'en rend aux autres; personne n'entend bien, personne ne voit bien; personne ne dit la vérité. Contredites quelqu'un; telle obligation qu'on vous ait, on oublie tout.

Je ne conçois pas qu'un homme de mérite soit en place; aussi, il y en a très peu. Les gens médiocres, contents d'eux-mêmes, le sont des

autres. Ils n'alarment l'orgueil de personne, parce que leurs supérieurs, pour peu qu'ils aient de l'esprit, sont bien aises de voir leur médiocrité. Il n'y a rien de si commode qu'eux, pour tout et dans tout.

⁂

L'humeur est comme la mauvaise herbe qui mange tout, et empêche tout ce qui est bon, en plantes et en semences, de se produire, et par conséquent de se reproduire et profiter. Cette comparaison est si juste, que je vois les gens les meilleurs, les plus justes, quelquefois les plus aimables, les plus délicats, les plus honnêtes, hors de la possibilité de paraître ce qu'ils sont. Toutes les bonnes qualités sont interceptées. C'est comme s'ils n'en avaient pas.

⁂

Je crois avoir dit cent fois ce que je pense de l'ingratitude, qui me paraît un monstre. Mais on devrait demander la permission d'obliger; car, si quelques bienfaits, dont on ne se soucie pas, d'un homme qu'on n'aime pas, vous tombent sur le corps, vous voilà obligés à être obligés toute votre vie, souvent sans grand sujet

d'obligation, et quelquefois en faisant fort peu de cas de la personne.

Il ne faut pas pour cela, à l'exemple de J.-J. Rousseau, prendre en aversion ceux qui vous rendent service, et les soupçonner de noirceur. On peut être reconnaissant, sans leur être attaché, s'ils ne méritent pas de l'attachement d'ailleurs; mais s'en faire des ennemis, leur prêter des vues, croire les découvrir par la froideur d'une invitation à souper, ou la place qu'on a à dîner, ou le peu d'attention d'un valet à donner une assiette, est le comble de la folie. Celui de la fatuité, chez J.-J. Rousseau, est d'avoir cru que vingt femmes étaient amoureuses de lui, et qu'il les aurait eues s'il avait voulu.

Le comble de son amour-propre a été de se croire toujours persécuté, de chercher à l'être plutôt qu'à être ignoré : le comble de ses malheurs a été de finir par être ignoré au milieu de Paris, sans être tourmenté les dix ou douze dernières années de sa vie.

Il faut lui pardonner : admirons-le même quelquefois; lisons-le sans le croire, et admi-

rons sans cesse, dans ses ouvrages, le comble du génie et de l'éloquence.

⁂

Je veux que l'on soit philosophe sans le savoir; sans cela on devient pédant, paradoxal, présomptueux : on ne s'entend plus soi-même. On débite des maximes que l'on ne comprend pas; mais les sots se disent cependant : Mon Dieu! que cela est vrai!

⁂

Qu'on prenne garde à ce genre-là, surtout dans un ouvrage comme celui-ci. Un faiseur de pensées songe souvent à être applaudi plus qu'à être entendu, et se laisse aller à un petit scintillement, qui éblouit sans éclairer. Il y a un petit mécanisme de définitions, d'explications de synonymes, d'antithèses, de comparaisons, de ressemblances, de différences, qui, quand on veut, fait fort aisément la réputation.

⁂

Montesquieu enfin, lui que j'adore, n'est pas exempt de ce défaut. Je viens de lire quelques réflexions de lui, qu'on a imprimées. C'est une phrase, une ligne. Cela doit dire beaucoup, et

est faux ou obscur. Je n'aime point la morale en fusées : voyez les comédies, les livres et les conversations qui sont toutes à l'esprit; cela fait le même effet que les feux d'artifice : on en sort toujours triste; on est fâché de n'avoir eu que du bruit, et qu'il n'en reste rien, absolument rien.

Si les Français cessent d'être enfants, je n'en réponds plus. Si les courses, les papiers et les *clubs* anglais, les fracs, les bottes, les petits cordons aux culottes de peau, les spectacles, les drames noirs, leur ont fait perdre leurs graces; s'ils ne sont plus chantants et dansants, et galants, les Français deviendront des fous furieux.

Jamais peuple n'a été plus fait pour la cour. Il n'a pas été créé pour penser, mais pour obéir, en s'amusant, n'étant comptable et chargé de rien.

Une visite à la maîtresse ou au confesseur du roi, une chasse avec lui, suffisaient et étaient bientôt faites. Les mémoires, les harangues, les discussions sont-elles faites pour des jeunes gens de la cour?

O Français de nos jours, qui perdez l'amitié

de l'Europe, sans en acquérir l'estime, vous courez à votre perte. Ce ne sont plus des jeux d'enfants. Vous êtes bien changés, et il faudra répandre bien du sang pour vous rendre le sens commun (1).

Qu'on ne compare pas le siècle d'Auguste à celui de Louis XIV. J'y vois cinq ou six poètes charmants qui avaient peut-être plus de mérite que les nôtres, puisqu'ils étaient au milieu des proscriptions et des guerres civiles; mais les seigneurs de la cour n'étaient pas aimables. Mécène était un flatteur flatté. Horace était le seul qui eût de la philosophie, et encore roulait-elle sur trois choses sans cesse répétées : l'emploi du temps pour le plaisir, puisqu'on peut mourir à chaque instant; du courage dans l'adversité et de la modération dans le bonheur. C'était certainement beaucoup pour ce temps-là. Cicéron ne dédaignait pas les lieux communs; les Grecs, ses maîtres, encore moins Lisez tous les manuels d'Épictète et autres, si

(1) L'auteur a cru justifier son jugement en disant dans une note : *C'était pendant l'Assemblée des Notables que j'ai écrit ceci. Il est souvent aisé d'être prophète.*

bien imprimés par Didot, et dites-moi si un homme de lettres d'aujourd'hui oserait faire imprimer des choses aussi connues et aussi peu piquantes. C'est en cela que notre siècle l'emporte bien : s'il n'y a pas toujours de l'esprit, il y a au moins toujours du goût.

J'ai vu souvent ces messieurs, qui travaillent pour le bien des hommes en général, ne pas assister un homme en particulier. Ils me rappellent cet Anglais, qui, après avoir passé la nuit à travailler contre la traite des nègres et leur esclavage, tirait tous les jours les oreilles au sien, parce qu'il se levait un peu trop tard.

Pour ridiculiser le premier auteur bourgeois qui écrirait contre la noblesse, il faudrait le faire baron. Il y serait pris; et l'homme d'esprit deviendrait le plus fier des barons.

Pour distinguer l'homme des autres animaux, au lieu de dire que c'est le seul raisonnable, je

voudrais qu'on dît : c'est l'animal sans cesse trompeur ou trompé. Je le prouve, en suivant notre histoire depuis les entrailles de notre mère jusqu'à celles de la terre, où s'arrête notre triste et pitoyable existence.

Formé vraisemblablement par la seule tromperie que je permets, la tromperie charmante de l'amour, un enfant près de venir au monde, intéresse toute une famille. La mère, qui attend tout son bonheur de la naissance d'un garçon, engage presque elle-même à la tromper. L'accoucheur juge que la nouvelle de la naissance d'une fille lui donnerait le coup de mort : on remet au temps et à l'adresse de l'en instruire. Cet enfant trompe avant de venir au monde; mais on s'en venge bientôt. Il veut sucer le petit bouton de rose de sa nourrice : on lui donne le doigt, et puis un hochet. On lui promet bientôt du bonbon, pour l'engager à tout plein de choses : et après lui avoir manqué mille fois de parole, il sort enfin de l'enfance, pour être trompé sur des choses bien plus intéressantes. Il l'est, dans tout le cours de son éducation, par les maîtres, qui ne croient pas ce qu'ils lui enseignent. Mais il s'en venge bien, en faisant semblant d'étudier, en leur faisant mille espié-

gleries, s'échappant pour courir dès qu'on ne le voit pas, et mentant sur tous ces objets, si par hasard il est assez découvert pour en être accusé. Il entre dans le monde. Il trompe, à droite, à gauche, ses créanciers qui l'avaient trompé aussi, à la vérité; ses officiers d'état-major, ses généraux, et des femmes, tant qu'il peut. Devient-il bon sujet tout-à-fait, bon officier, par exemple? Il trompe tous les jeunes gens des environs, pour les faire soldats; il part pour la guerre, trompe ses amis pour surprendre et tromper les ennemis. Deux suppôts, noirs comme le diable, l'un de la paroisse, et l'autre de la justice, viennent jeter dans ses bras la victime de la vanité ou de l'intérêt; le tendre époux la trompe, et en est trompé. Plus il avance dans le monde, surtout s'il a du mérite, plus on cherche à le tromper, à la cour et à la ville. Il devient malade. Les parents, les amis, les médecins le trompent sur sa situation : et par un effet de cette dernière tromperie, de tromperie en tromperie, il arrive à la fin de sa carrière, après avoir encore essuyé celle d'un mauvais prêtre, peut-être indigne de l'être, qui est venu lui promettre ce qu'il ne croyait pas lui-même.

C'est peut-être le ministère que va occuper ce jeune homme supposé, dont je fais l'histoire. Plein d'exemples de tromperies, qu'il a puisés, et des résultats de toutes les faussetés politiques, il travaille à en augmenter le nombre. Obligés de tromper le public, leur souverain même quelquefois, pour leur bien, ils cherchent à tromper les autres, pour leur mal. Espionnage, séductions, engagements, écrits, paroles, traités sur l'Évangile, rien n'est sacré : et à présent la tromperie la plus raffinée est de ne plus tromper, ce qui est la plus scélérate de toutes, par son intention. Mais on en est venu à ce point-là.

Qui veut parcourir les classes subalternes des citoyens? Quelle est la maison où, à commencer par le suisse, qui dit que l'on n'y est pas, il y a un étage, jusqu'au quatrième, qui ne cherche pas, par état, à tromper son prochain?...

Voyez les compliments d'usage, les formules de lettres, les bonjours, les embrassements, gages sacrés, vis à vis d'une femme, d'une passion à ne jamais finir, vis à vis d'un homme, d'une

amitié à lui sacrifier tout son sang ; les mensonges de société, les excuses d'usage, les exagérations; ce qu'on entend, ce qu'on voit, ce qu'on dit de travers même, quand par hasard on a une bonne inténtion : et calculez ce qui appartient à la vérité.

On crie aux armes. J'y cours moi-même. Je vole à la gloire. J'y sacrifie mes plaisirs; mes goûts, mes passions, mon repos, dont personne ne sent mieux le prix. Mais, par une suite de contradictions involontaires avec soi-même, entraîné dans ce cercle de chimères, je ne cesse pas d'être observateur; et quoiqu'acteur de la scène qui se joue, je prends tout ce qui passe, et ce qui se fait autour de moi, pour un coup de pied dans une fourmillière.

Sommes-nous autre chose que cela, pauvres humains! Quel point nos armées innombrables occupent-elles dans l'espace? Si les ballonistes étaient des philosophes, ils s'élèveraient dans les airs à présent, riraient bien de voir nos mouvements confus sur la surface de la terre, et trouveraient bien juste ma comparaison de la fourmillière.

Si j'étais roi de France, je laisserais bourdonner l'Europe autour de moi, je n'en demanderais pas des nouvelles, je défendrais même qu'on m'en donnât, je retirerais mes ambassadeurs et les petits espions; je ne me ruinerais ni pour l'Amérique ni pour l'Angleterre; j'aurais, pour défendre ma position heureuse entre deux mers, deux grands fleuves, deux chaînes de montagnes et trois cordons de forteresses, quatre cent mille miliciens bien exercés deux ou trois fois par mois, à la défensive des places, des défilés et des rivières. Comme ils ne quitteraient point leur village, ils me coûteraient fort peu, ainsi que ma marine qui ne servirait qu'à la garde de mes ports *.

Qui est-ce qui marque dans le monde ce qu'on appelle de l'énergie? c'est presque toujours celui qui n'en connaît que le nom. Le monde est rempli de faux braves; les parlements et les États sont souvent de ces faux braves qui

* J'écrivais ceci un peu avant le commencement de la guerre d'Amérique.

tâtent la cour; ils avancent parce que l'on recule, et reculeraient bien si l'on avançait. Il n'y a presque que des escamoteurs dans le monde; et la réputation, à présent, est un tour de gibecière. C'est l'homme le plus fort, qui souvent paraît le plus faible. On a l'air de craindre les autres, et on ne craint que soi-même.

Un original est souvent bon diable. Son originalité est fondée sur la certitude qu'il a de son caractère; cela fait qu'il néglige les manières communes. Il pourra avoir beaucoup de défauts, mais il ne sera sûrement ni faux ni rampant.

Rien ne prouve plus la médiocrité que les petits mystères à l'oreille, les conversations dans une embrasure de fenêtre, les nouvelles de gazette qu'on donne pour des lettres qu'on a reçues.

De tous les orgueils, c'est l'orgueil philosophique qui est le pire. Je n'aime pas la philosophie de bas en haut; c'est le contraire que j'aime. Je m'explique. L'homme de lettres, par

exemple, logé au quatrième, écrit : *O grands de la terre, qu'êtes-vous plus que moi? je suis votre égal. Tous les hommes sont frères.* On dirait que c'est une découverte qu'on a faite; il n'y a rien de mieux à faire que de le croire et d'agir en conséquence.

Mais le Souverain, ou celui qui en approche, a beaucoup plus de mérite à penser de cette sorte et à le prouver. A la place d'Alexandre, j'aurais fait rouler Diogène dans son tonneau.

Montaigne était tout le Portique d'Athènes à-la-fois, à l'orgueil près. On voit partout le bonhomme, le bon cœur, la bonne tête. Il a deviné le monde après lui. Il a vu le passé, le présent et l'avenir, sans se croire un grand sorcier.

Il y a de la différence entre un homme têtu, un homme entêté, un homme ferme et un homme qui a du caractère. Le premier soutient fortement ce qu'il pense bien ou mal; le second l'exécute sans revenir sur ses pas, et sans savoir s'il a raison; le troisième, sans avoir la mauvaise tête du premier, le mauvais esprit du

second, prend son parti d'avance sur l'évènement, tel qu'il soit; et le quatrième est toute sa vie ce que le troisième n'est peut-être pas toujours, et entreprend plus que lui.

⁂

Quand il arrive un grand évènement, les sots pensent à la manière de se conduire d'après cet évènement; les gens d'esprit pensent que cela ne durera pas, et se conduisent en raison du changement qui doit arriver.

⁂

Si l'on pouvait se souvenir de ce qu'on a écrit dans sa vie, et avoir tout ensemble dans sa tête ce qui en est sorti, on serait bien savant. Et si toutes les réflexions qu'on a faites, d'après ce qu'on a vu et senti, se présentaient à l'esprit, on serait bien profond.

⁂

C'est si bien l'avantage des grands seigneurs qu'il n'y ait que des monarchies, que les rois leur donnent toujours de la considération, de telle manière qu'ils les traitent. Faveur ou défaveur, grâce ou disgrâce, tout y contribue. Ils ne sont jamais indifférents à une cour. Il a

fallu un amour-propre bien effréné, pour que des gens de grande maison se soient fait démocrates. Ils ont imaginé avoir assez de mérite pour avoir une considération personnelle. Ils se sont aperçus trop tard qu'elle ne tenait qu'à leurs cordons, et qu'on se moquait à-la-fois de leur modestie comme grands seigneurs, et de leur orgueil comme hommes.

Je ne connais pas de carrière plus heureuse que la mienne. Le remords, l'ambition, la jalousie, n'en ont jamais troublé le cours. C'est-à-dire que je n'ai pas été malheureux : car de vrai bonheur, je n'en ai jamais eu que quatre jours : celui où j'ai mis la première fois mon uniforme; le soir de la première bataille où je me suis trouvé; le jour où l'on m'a dit pour la première fois qu'on m'aimait; et celui où je suis sorti après ma petite vérole. Voilà les quatre où j'ai été le plus aise d'être au monde. Le premier et le dernier ne pouvaient pas se répéter : et les deux autres ayant été répétés une quinzaine de fois, ont bientôt perdu la fraîcheur de la première sensation délicieuse que j'avais éprouvée.

C'est bien singulier qu'il faille toujours faire le sacrifice de sa raison. D'abord pour avoir de la foi, cela est tout simple; et notre ame en vaut bien la peine. Ensuite pour son corps; car il faut aussi avoir de la foi dans son médecin. Et puis pour faire de grandes choses dans le monde : sans cela l'on vivrait retiré pour soi seul; on ne serait utile en rien. Celui qui, à la fleur de son âge, brave la mort cent fois dans le courant d'une guerre; celui qui quitte une femme, ou une campagne charmante, pour aller en ambassade; un ministre courbé sur son bureau; un pauvre diable d'auteur qui se prive de la société pour écrire à la postérité, qui souvent ne reçoit pas de ses nouvelles, ne font-ils pas le sacrifice de leur raison?

J'aime mieux les gens bornés tout-à-fait, que les demi-éclairés. Les premiers sautent les difficultés, parce qu'ils ne les voient pas : les derniers s'arrêtent à chaque obstacle, et ils en créent souvent pour avoir l'air fin.

⁂

On vous dit de ne pas vous servir de coquins dans les affaires, puisqu'ils vous tromperaient. En les intéressant, soit d'ambition, soit d'argent, vous vous en assurerez autant que vous pouvez compter peu sur les honnêtes gens dont vous ne flattez pas les passions.

⁂

On dit quelquefois : *bête comme un danseur* ; c'est parce qu'il n'y a rien de plus bête que la danse en France. La grace stupide et importante d'un menuet, accompagnée d'un sourire en donnant la main, avec un sot balancé, ou un ridicule pas grave, la monotonie des rigodons et le déploiement noté des bras, afin qu'il ne soit jamais naturel, sont le cachet de la sottise et de l'importance. Quelle différence des pays sauvages, ou presque sauvages, où l'on voit la vraie danse de la nature. En Allemagne, le Walzen montre au moins l'envie de sauter, de s'amuser et peut-être de s'aimer. Le quadrille français renferme une sottise un peu moins importante que celle du menuet, et jamais un peintre ne s'occupera à peindre une danse française. Celle des Anglais annonce plus de

mouvement, et de l'envie de faire de l'exercice pour la santé, et n'exige pas la grace de convention; mais les Cosaques, les Masours même, les Russes, mènent insensiblement, par leurs mignardises, leurs espèces de pantomimes voluptueuses, leurs bras arrondis et un certain remuement d'épaules, à la danse lascive des Orientaux. J'ai vu, aux extrémités de l'Europe, des troupes de chanteurs et de danseuses Égyptiennes, au service des grands seigneurs. Le désir leur sort par les yeux, et les yeux leur sortent presque de la tête. Leurs bras sont contournés. Elles déchirent leurs vêtements. Il n'y a pas de bacchanale qui ait jamais pu ressembler à ces trépignements impudiques, accompagnés de hurlements. Ces cris, les chansons les plus sales, animent tellement les femmes, qu'avec le rouge qu'elles ont sur les joues, elles ont l'air d'enragées de tempérament, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Les danses des jeunes Grecques au service des sultans et des bachas, ont des manières plus douces : il y a plus de rondeur et plus d'art dans la manière d'exprimer les besoins de la nature, et de les faire naître dans les cœurs des

possesseurs presque impuissants des beautés de la Géorgie et de la Circassie.

Tout cela rappelle les deux origines de la danse et de la musique. L'une est l'amour plus ou moins délicat : l'autre est la guerre; soit pour s'exciter au combat, soit pour se réjouir de la prise et de la brûlure peut-être de ses ennemis.

La religion tombait; on la croyait entre les mains de gens de mauvaise compagnie; c'était un air de n'en pas avoir. A présent, pour le bonheur de la religion, ou plutôt pour le nôtre, on a découvert que l'irréligion s'était glissée jusqu'à l'antichambre, et qu'elle était professée par les monstres qui font la désolation du monde.

L'homme riche sans religion a remarqué qu'il était volé par des gens sans religion. Il a trouvé qu'il fallait en avoir; c'est une réflexion que son intérêt lui a dictée; mais cela ne le mène pas à en avoir une. On dirait qu'il veut charger Dieu de son ménage.

Il y a des gens à qui il va si mal d'avoir l'air de

penser! ils veulent le faire croire. Ils aiment à dire qu'ils ont des sujets de réflexion, même de tristesse, ce jour-là. Il n'en est rien; ils sont comme toujours.

Je ne vois presque plus d'envie de s'amuser : tous les esprits sont lents; plusieurs sont pesants. On croit aux impossibilités. On se laisse aller à une vie uniforme, à une monotonie insupportable; on n'a plus qu'une sourde ambition. Les militaires ne souhaitent pas assez la guerre; les jeunes gens ne recherchent pas assez le plaisir et le tapage; les femmes, les fêtes, les courses de traîneaux. Le monde va-t-il donc finir? C'est la sagesse qui nous conduira aux Petites-Maisons. C'est la folie de la raison *.

Vous avez tort, Montaigne, mon oracle, et saint Paul et Varron aussi. Non, les simples n'entreront pas au royaume des cieux. Ils n'ont pas mauvaise intention, mais le mal n'en est pas moins fait.

* Il y a plus de douze ans que j'ai écrit ceci. (1796.)

Il y a beaucoup de profit à vivre avec des gens qui n'ont pas de mémoire. Chaque fois qu'on leur dit quelque chose d'agréable, ils l'oublient; l'impression reste : elle redouble toutes les fois qu'on recommence, et on recommence tant de fois qu'on veut.

Je suis fâché que Newton et M. de Gassion soient morts avec leur virginité;

Que M. de Turenne soit devenu amoureux comme un écolier;

Que M. de Luxembourg ait cru aux sorciers;

Que M. de Voltaire ait voulu avoir part aux affaires d'état;

Que le roi de Prusse ait brûlé un tant soit peu la ville de Dresde;

Que Jean-Jacques ait paru en France en Arménien, pour n'être pas reconnu : comme si le moyen le plus sûr de ne point l'être, n'était pas de s'habiller comme tout le monde;

Qu'un jeune roi, fait pour être aimable, qui

a été le premier en France qui ait fait de jolis vers, ait été capable de la Saint-Barthélemy;

Qu'on ne puisse presque plus rien dire ni faire de neuf.

⁂

Après avoir vu les succès de la médiocrité, comment peut-on s'aviser d'avoir de l'esprit? Je ne dis pas du génie, parce qu'alors on est perdu. C'est tout simple; il n'est pas à volonté, et doit nécessairement casser le cou à celui qui, malheureusement, en a apporté avec lui en naissant. La folie sera le moindre reproche qu'on lui fera. Mais seulement avec des traits dans la conversation, de la gaîté, des lumières, des élans d'imagination, qui paraîtront des disparates; des choses neuves à dire ou à faire, qui paraîtront des hérésies; un grand amour de son métier, qui paraîtra l'effet de l'ambition; l'amitié du soldat et la confiance de l'officier; on est bien heureux, dans tous les pays de l'Europe, de ne pas en être chassé, ou tout au moins de ne pas perdre tous ses emplois.

⁂

Si l'on ne me trouve pas assez de sensibilité, qu'on me plaigne ou qu'on m'envie. Ce ne sont

pas ceux qui en parlent le plus qui en ont davantage. Peut-être que j'en connais mieux qu'un autre les félicités et les charmants malheurs. Mais j'aime mieux avoir une ame aimante, que le dire toujours, comme quelqu'un de ma connaissance.

Si l'on veut obtenir quelque chose d'un sot, qu'on ne lui envoie jamais un homme d'esprit pour négocier. C'est tout ce qu'il y a de plus repoussant pour lui, et il le sent d'aussi loin que le meilleur chien en Angleterre sent le renard.

N'ayez pas le sens commun, si vous voulez qu'on vous croie de l'esprit; soyez le colporteur de celui des autres, vous aurez des succès. Ce n'est pas assez, charmant automate; il faut que vous fassiez fortune. Ayez l'air de l'enthousiasme pour quelque ministre ou officier général; ménagez les autres; ne soyez que médiocre, vous irez à tout. On vous apprendra quelques mots, comme la tenue, la discipline, une troupe manœuvrière. Vous n'aurez pas l'air de vouloir dire tout ce que vous savez. Faute d'imagination, vous parlerez peu. La classe des premières bêtes

après la vôtre, vous dira : Il a de la mesure, de l'agrément dans l'esprit. Si, avec cela, vous tenez compagnie à un homme considérable un peu enrhumé, ou à sa cousine, qui est en couches; si, pour avoir mieux l'air du mérite et éviter même l'air courtisan, vous voulez, en vous montrant, faire encore plus d'effet, ayez un portefeuille; parlez d'un mémoire que vous avez fait; menez un homme, qui a la réputation d'une bonne tête à aussi bon marché, dans une embrâsure de fenêtre; demandez-lui un conseil.... Il n'y a plus de poste assez brillant pour vous dans la monarchie.

Celui qui, faute de courage pour aller à l'armée, de forces pour labourer, d'industrie pour travailler, se dit : Je me fais homme d'esprit, est souvent logé dans un galetas, dont les vitres tremblent à chaque carrosse qui conduit au spectacle ou à souper. Pourquoi, s'écrie-t-il, tous les hommes ne vont-ils pas à pied? pourquoi y en a-t-il d'assez bas pour ouvrir la portière à un autre? et d'assez cruels pour fouetter des animaux, créés aussi pour vivre et mourir en liberté? Eh! mon ami, descendez de votre gre-

nier; voici cinquante ducats que votre libraire vous apporte. Il fait mauvais temps : vous faites venir un fiacre, et vous faites très bien d'aller admirer sur la scène du théâtre allemand quelque chef-d'œuvre de Kotzebue.

En quoi donc l'Europe est-elle perfectionnée? Y a-t-il plus de philosophie depuis Cicéron et Montaigne? plus de morale depuis Ésope et La Fontaine? plus de tactique depuis Gustave-Adolphe? plus de bonne politique depuis Tacite? une meilleure histoire que les Commentaires de César? de meilleures tragédies depuis Sophocle et Racine? de meilleures comédies depuis Térence et Molière? des statuaires comme Phidias et Praxitèle? des peintres comme Apelle et Vandyck?. De quoi donc sommes-nous fiers pour le plus barbare des siècles? On a découvert quelques îles et un passage où l'on ne peut pas passer; des conducteurs, et une inoculation quelquefois dangereuse, et quelques petits tours de physique, qui ne valent pas ceux des magiciens de Pharaon, et de bien d'autres de ce temps-là.

N'est-il pas déplorable qu'on ne se soit pas contenté de quelques progrès de la raison, et qu'on ait choisi le temps où elle avait le plus gagné, pour en abuser par le philosophisme, et la destruction de tout ce qu'il y a de plus sacré et de plus nécessaire.

Les femmes les plus honnêtes courent le plus de risques. Elles ne s'attendent pas à ce qui va se passer. Elles rougiraient de prendre des précautions : ce serait gâter ses affaires, et avoir l'air trop sûr de son fait que d'en prendre avec elles. Aller fermer une porte a deux inconvénients ; d'abord cette annonce d'une entreprise effraie et la fait manquer ; et puis le temps d'y courir peut donner celui de se remettre d'une émotion qui, toujours entretenue, allait avoir son effet. Le bonheur et l'honneur de sa vie entière est pourtant à la merci d'un valet qui entre pour faire du feu. Un mari.... une visite.... mais peut-être compte-t-on sur les miracles de l'amour, qui, à la vérité, fait très souvent lui-même sentinelle.

Il y a des enfants sérieux : c'est la plus mau-

vaise espèce. Il y en a qui n'ont jamais ri, qui n'ont aucun goût, aucun plaisir dans le monde; ils blâment celui des autres; ils empêchent d'en prendre; ils n'admirent rien; ils rabaissent tout. Je sais mieux qu'eux que rien n'est parfait, et que le bon est rare : mais du moins je le cherche; si j'en trouve un peu chez un homme, ou dans un livre, je suis content.

C'est faire bien de l'honneur aux nobles que de s'en embarrasser. Ils tombent d'eux-mêmes, s'ils sont des gens sans valeur, et décréditent bien mieux la noblesse qu'un sot décret. Cela se voit tous les jours. Si l'on a quelque égard pour un grand nom, c'est comme on en a pour une vieille pièce de monnaie. C'est à la bataille de Tolbiac qu'on pensait, en voyant un Montmorency; à celle de Bovines, en voyant un d'Estaing; à celle de Lutzen, en voyant un Waldstein. On dit : Voilà les enfants de ceux qui ont conservé la vie des citoyens aux dépens de la leur. En voyant certains chefs d'administrations populaires, on dit : voilà le fils de mon marchand de draps, qui m'a volé; ou de mon cordonnier, qui m'a estropié.

L'amour-propre d'un sot est aussi dangereux que celui d'un homme d'esprit est utile. L'un a toujours peur qu'on dise qu'il se laisse conduire : il fait un petit choix honteux et ténébreux, pour qu'on ne le sache pas, ou va réellement tout seul et de travers. L'autre demande les avis des gens de mérite, et ne suit que les meilleurs. Le premier est en proie à des gens inconnus ; et le second ne craint pas qu'on l'accuse de se laisser mener.

Je connais des gens qui jouent une sincérité brutale : cet air fait passer à la cour pour un brave et brusque militaire ; pourtant le résultat est une flatterie plus dégoûtante que celle des flatteurs ordinaires. Ces gens commencent par dire : « Je n'ai pas besoin de vous ; je me mo-« que de tout, je ne crains personne. Si vous « n'êtes pas content de ce que je dis, cela « m'est égal. Voulez-vous savoir la vérité ? hé « bien, la voilà toute crue. » C'est du bien d'un parent de l'homme en place, si ce n'est pas de lui-même ; c'est du mal de quelqu'un qu'on sait

n'être pas bien dans la société. Venez ici, dira-t-il à un autre, que je vous dise votre fait : vous avez été trop brave la dernière campagne ; vous êtes trop généreux ; on abuse de votre caractère ; il y a des coquins dans le monde ; je ne nomme personne, je suis franc.

Le poltron ne calcule pas bien. L'incertitude d'un coup d'épée ou d'un coup de fusil devrait se comparer à la certitude du déshonneur, et à l'incertitude d'avoir vingt mauvaises affaires pour ne s'être pas bien présenté à la première. Ils finissent toujours par être tués.

La jalousie dure plus long-temps que l'amour. On est déja bien détaché l'un de l'autre ; on est déja attaché ailleurs : on s'imagine encore avoir des droits. C'est que l'amour-propre est le dernier qui s'en va.

On est bien plus brillant devant l'ennemi, quand on est avec des gens dont on fait du cas, surtout quand on n'a pas encore été avec eux dans le feu. On fait alors des prodiges, que seul on ne ferait peut-être pas autant.

En amour, il n'y a que les commencements qui soient charmants. Je ne m'étonne pas qu'on trouve du plaisir à recommencer souvent.

On ne peut plus rien dire simplement, rien raconter, rien voir comme cela est. On a entendu, on a lu une lettre; on a parlé à un courrier : il y a une bataille de gagnée, et une ville prise d'assaut. Un tel général, vous disent-ils, a été blessé à trois doigts, non, à deux, au-dessus du coude; car ils sont minutieux dans leurs détails. La véritable cause de ces menteries est toujours défaut d'esprit, ou importance, ou volonté maladroite de plaire ou d'intéresser. C'est pour faire croire qu'on sait tout, qu'on connaît tout le monde, qu'on est au courant, qu'on est fin ou considéré. Il y a des menteurs qu'on voit travailler, et qui cherchent dans leur tête. Il y en a à qui cela coule de source. Il y en a qui, ne pouvant s'empêcher de dire une vérité, ont l'air de mentir, tant ils en ont l'habitude. Je ne connais de menteur bien aimable que celui de la comédie; c'est le seul que je voudrais rencontrer. Les autres ne peuvent se supporter que

lorsqu'on est avec des gens qui les connaissent, qu'on les encourage bien, qu'ils s'en donnent comme il faut, et qu'ils ont bien de l'imagination. Alors, dans un instant, il y a sur jeu: Combat de cavalerie, dix femmes, trente pièces de vers, cent pièces de canon, sorciers, voleurs, revenants, palais enchantés, fêtes magnifiques, duels, ambassades, tempêtes, corsaires et bals d'opéra. Tout cela d'abord éloigné, puis rapproché, puis bien arrangé par un menteur habile, est très divertissant. Mais point de menteurs à nouvelles politiques; ce sont les plus ennuyeux.

Ce n'est pas à prendre un amant que les femmes se perdent de réputation, c'est à hésiter de le rendre heureux. Sans s'en douter, elles sont la fable du public, qui les juge déja avec rigueur. C'est devant lui que les premières scènes se passent; et il en suppose de plus agréables dans le particulier.

Ce qui achève ces pauvres femmes, c'est de quitter ensuite cet amant qu'elles ont pris. Il faut qu'elles prennent la résolution de s'ennuyer toujours avec lui, ou de n'en pas prendre d'au-

tre : car dès qu'on cite une femme pendant deux ou trois ans pour en avoir eu plusieurs, à vingt-quatre ans elle a fini sa carrière; et l'on s'occupe des nouvelles mariées.

Que la timidité rend intéressant! que l'effronterie mécontente! Que la timidité a de jolis regards! que l'effronterie en a d'odieux! Que la timidité allonge l'amour et lui donne de la vivacité! que l'audace lui apporte vite l'ennui et le dégoût! Que la timidité fait de chemin malgré sa pudeur! et qu'on a de plaisir à jouir par elle! L'audace fait quitter aussi aisément que l'audace a fait avoir.

Il y a bien des sujets de rire dans le monde : il faut savoir s'en emparer. Les ridicules, les méprises, les originalités, les airs, les tons, les mots mal placés et d'habitude, les bossus, les figures, les jargons, les comparaisons, les souvenirs, les mal-entendus, les attrapes, les surprises, les mensonges, les mines, les tics, les habitudes, les choses de convention, ou à contrefaire, les remarques qu'on fait avec ses amis, la façon de s'entendre avec eux, les fausses

citations, les à-propos, les mauvais propos, les liaisons de l'S et du T, trop fortes ou mal placées, des gaîtés sur le mot, des misères, des mots plaisants, des sens retournés exprès, des pensées metamorphosées, les impatiences, les contrariétés qu'on voit souvent aux autres; leur colère, les importants, les distraits, les bégayeurs, les méfiants, les maris, les fanfarons, les gens qui ne savent jamais trouver un nom propre, et qui disent toujours une chose pour l'autre; des passants qui croient n'être pas vus; quelqu'un, qui que ce soit, à regarder fixement à un grand dîner, dans un cercle, ou pendant un quart-d'heure, sans qu'il s'en doute; des faiseurs d'esprit, et des femmes qui veulent toujours plaire; la confiance d'un militaire, l'orgueil d'un ministre, l'air moëlleux d'un robin, l'air sucré d'un abbé, l'air capable d'un évêque, l'aigre-doux d'une dévote, le maintien des différentes classes, des courtisans à la cour, et des danseurs dans un bal; les airs des agréables et des élégantes à la promenade ou aux spectacles; leurs fausses joies en y arrivant, la gaîté que l'on joue, pour qu'on dise : Mon Dieu! que cette petite femme est folle! qu'elle est vive! qu'elle est aimable! les fausses protestations d'amitié, et l'envie de

parler de soi, qu'on découvre à quelqu'un; tout *Molière*, deux pièces de *Beaumarchais;* les spectacles détestables, parce qu'on y rit de l'auteur ou de l'acteur; les marionnettes, les chansons des rues, les théâtres du boulevard, les parades, les platitudes, les hasards, les rencontres, les reparties, les accidents, les chûtes, les embarras, les bavards que d'autres bavards empêchent de parler; tout ce qu'on rencontre d'importants, d'importuns, d'empressés, de fâcheux même; enfin, tout ce qui est saisi et suivi avec gaîté, lorsqu'on a l'esprit bien fait, et que l'on n'est ni envieux, ni méchant, ni suffisant : alors on rira, et l'on sera toute la journée prêt à rire.

Il ne faut jamais se laisser dominer par ses affaires : un habile homme se met au dessus. Quand même il manquerait d'exactitude, il se rattrape et se met au courant. Il faut de l'ordre sans doute et de la méthode; mais il faut n'en pas être esclave. La peur de faire des injustices en fera commettre. Le génie fait tout percer, tout deviner, tout réparer, et s'élever au dessus des formes. L'absence du génie fait d'un mi-

nistre un commis, d'un général un major, d'un président un avocat, d'un intendant un subdélégué, d'un médecin un apothicaire; mais presque jamais un prêtre d'un évêque.

⋙•⋘

Il faut toujours être en garde contre soi; il faut même s'abstenir des bonnes choses. Par exemple, la retraite est admirable pour faire des retours sur soi-même; cependant on peut en abuser. Je m'y accoutume trop tous les jours, et c'est par principe que je m'y arrache dans ce moment-ci, pour aller chercher un ennui à un bal superbe, où je le trouverai sûrement au milieu de cent femmes dont aucune ne m'intéresse.

⋙•⋘

Je connais vingt pièces du théâtre allemand, et autant en italien, charmantes en vérité, et pleines de nouveautés gaies et naïves. Dans ces pays-là on étudie davantage les petites nuances et les détails très comiques qu'on néglige mal à propos en France. Les originaux sont bien mieux prononcés sur ces deux théâtres; j'y ai vu représenter plus de vingt personnes de société, que je connaissais. Les bienséances arrêtent

toujours les Français. Ils ont moins d'imagination que les autres pour la comédie et les romans.

Pourquoi les Français traduisent-ils? c'est la perte de l'esprit national, que d'y faire passer celui des autres nations. On n'est jamais content de ce qu'on est et de ce qu'on a. On cherche toujours à être moins, pour être plus. On devient trop raisonnable et trop merveilleux en France: un tailleur y parle finances; un cordonnier, des affaires du parlement; un perruquier, des tracasseries de la cour.

❧

De tous les pays qui sont en république, je n'en connais qu'un qui soit fait pour cela: c'est la Suisse, parce qu'on y est bon, éclairé et vertueux. C'est là seul que le climat, la religion et le gouvernement y concourent. L'un y est tempéré, l'autre est remplie de bonne morale, et le troisième est doux, et presque toujours entre les mains des honnêtes gens, mis en valeur par leurs propres concitoyens, qui connaissent peu ce monstre des monarchies, qu'on appelle l'envie. Mais la Hollande et Venise ne sont pas faites pour se gouverner elles-mêmes. La bêtise, la bassesse, le vil intérêt des habitants de la

première ; les préjugés, la plate astuce et le peu de vertus de la seconde, auraient besoin d'un souverain. Qu'est-ce que c'est qu'une république comme Gênes, où il y a des grands seigneurs, et tous les vices que cette classe de gens apportent toujours avec eux ? C'est l'égalité d'humeur des bons Helvétiens; ce sont leurs lacs, dont les eaux, calmes comme leur ame, sont bordées de maisons de campagne simples comme leurs mœurs ; c'est leur éducation ; ce sont leurs bons ministres de l'Évangile, pour ceux qui y croient, et des principes d'une sage philosophie pour ceux qui n'y croient pas : c'est tout cela qui les rend ce qu'ils sont. Il y a trop ou trop peu de fermentation dans les esprits des provinces de France, pour qu'elles soient en république; trop de vivacité dans celles du Midi, trop d'épaisseur dans celles du Nord, et trop d'ignorance partout. L'esprit des Français a besoin d'un alambic, comme Paris. C'est là qu'il se purifie, comme l'eau de la Seine dans les fontaines de sable *.

Les renouvellements d'amour sont charmants.

* Cet article est fait il y a plus de vingt ans. (1796.)

On se croit rajeuni de tout le temps de la séparation : on ne peut pas croire qu'il y en ait eu. Et surtout, quand on attrape son successeur, cela est encore vingt fois plus agréable; car il l'est bien plus de tromper un amant qu'un mari. C'est là que l'esprit des femmes se déploie.

Vilaines gens que nous sommes! Comme nous sommes nés méchants et cruels! L'enfant qui est au monde depuis quelques semaines, bat sa nourrice; à six semaines, il bat tout ce qu'il rencontre, et tourmente ordinairement le petit chien de la maison. Le valet cherche un valet plus valet, pour le tourmenter; et puis c'est un postillon de la poste, qu'il gronde ou qu'il bat; et puis un pauvre qu'il rebute. L'ouvrier de la ville, le savetier, insultera à celui qui travaille au village; et celui-ci cherchera peut-être encore quelqu'un plus petit à ses yeux pour le maltraiter. Nous sommes toujours opprimés ou opprimants.

Il y a tant de peines pour ceux qui tuent; pourquoi n'y en a-t-il pas pour ceux qui humilient? Les uns suivent mal-à-propos un premier

mouvement, qui prouve bien encore ce que je dis, que nous sommes de vilaines gens; les autres font mourir de chagrin. Les premiers enfoncent le poignard; mais les autres le retournent lentement dans la plaie, pour l'empêcher de se fermer. Une seule chose peut nous ennoblir; c'est l'élévation de l'ame. Mais, mon Dieu! que cela devient rare! On en avait plus, quand on n'avait pas tant d'esprit.

J'ai déja parlé des honnêtes gens. Encore un mot sur leur compte. J'en connais qui écoutent aux portes, qui ouvrent des lettres, qui jettent des soupçons sur d'autres, ou qui ne repoussent pas ceux qu'on leur témoigne; qui ne se refusent rien, qui se font des maximes, et qui, pour trouver mauvais des choses qui dans le fond ne font tort à personne, s'imaginent avoir une morale sévère. Les gens tristes sont souvent dans ce cas-là. Ils ne rient pas d'une gaîté qu'on dit; ils ne couchent qu'avec leur femme; ils déclarent abominable de coucher avec celle d'un autre : ce sont des honnêtes gens. Mettez-les à l'épreuve sur tel genre de délicatesse que ce soit, sur la moindre petite privation, le plus petit sacrifice: vous verrez l'austérité aux dépens des autres disparaître chez eux aux dépens

de la vertu, en faveur du plus sot amour qu'ils pouvaient avoir, l'amour d'eux-mêmes.

Pourquoi peint-on toujours la justice avec une épée et même une balance? Je voudrais quelquefois lui mettre un voile. Il est souvent de la justice de ne pas faire justice.

L'homme tel que je le désire, capable de grandes choses, ne peut pas avoir deux mois de raison par an. Je parie que César, Alexandre, le grand Condé, n'en ont jamais eu davantage.

Les Anglais sont comme des lévriers, fous dans leur jeunesse, et puis tristes à mourir. De même qu'eux, ils sautent, dansent, courent, et puis ils ont l'air de rêver toujours.

Si un ministre ou un général était capable des calculs d'un jaloux et de sa vigilance, ou des soins d'une coquette pour attraper et conserver ses amants, il n'y aurait pas d'État mal gouverné, ni d'armée mal commandée.

⁂

Il est très joli d'aimer la femme d'un jaloux. Si l'on est adroit, on le fait servir à la garder pour soi; on en est bien plus sûr. Avec quel plaisir ne la voit-on pas avec son mari? J'ai vu des imbécilles qui s'avisaient de le trouver mauvais, qui le défendaient à leur maîtresse. Au contraire, il faut même leur en permettre l'usage; elles en évaluent bien mieux l'amant ensuite. Mais messieurs les maris sont toujours trop ou trop peu jaloux. Ils ne savent pas garder un juste milieu; ils laissent à l'amant trop d'occasions d'user sa flamme, et ne prennent point garde à un autre hommage qui viendrait à la traverse. C'est à quoi on devrait les obliger.

⁂

Au moins, si ce n'était point celui-là! disent les jaloux. La femme le renvoie, le sacrifie, ou le quitte tout bonnement. Le mari trouve que l'autre ne vaut pas mieux, et rend tous les jours sa femme plus coupable et son accident plus connu.

⁂

Il n'y a rien de plus commode que d'aimer

dans une société, et vivre dans une autre. On y arrive gai et aimable pour tout le monde, lorsqu'on a laissé la femme qu'on aime, entourée d'ennuyeux, et éloignant, d'elle-même, les aimables prétendants.

Si l'on ne peut pas se passer d'être jaloux, qu'on le soit de tout le monde en général; je le passe plutôt : mais qu'on le soit de quelqu'un en particulier, et qu'on le nomme, c'est nommer son successeur. C'est en le nommant, que les maris et les parents font réussir celui qui peut-être n'y pensait pas.

Il y a des femmes qui aimeraient, si la journée était plus longue. Que le soleil s'arrête, et elles seraient à vous. Les têtes s'échauffent vers le soir, l'après souper est charmant. On se promène par le plus beau clair de lune du monde; l'air est calme, mais le cœur ne l'est pas. On se sépare; on parle du serein : les indifférents proposent de se coucher. Le lendemain, c'est à recommencer; elles ne se ressouviennent plus du point où on les a laissées; et si elles s'en res-

souviennent, c'est pour s'en garder une autre fois.

Il y a un crime réel et abominable; c'est de troubler un mariage d'amour. Comme c'est le premier des bonheurs, il faudrait faire punir celui qui voudrait en priver deux amants époux. Y a-t-il quelque chose qui puisse valoir la félicité continuelle dont ils jouissent, s'ils sont bien faits l'un pour l'autre?

Maris du grand monde, qui vous êtes mariés comme on se marie, il y a encore un moyen d'être bien avec vos femmes : si elles sont jolies, soupez souvent avec elles. S'il y a eu de la jalousie pendant le jour, ou une querelle, vous vous expliquez, vous vous raccommodez. On a de la confiance et de la croyance dans un petit particulier; on est à son aise, on est porté à la réconciliation. Elle se fait sous les auspices de la volupté, si ce n'est pas sous ceux de l'amour.

Vous ne soupez pas, la querelle reste ouverte; on ne s'explique point : monsieur ne veut point

faire les avances : madame boude. Le lendemain les apparences paraissent des certitudes; le surlendemain, les fausses nouvelles arrivent; le jour après, mauvais visage : quand on a de l'humeur, on devient laid et déplaisant. Les rapports des deux parts, et les commissions le jour d'ensuite; puis les confidences de droite et de gauche, les mauvaises interprétations, les plaintes, les injures, des lettres aux parents, des reproches aux amis. Je ne donne que huit jours pour être brouillés tout à fait, et un mois pour être ennemis irréconciliables.

Dans notre religion, qui assigne une seule femme à un seul homme, on devrait être sûr de trouver deux êtres créés l'un pour l'autre. Tant mieux si cela est; la société troublée par les trahisons, les faux serments, les ruses, la séduction, les enlèvements, est rassurée par le choix volontaire de ceux qui sont faits pour s'aimer toute la vie. Qu'on le leur laisse donc faire, ce choix. Les alarmes cesseront, les parents ne craindront plus le reproche de deux ou trois générations, qui les assureront d'avoir fait leur malheur.

La femme la plus sage a son vainqueur ; si elle l'est encore, c'est qu'elle ne l'a pas rencontré. C'est cette moitié de soi-même, qu'on cherche toujours, qui fait faire tant d'extravagances.

Pourquoi n'ose-t-on pas épouser une femme ou une fille qui aurait déja aimé plus d'une fois ? On dirait que le mérite du sacrement et l'honneur des époux tiennent à certaine prise incertaine de l'innocence. C'est une preuve qu'elle a un cœur. Si elle ne l'a pas lâché tout entier, tant mieux encore; plus elle aura cherché à aimer sans y réussir, plus elle rendra son mari parfaitement heureux, si on lui donne celui que son cœur désire.

Il me semble que l'importance est ce que nous prenons le plus tôt et quittons le plus tard. Les enfants font les nécessaires; les vieillards s'imaginent que vieillir est déja un mérite. Leur œuvre dernière, leur testament, se fait même avec une sorte d'orgueil.

Le bonnet de nuit, qui va horriblement mal aux hommes, et la trop grande liberté du ménage, où l'on se voit souvent à son désavantage, commencent par y jeter du froid. De là, beaucoup de paresse dans la conversation; de là, beaucoup d'ennui si l'on ne fait rien; si l'un des deux prend un livre, c'est encore pis; on se fait de temps à autre une question à laquelle on répond à peine. Querelle entre les valets, on prend parti; querelle pour les chevaux que madame fait peut-être attendre trop long-temps : cent choses dans ce genre-là. Et puis, sans la moindre raison raisonnable, on se rend malheureux tous les jours de plus en plus.

Il faut anéantir les universités; c'est la perte des familles. Elles s'y ruinent pour faire de mauvais médecins, de mauvais avocats et de mauvais prêtres. Pourquoi apprendre à embrouiller les santés, les affaires et les consciences. Qu'un homme habile en ces trois genres forme des élèves; que leur nombre soit proportionné aux villes et aux villages, et

qu'on arrête tout ce qui excède cette juste proportion.

Les petites charges font sortir ceux qui en sont revêtus, de la classe vraiment digne et respectable de la bourgeoisie. Les pères portent une malheureuse petite épée; les mères, des plumes; et les enfants, la besace de l'indigence.

Je ne me soucie pas qu'on me dise directement des secrets. On les apprend toujours de la seconde ou troisième personne; et l'on n'est tenu à rien, parce que c'est l'importance qui fait toujours les indiscrets. Il n'y a pas de reconnaissance à avoir de leurs confidences.

Il est tout simple qu'un ministre commence son ministère par faire travailler à sa maison de campagne. Mais le goût pour la retraite doit être bien ménagé. Il ne faut pas s'imaginer l'avoir avant le temps : mais quand, bien lassé, bien blasé, l'on est sûr de ne rien trouver de plus beau dans le monde que le lever du soleil, il faut aller à son château se coucher en même temps que lui.

J'aime l'esprit de ceux qu'on ne peut nommer précisément hommes d'esprit. Ils en ont souvent par leur manière juste de voir, de sentir et de l'exprimer. Du reste, ils ne savent rien, ne pourraient pas faire un vers, et ne sont pas fort aimables, mais ils sont justes et clairs.

Sans crier toujours contre l'amour, laissez faire ce petit aveugle; il mène encore mieux que la raison, qui ouvre ses deux gros yeux sur des malheurs qui très souvent n'arrivent pas. On a fait un crime de tout ce qu'il y a de plus charmant. La nature ne s'en doutait pas : on y a fait venir l'honneur, la réputation, la décence, l'amour-propre. S'il y a des hasards, des convenances, des rapprochements et puis quelque folie, c'est un temps passé bien heureusement, et c'est autant de pris sur les moments fâcheux de la vie; mais on vit comme si on avait deux fois à vivre : on court après la réputation.

Les femmes du grand monde sont toujours les plus sévères sur la conduite de celles des

ordres en-dessous, et se vengent ainsi de ne pouvoir pas mener une vie aussi agréable qu'elles. Une femme de lieutenant de roi, ou de subdélégué, monte à cheval et va avec une vingtaine d'officiers souper à la campagne; elle y danse toute la nuit : on joue à mille petits jeux innocents dans des bosquets charmants; la liberté de la campagne....., la liberté de vingt-quatre heures qu'on passe ensemble..., la liberté des manières avec des femmes dont le rang n'impose pas...., tout cela donne lieu à bien des libertés. Je prie nos dames de vouloir bien les excuser; et je demande grace aussi pour la femme d'un seigneur de paroisse, qui, s'ennuyant à mort dans sa gentilhommière au fond d'une province, reçoit par hasard la visite d'un officier-général qui y commande, ou d'un voisin extrêmement aimable. Un peu d'indulgence encore, je vous prie, pour les étrangères qui passent leur vie dans des pays où les hommes sont maussades, laids et mal élevés; si l'on profite de sa supériorité, et de la manière aisée d'être avec elles, qui n'ont pas la moindre idée de la façon réservée de se conduire en France qui est le seul pays où l'on observe la décence envers les femmes.

Mais si nos grandes dames de bonne compagnie ont des aventures, c'est qu'elles en ont bien envie : elles se lèvent à midi; leur toilette les mène jusqu'au dîner ; quelques petits talents ou quelques brochures les mènent jusqu'à la deuxième toilette, qui les mène jusqu'au spectacle; ensuite le *loto* , le souper et le *loto*. Les jours de cour à Versailles, où, pour être belles aux bals et aux fêtes, elles se lèvent matin et sont contrariées tout le jour par leur coiffeur et leur marchande de modes qu'elles attendent; ces dames sont moins séduisantes, elles en ont de l'humeur et mauvais visage. Tout cela n'inspire pas l'envie de leur présenter son hommage, qu'on n'a presque jamais le temps, d'ailleurs, ni l'occasion ni la facilité de leur porter chez elles. Par conséquent, je le répète, si l'on persiste à faire un crime de l'amour, la femme de grande considération est bien plus coupable qu'une autre, et a bien tort de juger sévèrement celle qui, n'ayant ni le rang, qui est une espèce de défense, ni les devoirs, ni les obstacles qui élèvent une barrière entre son cœur et celui des autres, le donne quelquefois ou se le laisse prendre *.

* Tout cela, écrit il y a trente ans, est peut-être encore vrai, au *loto*, aux soupers et à Versailles près.

Les femmes ne sont pas aussi méchantes que les hommes, parce que leur éducation et leur manière de vivre tend à relâcher leurs nerfs : on en est quitte pour de la malice avec elles. Mais qu'elles en ont ! et de la rancune ! qui est-ce qui en connaît qui pardonnent ? Elles sont plus susceptibles que les hommes. Leur amour-propre est toujours en sentinelle. Qu'on leur donne des armes, il y aura dans une ville cinquante affaires par jour. Et puis, comptez sur elles : elles auront été un jour toutes parfaitement aimables et unies. On veut se rassembler le lendemain pour être encore aussi gai; un rien change cette partie de plaisir dans le plus parfait des ennuis.

Il est aussi difficile de trouver un véritable ami qu'une femme ou une maîtresse. Pourtant ce nom est sans cesse profané. On a des statues, des autels à l'amitié; on chante : *Remplis nos cœurs, douce amitié*. Par amour-propre, on dit qu'on en a et qu'on en inspire. Il y a quelques attentions, quelques procédés, pour que tout le monde le sache. On fait semblant de prendre quelquefois le parti d'un absent. On

pleure trois jours l'ami qui est en voyage, et huit celui qui est mort. Mais pour qui se sacrifie-t-on? je ne vois pas de privation à son égard. Chaque femme a quatre amis au moins. D'abord il est impossible qu'on en ait plus d'un. Mais si elle s'en contentait, lui serait-elle assez livrée, pour qu'il n'y eût pas encore dans son cœur un canton de réserve? Affreuse réflexion, diront des gens froids, en me lisant. *La vérité n'est jamais affreuse.* Cela ne doit pas plus étonner que de ne pas trouver deux figures qui se ressemblent.

Les femmes font les mœurs, quand même elles les déferaient quelquefois. Il n'en est pas moins vrai que les hommes qui s'éloignent de leur société, cessent d'être aimables, ou ne peuvent plus le devenir. Sans elles, tout le monde parle à-la-fois; et personne n'ayant envie de plaire, l'esprit devient paresseux, et le caquet bruyant. Et pour quelle raison encore? pour parler mal guerre, manœuvre, exercice, et trop bien filles, chiens et chevaux. Je passe quelques dîners d'hommes, de trois ou quatre tout au plus, qui peuvent assez compter les uns sur les autres, pour se permettre tout sur le

compte de tout le monde, et se débarrasser du malheureux état de dissimulation où l'on est obligé de passer sa vie.

Les femmes doivent être bien charmées des règnes tranquilles et des longues paix; c'est alors qu'elles font une classe dans l'État, et qu'elles prétendent à notre considération, notre constance et notre sensibilité. Voyez cependant le temps que cela fait perdre aux hommes : si l'on se livre à une passion exacte, comme ces dames l'exigent à présent, on ne peut être autre chose que médiocre; on a affaire toute la journée. Les écritures du matin, les journaux que l'on est obligé de faire quelquefois de sa conduite, prennent un temps immense; et puis après, quand on se voit, le plaisir de se dire sans cesse que l'on aime.... que l'on s'aime..... remplissent le reste de la journée. On ne se donnait pas tout ce tourment-là autrefois; et dans ce temps de *Louis XIV*, qu'on prétend être celui de la galanterie, des jeunes gens liés ensemble tiraient au sort les femmes qu'ils auraient. Comment sans cela auraient-ils eu le loisir de se rendre dignes de commander les armées? il fallait bien qu'ils

s'amusassent pendant leurs quartiers d'hiver. Il aurait mieux valu rester dans leur cantonnement en Allemagne et en Hollande, que de ne revenir à Paris que pour faire des visites à celles qu'on n'aime plus, s'enfermer avec celle qu'on aime, et passer trois mois entre le procédé et le sentiment.

Si des gens sévères, mais pourtant raisonnables, ne donnent point le nom de vice à des succès de femmes, lorsqu'elles ne nous gouvernent pas, dois-je en trouver qui m'accuseront de frivolité, parce que je parle souvent d'elles? C'est que je crois que l'envie de plaire et de faire de l'effet, mène à tout ce qu'il y a de plus distingué. Pour réussir à l'un, il faut les graces qui marchent si bien de front avec la valeur, l'élévation, la générosité, l'instruction et toutes les qualités du corps et de l'esprit. Voyez *Alcibiade* couronné à Athènes des mains de la beauté, par la gloire et l'amour, qui lui souriait à la barbe de *Socrate*. Qui n'envierait pas à *César* toutes ses manières de se faire adorer dans la société? qui ne plaindrait pas les jeunes courtisans de *Henri III* et de *Pompée*, à *Coutras* et à

Pharsale, chargés de chiffres, de devises, de talismans et de portraits de leurs maîtresses? On aime à voir le comte *de Guiche* se jeter à la nage dans le Rhin, sous les yeux de son roi, et ensuite dans les bras de la belle-sœur de ce maître superbe. Eh! quel mal y a-t-il d'être mené par les plaisirs aux grandes actions? De la coquetterie avec les femmes, on passe à celle qui est nécessaire avec les soldats, et puis à la bienfaisance dans ses terres, à la douceur du commerce de la vie dans la capitale, et au soutien des opprimés chez son Souverain.

De toutes les illusions, la plus agréable c'est l'espoir d'occuper de soi après qu'on n'existe plus. Cette fumée de gloire n'est pas déraisonnable, et peut faire faire de grandes choses. Les batailles gagnées, d'illustres aventures de guerre et d'amour, de grands édifices, et des mots marquants, profonds, ou des traits saillants et des ouvrages d'esprit piquants et neufs, en sont les moyens employés à merveille par César et le grand Condé. Ils sont sans cesse présents à notre esprit, on se les fait même plus beaux qu'ils n'étaient. Ces deux-là réunissaient

tout ce que je viens de dire, ainsi il est tout simple qu'ils soient sans cesse admirés; mais chacun de ces genres séparés fait même de l'effet. On aime avec Ovide, on boit avec Horace, on cause avec Cicéron, on va à la campagne avec Virgile, et on est plein de vénération pour l'auteur du *pont du Gard*, et pour Lucius Verus qui a fait la *Maison carrée* à Nîmes.

Autrefois il fallait être fade ou méchant à la cour. A présent on ne peut plus attraper les Souverains par la flatterie : ils sont devenus même trop méfiants à cet égard. S'ils font bien, il faudrait qu'on le leur dît, parce que le silence prouverait qu'on n'est pas content. Il y en a bien quelques uns qui ne seraient pas contents du marché.

« Vous me désolez, me dira-t-on, vous écrivez que rien n'est vrai, que tout est vague. » — Oui, hors l'indulgence, la charité, la compassion, l'obligeance, la sûreté dans la société, la crainte du mensonge et celle de faire du mal.

Les récompenses ne doivent pas déterminer à bien faire; mais le but précieux de l'estime générale est bien permis : il devrait y avoir, de la part du gouvernement, des couronnes civiques, des pensions à celui qui aurait sollicité des graces pour son concurrent, qui se serait démis de ses emplois s'il ne s'en était pas senti capable, qui se fût enfermé pour consoler des malheureux en disgrace; qui, pour soutenir un disgracié, eût bravé la cour, et des périls pour son ami, etc.

J'ai entendu dire que la société des Souverains est dangereuse; qu'ils feraient mieux de ne se faire voir que sous leurs dais, comme autrefois. Je m'imagine que ceux qui le disent craignent d'être approfondis par eux. Ce n'est point l'honneur de les voir qui doit enchanter : je ne connais d'honneur qu'à une grande action; mais on a l'occasion de dire un mot pour éviter une injustice, réparer une prévention, ou faire connaître un mérite ignoré. Si le Souverain n'est pas capable d'en faire son profit, s'il n'est pas

aimable comme un particulier, qu'il remonte sur son trône, j'y consens; je ne me serais pas soucié de trouver chez mes parents Ottocar, quelques Rudolphes, des Louis XI, des Charles-le-Gros, des Louis-le-Chauve : tout cela était trop dangereux, ou pesant ou insipide. François I[er], Henri IV, et même le bon Charles VII; voilà des hommes avec qui il était agréable de souper, surtout avec le dernier, qui était gourmand.

Il y a deux espèces de sots : ceux qui ne doutent de rien, et ceux qui doutent de tout. Les premiers sont dangereux, car ils se chargent de tout; les autres ne le sont pas, car ils n'encouragent personne à les charger de quelque chose.

Je me suis trouvé à bien des conseils de guerre et d'administration, des consultations d'avocats et de médecins. On perd la moitié de son temps à parler gazettes et aventures de la société, à se conter des histoires, et à se demander comment on se porte; et l'autre est employée,

sans qu'on s'en doute, à communiquer sa façon de penser sur l'affaire, ou prendre celle de son voisin. On compte les voix; il y en a dix peut-être pour le parti le moins juste à prendre, par *injustesse* plutôt que par injustice. Je crois qu'il faut donner à chacun sa besogne, pour qu'il la travaille dans le calme de son cabinet, sans savoir l'avis de son camarade.

Si j'étais roi, je voudrais être plus riche *. Voilà comme je m'y prendrais. Je demanderais à quelqu'un de mes sujets : Combien me payez-vous par an? Sire, cent francs, je suppose. Je dirais : Ne m'en donnez que cinquante, mais donnez-vous la peine de les porter vous-même à un grand coffre de fer, dans la capitale de votre province, où l'homme qui vous l'ouvrira comptera et écrira votre nom. J'ai quatre fois plus que je n'avais; dirai-je, c'est trop? Je dirai : Au lieu de cinquante francs, n'apportez cette année-ci que vingt-cinq. Je serai du double plus riche que je ne suis, et mes sujets des trois quarts. Vingt-cinq millions d'habitants, à

* J'écrivais ceci en France long-temps avant la révolution.

vingt-cinq francs par tête, l'un portant l'autre, feront six cent vingt-cinq millions. Or, avec cette somme, entretenant le luxe par des fêtes superbes qui attireraient toute l'Europe; concentrant, animant et appelant touts les talents; ayant deux cent mille soldats, sans qu'ils cessent d'être citoyens : je pourrais même laisser des abus, puisque les abus font vivre bien des gens. S'il y en a de trop considérables, je les diminuerai. Je couperai une branche morte, mais je ne veux point couper pour cela l'arbre à la racine. Quand je dis ces cent francs, ces cinquante, puis ces vingt-cinq, par sujet, je les entends l'un portant l'autre; car, avec les grands seigneurs, les riches propriétaires et le clergé, il n'y aurait tout au plus que les négociants, quelques manufacturiers, quelques artistes et gens de la ville. Ceux de la campagne ne paieraient qu'un petit écu par an, tout au plus; il n'y aurait ni droits, ni gabelle, ni commis. Et, supposé même qu'un petit bourgeois ou un pauvre malheureux manœuvre soit obligé à une capitation de douze sous par an, cela ne serait pas trop, puisque mes troupes apporteraient une grande consommation dans les campagnes et les petites villes. Il n'y aurait pas de receveurs ni d'employés, qui

mangent le quart des revenus de l'État; car il y a des administrations qui coûtent trois fois plus que si on y volait, par les gens préposés à empêcher qu'on n'y vole. Vingt-cinq millions d'habitants rapporteraient vingt-cinq millions de louis tout au moins.

❧

Un homme qui s'écoute parler, écoute toujours un sot. Comme il est ennuyeux d'attendre qu'il ait fini ses pauses, son jeu de physionomie, et ce choix lent de mots trop sonores peut-être, qui vient affadir les oreilles !

❧

La médisance n'est pas un si grand mal qu'on le pense. Si elle roule sur des sujets de peu de conséquence, sur quelque ridicule, elle amuse sans blesser. Car les reproches qu'on fait à telle ou telle personne sur une petite aventure, la manière de se mettre ou d'entrer dans une chambre, ne font pas tort à sa réputation.

La médisance sur un calomniateur, un méchant, un intrigant, un flatteur, un orgueilleux, un poltron, un fripon ou un avare, est

un lit de justice qu'on tient sur tous ceux qui, pour ne pas être cités en public, se corrigeront peut-être. S'ils n'ont plus à se corriger, et s'ils ont fait du mal par les défauts dont je viens de parler, le lit de justice venge ceux qui en ont souffert, et est un avertissement pour d'autres.

Ce sont toujours les gens sensés qui font les plus grandes sottises; ceux qui n'affichent pas la raison, et qui s'en écartent même quelquefois, font souvent moins de choses à se repentir. Il n'y a que des fusées de la part des gens vifs; il y a des incendies de la part des gens froids.

Je connais des gens presque raisonnables qui croient à un petit Génie ou Démon familier dans le bon genre, et quelques jolies femmes qui m'ont assuré que ce qu'elles ont fait de mieux a toujours été par le conseil de leur sylphe. Je ne puis me flatter d'avoir une sylphide; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que toutes les bonnes idées que j'ai eues en ma vie, me sont toujours venues à dix heures du matin,

quand je me réveille un petit moment. Sylphe ou sylphide à part, je le conçois. Mon sommeil est paisible, parce que mon ame a été calme en me couchant.... Je conseille donc aux autres de ne prendre conseil d'eux-mêmes qu'à leur réveil, puisque je m'en trouve si bien.

»•o•«

Il y a des gens qui n'ont pas l'air de faire de la dépense, et qui en font plus que d'autres : cela est maladroit. Il vaut mieux donner quelques fêtes extraordinaires qui marquent, qui fassent du bruit, et procurent du plaisir, même à ceux qui n'en sont pas. Cela vous fait connaître et aimer du peuple ; et on a, par cet air de magnificence, d'attention pour les uns, d'affabilité pour les autres, tout le monde pour soi.

»•o•«

Il vaut mieux faire beaucoup de dépense à la campagne qu'en ville, où l'on n'est que le traiteur des sots et le plastron des étrangers. On fait gagner les gens de la campagne, on les divertit, on s'en fait aimer, et l'on fait plus de bruit.

Je connais des gens qui font les modestes, rougissant des éloges même qu'ils méritent, et ne sont humbles qu'en gros. Ils le sont si peu en détail, que si vous les contredites, vous les mettez en fureur; ils savent tout mieux que vous. On peut leur dire : Si vous avez raison si souvent, toutes ces raisons rassemblées feraient de vous un grand homme, au lieu d'être un homme médiocre comme vous nous l'annonciez.

La gloire est une courtisane de mauvaise compagnie, qui attaque quelquefois, en passant, des gens qui n'y pensent pas. Ils sont étonnés des faveurs qu'ils ont reçues, sans avoir rien fait pour les avoir. Au bout de trente ans, on les croit supérieurs à ceux qui en ont mérité sans en avoir eu, et même à ceux qui en ont obtenu sans avoir des prôneurs. Il est malheureux pour la vertu que tant d'actions de gens obscurs ou qui ne connaissent point de gazetiers, soient ignorées, et qu'on ne puisse pas remonter aux auteurs ignorés des grands résultats. On pourrait peut-être en dé-

terrer quelques uns : ce serait un nouveau genre d'écrire l'histoire. On peindrait les effets, et ceux qui passent pour les avoir produits ; et à côté, on ferait connaître les causes et les agents ignorés.

⁂

On a toujours son auteur favori. *Voltaire* a fait la fortune des Mille et une Nuits ; *Rousseau*, de Robinson Crusoë. Je ferais celle d'*Amelot de la Houssaye*, si j'étais aussi grand seigneur que *Voltaire* et *Rousseau*. Ce devrait être le bréviaire des Souverains. — C'est un pédant ? — Tant mieux : on trouve chez lui tout de suite ce qu'il a passé sa vie à puiser chez les autres, qu'on n'aurait ni le temps ni le courage de lire. Il n'y a rien dans ses notes politiques qui ne soit pensé profondément et applicable à ce temps-ci. Si l'on est effrayé de lire dix tomes de son Tacite, qu'on le prenne, comme on veut, à l'ouverture du livre. Je le répète : je le soutiens sublime et admirable ; et apparemment que personne ne l'a lu, car personne n'est de mon avis.

⁂

S'il y a quelque chose qui ne soit pas vain dans le monde, c'est l'admiration : mais com-

bien dure-t-elle ? On s'y accoutume si bien, que de là on passe souvent à ce qui en est le plus éloigné. Voyez ce brave homme arrivé de la guerre avec une jambe de bois. On apprend qu'il l'a perdue, en faisant gagner une bataille. On est pénétré d'un saint respect, qu'inspirent sa valeur, sa vertu, sa modestie peut-être, et son malheur. Six mois après, on n'y fait plus attention; et six mois après, on dit, *le Boiteux*, en parlant de lui. Il paraît ridicule. On le contrefait, ou l'on se plaint de la jambe qu'il n'a pas, parce que sa botte postiche s'est appuyée, dit-on, sur le pied de son voisin.

Après avoir bien dit, lu, écrit et entendu sur les femmes, quel est le résultat de bien ou de mal sur leur compte, sans vouloir être piquant ou galant? Le voici, de bien bonne foi: elles sont plus aimables que nous, plus jolies, plus sensibles, plus essentielles, et valent mieux que nous. Toutes les imperfections que nous leur reprochons, ne font pas autant de mal qu'un seul de nos défauts; et encore, comme je crois l'avoir dit ailleurs, nous en sommes la cause par notre despotisme, injustice et amour-propre. Voyez leurs règnes, quand elles

sont sur le trône. Il est faux que les hommes les y aient gouvernées. Elles ont trop d'ambition, pour une fois, en passant, qu'elles peuvent la satisfaire, pour partager même l'autorité. J'ai vu cela deux fois de plus près que personne : on peut m'en croire. Voyez une douairière, ou une héritière dans son château : elle y fait plus de bien que le défunt qui en était seigneur. Je ne parle pas des femmes distinguées, qui, par l'élévation de leur ame, la subtilité de leur esprit, la finesse de leur organe et la constance dans l'instruction, l'emportent sur les hommes les plus distingués. Mais qu'on suive, dans le cours de leur vie, cent personnes de chaque sexe; on trouvera dans l'un vingt fois plus de vertu que dans l'autre.



PORTRAITS,

PRÉCÉDÉS

DE DIVERSES REMARQUES SUR LES FEMMES.

DIVERSES

REMARQUES SUR LES FEMMES.

C'est en France qu'on est le plus réservé et le plus éloigné de tout genre de familiarité; elle s'introduit ailleurs sous la forme du respect. Ces baisements de main ne sont pas indifférents : une sorte de contraction qu'on a quelquefois dans les nerfs, ou une distraction, ou un essai, ou une espèce d'enthousiasme ou de reconnaissance, peut, en la pressant, indiquer ou faire indiquer plus qu'on ne devrait. Un baisement de main, en France et dans les pays voisins, serait une faveur plus distinguée qu'un baiser dans les autres. Celui-ci est une salutation en Russie, où les femmes et les demoiselles sont obligées de l'accorder à celui qui, leur étant présenté, leur baise la main. Je sais qu'on n'y attache aucune valeur, et qu'on y met toute la

décence possible, en n'approchant que la joue, mais on la manque bien souvent, et cette maladresse ou adresse peut avoir des suites.

Une femme est plus coupable en France de se rendre qu'ailleurs, parce que les occasions en sont plus éloignées. Le ton des hommes y est meilleur, les propos n'y sont point aussi libres, la conversation y est plus générale, parce que tout le monde sait y causer; et il y a, par toutes ces raisons, moins d'aventures que dans les autres pays, où les hommes, faute d'éducation, ont les manières trop aisées, et où les femmes les leur passent, de peur d'être accusées de pruderie. Celles qui ont du tact ou de la considération, savent en imposer. Il y a des femmes supérieures en grace, en esprit, en amabilité et surtout en beauté; Mais quand on n'a pas tous ces avantages-là, on succombe aux suites de cette familiarité. Quel ton, par exemple, que celui du Midi! que ne voit-on pas, que ne pense-t-on pas, que ne fait-on pas penser, que ne fait-on pas, que ne dit-on pas, que ne sent-on pas en Italie? Les climats modérés ne procurent pas autant ce que je viens de dire le plus honnêtement du monde, que les extrêmes, comme les plus froids et les plus chauds.

Telle vertueuse que soit une femme, c'est sur sa vertu qu'un compliment lui fait le moins de plaisir. Quand on la loue sur sa fidélité à son mari, elle est toujours prête à vous dire : Quelle preuve en avez-vous ? et on a même envie de laisser échapper une demi-confidence, pour en faite douter, quoiqu'elle existe véritablement.

La dévotion n'est un état qu'en France, où les femmes, à quarante-cinq ans, troquent le rouge et le spectacle contre la messe, l'intrigue et le commérage ; mais dans les autres pays, ce sont souvent les plus jeunes, les plus vives, qui dépensent ainsi leur tendresse.

Peut-on en vouloir aux inconséquences ? je ne crois pas : cela tient à la mobilité des nerfs. C'est pour cela que les femmes en ont plus que les hommes, à cause de la faiblesse de leurs organes. L'infidélité est le vice du cœur ; l'inconstance l'est de l'esprit, et l'inconséquence est celui du corps. Par religion, je crois que nous avons notre franc-arbitre ; et par raison, parce que l'homme est assez bien constitué pour en avoir. Mais quand vous voyez qu'une femme a changé d'avis, d'opinion et d'amant, dites qu'elle n'en a ni l'honneur, ni le démérite, mais qu'elle n'a pas pu faire autrement. Elle est ma-

lade. L'inconséquence est une maladie, et prive du bonheur, par une nécessité indispensable du mauvais état physique de l'inconséquent, ou de l'inconséquente. Je prie Dieu, son père, son mari, son amant et son ami, de le lui pardonner.

Les graces françaises sont si connues, si prévues, si égales, que toutes les femmes de ce pays-là se ressemblent, puisqu'elles ont eu le même couvent, le même coiffeur, la même marchande de modes, et le même maître à danser. Les Polonaises quelquefois ont trop de *laisser-aller*, les Anglaises trop peu; et on est souvent brouillé tout à fait avec les graces dans les autres pays.

Je n'ai garde de dire ceci, mais je suis persuadé qu'il y a des gens assez mal avisés pour croire que la manière la plus sûre des femmes de tromper les hommes, c'est de ne pas les tromper. Si la perfection était possible, celle d'une femme serait bien plus méritoire, et plus complète que celle d'un homme. A vertus égales, la beauté, la grace, la jeunesse, la délicatesse, font bien pencher la balance.

Dans l'entrée de chambre d'une femme, on voit toujours l'envie de plaire, ou la crainte de déplaire; c'est ce qui donne à chacune un air de

timidité plus ou moins naturel. Mais il y en a bien peu qui ne songent, dans l'antichambre, à l'effet qu'elles feront. S'il y a beaucoup de monde dans une galerie, ou un salon, elles ne reviennent à elles qu'un quart-d'heure après s'être assises, tant l'affaire est importante! et elles ont bien ri auparavant, sans en avoir envie, mais partie pour faire les aimables, et partie par embarras.

Comment seraient-elles en état de répondre à leur amant, avant d'avoir approfondi si celles qui sont entrées avant elles ont eu le même coiffeur, pour les mal peigner, ébouriffer, en blanc ou en noir, avec une crinière de lion, ou un air de tête antique; et si le schall est des Indes, leur ceinture de Constantinople, leur chaîne de Venise, leurs rubans de Londres, leur plume bien haute et droite à l'anglaise, ou une plume de héron; leur mouchoir turc, ou point de mouchoir nulle part, ni poches, ni jupons : une vraie figure grecque.

Un morose dira: c'est de ces têtes, plus ou moins chargées en dehors, plus ou moins vides en dedans, que dépendent les nôtres. Eh bien! quel mal y a-t-il, si elles ne tournent pas tout à fait? si on peut les reprendre quand on veut?

Le sage peut s'enivrer quelquefois. La Folie, étant bien jeune, plut un petit moment au maître des dieux.

Il n'y a jamais eu plus d'hommes-femmes, que depuis qu'il y a des femmes-hommes. Pourquoi changer de sexe? elles ne craignent plus les revenants, à moins que ce ne soient leurs maris, ou leurs amants premiers qui sont à la campagne. Elles ne craignent plus le diable, ni les voleurs, ni le tonnerre, ni le feu, ni de verser en voiture. Leur sensibilité, leur grace, et la mobilité si agréable de leur esprit, s'en vont. Pourquoi (disait aujourd'hui à une prétendue stoïcienne une femme distinguée sous tous les rapports des bienfaits de la nature, qu'elle a priée de la laisser femme), pourquoi ce luxe de forces? qui vous saura gré de votre combat avec la douleur?

Je n'aime pas plus une femme qui saute les barrières à la chasse, que celle qui saute la barrière de tous les préjugés. Qu'elle ne franchisse que ceux qui font tort à la société, et au doux et tendre commerce de la vie.

Ces enfants aimables, en sachant moins que nous, en sauront bien davantage. Elles nous mèneront, sans que nous nous en doutions.

Lorsque nous voyons qu'elles veulent être sur la même ligne, on appelle la raison à son secours: et quand même l'esprit gagnerait la bataille, le cœur la perd indubitablement.

Malheur aux gens qui pensent sans réfléchir! Avec une phrase sophistique, ils seraient capables de tout ce qui est mal, si par hasard ils ne sont pas nés avec une belle ame.

C'est ce qui arrive plutôt aux femmes qu'aux hommes. Malheur aux penseuses! Leurs nerfs ne sont pas assez forts pour tout saisir et tout embrasser. Gâtées par les flatteurs, comme les gens en place, elles abondent dans leur sens. Leur éducation, le manque de direction dans leurs lectures, le mauvais choix peut-être des ouvrages qu'elles lisent, souvent d'une très fausse philosophie, leur donnent des torts que n'ont pas celles qui ont moins d'esprit qu'elles.

Si leur amant n'est pas leur maître, la prétendue sagesse leur fait quitter la véritable.

Que peut un sexe faible qui n'a pas été exercé dans sa jeunesse à la morale, qui veut la suivre sans être réglé dans cette marche, qui tout d'un coup veut s'élever au dessus de lui-même, qui n'a pas la force de savoir assez pour comparer et puis juger, qui n'a pas voyagé, qui n'a rien

vu, qui a mal lu, qui prend de l'imagination pour de l'instruction, de la sécheresse pour de la vertu, l'envie de savoir pour de la science, et de l'entêtement dans un mauvais parti pour du caractère ?

Je l'ai dit vingt fois : ce sexe charmant est supérieur au nôtre en tout plein de choses. Mais c'est un arbre à fruits qui doit être étayé. Le bâton qui soutient ce corps frêle, dont la couronne est toute en fleurs au printemps, en attendant les présents de l'automne, est bien moins intéressant, sans doute, mais est nécessaire ; et nous sommes le bâton.

Je suis trop réservé pour ne parler de ceci que sous les auspices de l'hymen ; mais l'hommage qu'il exige n'est pas une chose à négliger. Qu'on n'y mette ni air, ni froideur, ni négligence: ce devoir sacré est un magnétisme qui resserre les liens de l'ame. La soumission de l'un des deux amants (époux), à la suite d'une petite guerre pour engager à cette résignation, raccommode en riant une petite brouillerie sur quelque sujet, qui, indifférent d'abord, deviendrait sans cela une affaire sérieuse. J'ai déja dit que je ne veux pas m'en faire avec ce sexe enchanteur. Qu'il compare ce que j'en dis avec ce qu'en disent

les deux auteurs des *Maximes* et des *Caractères*, et Saint-Évremond et un marquis de Lassay, auteurs de beaucoup de réflexions sur les femmes. Ils sont tous injustes et malhonnêtes. Je ne leur représente que de très petits défauts dont nous sommes souvent la cause, parce que nous les gâtons.

Il n'y en a presque plus, dans le grand monde, de mauvaise compagnie, de mauvaise vie et de mauvaises mœurs : elles n'ont jamais été plus instruites ; elles remplissent bien mieux les devoirs de mères ; mais elles gâtent quelquefois ceux d'une tendre liaison, par des caprices, des inconséquences et les petites choses que j'ai déja dites.

Les femmes enfin n'ont jamais été aussi bien qu'elles sont dans tous les états. Si elles veulent qu'on écrive qu'elles sont parfaites, on peut leur dire comme Alceste : Cherchez ailleurs qui vous encense.

PORTRAITS.

PORTRAIT D'ISIDORE.

Si Isidore doit beaucoup à la nature, la nature lui doit aussi infiniment. Le créateur se repentit, dit l'Écriture, d'avoir fait l'homme, quoique ce fût à son image : la trouvant dans Isidore, on dit qu'il se glorifie d'avoir fait la femme. Remarquez bien la marche, le maintien, le port de tête, les manières, les phrases d'une autre, pour voir qu'Isidore en est précisément l'opposé.

Songez à la roideur du corps et d'esprit d'une provinciale; aux petites gentillesses des élégantes de la cour et de la ville; aux rires étudiés et bruyants des femmes qui font les françaises; à l'air langoureux de celles qui font les sensi-

bles ; au petit bel-esprit d'une femme de lettres, au genre romanesque ou champêtre d'une habitante des bords du lac Léman : ce n'est point Isidore.

Passez ou pensez à la dignité d'une Allemande du siècle passé, à la sécheresse, ou l'affectation, ou la pédanterie de quelques unes de celui-ci ; à l'évaporé des Françaises d'autrefois, à l'indécent de celles d'aujourd'hui, à la fierté, la pruderie d'une Anglaise, aux avances d'une Italienne, au tortillage d'idées et de manières de quelques Castillanes ; à la finesse de quelques femmes de gouverneurs de province des extrémités de la Russie, sous l'air de la naïveté ; à la gravité d'une Espagnole, la froideur d'une Danoise, la lenteur d'une Hollandaise, la minauderie d'une Suédoise, vous saurez au juste ce que n'est pas Isidore.



PORTRAIT DE CARITE.

Carite est faite pour être aimée d'une douzaine de personnes et détestée de douze cents; elle a plus d'esprit que les hommes qui en ont le plus, et plus de graces que les autres femmes. C'est un drôle de conquérant : elle est brillante comme Alexandre, a la même rapidité dans ses succès; subjugue, domine, enlève, entraîne, et ne donne à personne le temps de la réflexion. Lorsqu'elle repasse ses triomphes, elle en est quelquefois honteuse; elle voudrait ôter aux captifs les chaînes qu'elle leur a données ; le bruit lui en fait mal à la tête, et l'encens qu'on brûle sur ses autels lui paraît quelquefois si fade, qu'elle en a des vapeurs. Si elle le témoigne, elle voit autour d'elle un tas de malheureux : la pitié lui parle en leur faveur; elle se met à pleurer, parce qu'elle est bonne; elle écrit, se justifie, demande presque pardon. En général, la moitié

de sa journée se passe à réparer ce qu'elle a dit ou ce qu'elle a fait pendant l'autre moitié. Ce n'est plus un tyran; c'est un enfant qui demande grace. Elle mène une vie de chien; libre de volonté, elle ne fait jamais ce qu'elle veut.

Elle ne fait jamais mal à personne, mais elle alarme tout le monde; et, ne pouvant pas s'empêcher, un instant après, de rire ni de faire rire aux dépens de ses courtisans, les scènes d'impatience, de douleur et d'épigrammes recommencent sans cesse. Son esprit est trop agité toute la journée, pour que son ame ait le temps d'être travaillée. Si quelquefois elle délibère sur un choix à faire, une gaucherie de celui auquel elle a pensé perd dans l'instant, à ses yeux, celui à qui elle fait tourner la tête; ne l'ayant plus assez pour être aimable, il n'est souffert que par commisération, et gâte tous les jours ses affaires de plus en plus. Celui qui est parfaitement aimable, et à qui elle remarque assez de sang-froid pour continuer à l'être, plaît à son esprit, mais il ne gagne rien sur son cœur. Elle a trop raisonné sur l'amour. De l'analyse elle a passé à l'anatomiser, et ce petit squelette n'est pas bon à envisager. Il n'est char-

mant que lorsqu'on le prend sans réfléchir, avec ses jolies petites formes rebondies. A-t-elle, n'a-t-elle pas? a-t-elle eu? aura-t-elle? C'est une énigme. Si cela est arrivé, ce n'a été que par curiosité et par sa supériorité sur presque tous les êtres. Il ne lui sera jamais possible de faire cas long-temps de celui à qui même le dépit d'avoir cédé ferait bientôt échapper sa conquête. Je voudrais que Carite trouvât un homme qui lui ressemblât, et alors nous verrions beau jeu. Carite n'est pas heureuse. Cette incertitude, la crainte ou l'espérance de remplir le vide qu'elle tient dans son cœur, lorsque par hasard elle le consulte, lui fait souvent verser des larmes. Lorsque tous les agréments qui, par leur abondance, troublent sa tranquillité, seront passés, Carite retrouvera le bonheur qu'elle a perdu à force de le chercher.



PORTRAIT D'UNE ANGLAISE.

Regardez et écoutez Lizy, et je parie que vous écrirez tout de suite comme moi. Sa façon de se tenir, de se mettre, de se conduire, de parler et de marcher, et tout enfin dans elle est extrêmement négligé; il n'y a que dans sa façon de penser qu'il n'y a pas de négligence. Elle y a de la force, de la justesse, énoncées dans moins de mots que de choses. Ce qu'elle dit est concis, prompt, gai, piquant, bon, aimable et bien senti. Elle connaît vite, et se fait bien vite connaître. Chez elle, la théorie est venue après la pratique. La candeur et la malice, assez étonnées de se trouver ensemble, se sont logées assez singulièrement dans ses yeux. Sa fraîcheur annonce une bonne conscience. Oh! je lui conseille aussi de l'avoir, car elle dit bien vite tout ce qui est contre elle. La timidité, qui n'est souvent qu'une hypocrite ou un enfant de l'amour-propre, n'est

pas de sa connaissance. Au lieu de cela, elle a mis à sa place tant de mesure, qu'elle n'est ni embarrassée ni embarrassante. Elle ne dit pas un mot et ne fait pas un pas pour plaire; mais l'air qu'elle met à l'un et à l'autre lui assure un succès général. Je ne crois pas que les femmes s'en alarment, car j'ai vu celles qui la connaissent la juger comme moi. Elle est habillée et coiffée à sa manière, qui n'est celle d'aucune autre. Il y a toujours quelque chose qui lui manque, et elle a toujours oublié sa petite chienne, ses gants ou son éventail. Elle a de beaux cheveux châtains et longs, des dents belles, surtout par leur égalité, et des lèvres précisément comme on devrait les avoir si l'on voulait s'en servir.

Son visage est plus intéressant en face qu'en profil, où il n'est que joli par sa drôle de coupe: mais en face, elle pourrait inspirer un grand sentiment à un sot qui s'imaginerait qu'elle l'aime. Mais de peur que celui qui ne l'est pas ne s'en avise et ne l'en ennuie, il sort à l'instant de sa bouche quelque chose d'inattendu et de plaisant qui déconcerte le soupir. Lizy n'aurait aucun défaut, si elle n'était pas femme. Elle n'est méchante, par exemple, qu'en cette qua-

lité, et elle ne l'est que deux ou trois fois par an, encore pour un quart-d'heure seulement. Elle n'a jamais d'humeur; elle a plus de fermeté qu'un homme, est plus supérieure aux évènements. Lizy ne sait apparemment le prix d'aucune vertu, car elle n'en met aucun à celles qu'elle a. Si on lui disait qu'elle a de la délicatesse, par exemple, elle demanderait *pourquoi? qu'est-ce que j'ai fait? vous êtes un Français, car c'est une flatterie.* Si on lui disait : Vous avez une singulière modération et une étonnante abnégation de vous-même; vous avez de l'élévation sans exagération....., elle répèterait ces quatre mots en *on* en anglais et en français, et elle dirait : *Qu'est-ce que tout cela veut dire? vous êtes encore pis qu'un Français, si cela est possible. Moi, femme anglaise, je n'ai pas besoin de compliments.* Elle n'est pas complimenteuse non plus : elle a des franchises fort plaisantes. Lizy n'a aucun talent agréable. Elle ne fait que des choses difficiles et utiles; elle dit et entend volontiers les choses les plus sérieuses. Elle aime la campagne, les jardins et les moutons, et la nature dont elle est l'enfant chéri, sans être son enfant gâté. Non assurément, elle ne l'est pas. Mais se moquant du sort et philo-

sophe sans savoir comment ce mot s'écrit, elle sera heureuse. Oh! oui, elle le sera; j'en ai le pressentiment, et je suis heureux en pensant qu'elle sera heureuse.

PORTRAIT

DE LA PRINCESSE BAZILE D'OLGOROUKY.

VOULEZ-VOUS lire une énigme? la voici. Vous allez voir le plus pauvre portrait du monde et extrêmement ressemblant de la femme la plus distinguée de l'univers : il est fait; je puis m'arrêter là. Le trouvez-vous piquant? Qu'est-ce qu'un tableau sans ombre? J'aime autant un papier chinois. Voulez-vous savoir pourtant ce qu'est à peu près madame Abajcy?

C'est une taille entre la nymphe et la déesse : la première n'est que gentille, la seconde n'est que majestueuse. Madame Abajcy n'est qu'une femme; mais quelle femme! Sa figure a l'air de demander pardon de la noblesse qui y règne; la volupté demande de même grace pour ses yeux, où elle voudrait la remplacer; mais elle

se plaît dans la rondeur et la mollesse de ses mouvements. Elle se tient, aussi, près de ses épaules et de son cou, où sa belle tête est si bien attachée ! Une mesure inconcevable et un tact que je n'ai vu à personne, dirige son extérieur, comme l'esprit, sans faire tort à son ame, dirige son intérieur. Il ne la captive pas, mais il sert à la régler, et ne l'eût pas arrêtée, si un être digne d'elle s'en était emparé. Elle ne doit ce qu'on appelle vertu qu'aux circonstances; mais elle l'aurait perdue, sans entraîner sa réputation dans sa perte. On ne s'aperçoit pas qu'on l'admire, et les femmes surtout, qu'elle rend si subalternes à côté d'elle, ne s'en doutent pas. Son art est de faire valoir les autres, et sa marche est si douce qu'on ne croit pas devoir lui en savoir gré. Sans gêne, et sans avoir l'air de s'en occuper, elle trouve moyen, avec plus ou moins de gaîté ou de simplicité, ou plus ou moins de frais, de renvoyer contents tous ceux qui sortent de chez elle : elle les classe, les juge à merveille; et sans l'air d'ennui, elle charme ou se dérobe aux ennuyeux.

Quand tous les talents, réunis si singulièrement à la grace et la beauté, font trop d'effet; lorsqu'un enthousiaste la serre de trop près,

pour qu'elle n'en convienne pas un peu, elle met cela sur le compte de son pays, et elle dit (d'une manière que je prévois, et toujours sujet d'une moquerie de ma part) : *Nous sommes de bonne heure dans le monde ; on nous élève à toutes ces misères ; les femmes du Nord, leurs manières.... je ne sais que vous dire....*

Vous pouvez dire : Madame Abajcy, nous, par la grace de Dieu ou la grace des Graces ; car qui vous ressemble dans votre septentrion et le couchant de l'Europe ? Vous avez sûrement beaucoup des jolies manières, des agréments et de la séduction de la France; mais vous avez une bonhomie dans vos charmes (si l'on peut parler ainsi), qu'on n'y connaissait pas. Une Française qui serait ce que vous êtes, humilierait et serait insupportable. Madame Abajcy, pour s'excuser de plaire autant, ajoute peut-être qu'un peu d'asiatique, d'oriental, nous donne quelque peu d'originalité. Je ris aux dépens de madame Abajcy, et je vois que sa modestie, qui n'est pourtant pas jouée, n'est qu'une petite ridicule. Ne s'avise-t-elle pas aussi d'être bonne pour son mari, ses enfants, ses amis; bon enfant elle-même, galant homme, bonne princesse, facile à vivre, sûre, ni exagérée, ni exaltée ?

Son élévation est comme sa sensibilité, enfermée jusqu'au moment où elles doivent voir le jour. Madame Abajcy, vous êtes, entre nous, une vraie perfection; mais je ne le dirai à personne.

PORTRAIT D'EUPHROSINE.

Euphrosine est légère et élégante de corps, de cœur et d'esprit. Qu'est-ce que cette élégance de cœur? me dira-t-on. Je m'entends, et la voici: Son cœur ne fera jamais qu'un choix brillant; il faudra avoir gagné une bataille et avoir eu vingt femmes pour lui plaire. C'est pour cela qu'elle ne se mariera peut-être jamais. Et puis, il y aura encore une difficulté : je suppose qu'Alcibiade ressuscite pour elle, qu'une marchande de modes arrive en même temps qu'Alcibiade; sa tête, aussi légère que la plume dont elle va la parer, lui fait perdre l'heure du rendez-vous, ou l'empêchera d'écouter sa déclaration. Un violon qui prélude la fera voler au musicien, des bras de son amant, entre lesquels un peu d'abandon et d'étourderie l'avait précipitée. Mais il part pour la guerre, cet amant. Pauvre Euphrosine, que je te plains! Il va chercher de nouveaux dan-

gers pour te mieux mériter : Euphrosine sent tout cela ; elle a d'ailleurs le cœur excellent. Que de pleurs ne verserait-elle pas ! Mais sa mère est en couches ; elle recevra beaucoup de visites, et Euphrosine aurait les yeux rouges. « Je « pleurerai demain, dit Euphrosine; il y aura bal, « mais cela ne se verra pas; le soir, d'ailleurs, « un chapeau, et bien des cheveux sur le front, « couvriront presque tout mon visage. » Avec quel plaisir Euphrosine ne lit-elle pas sa lettre de la première poste ! Elle l'achèverait sûrement, si une de ses amies, moins jolie qu'elle, ne venait pas la chercher en phaéton. Comment n'y pas aller pour l'écraser ? « Je m'y dessine si bien, dit- « elle; tout le monde dit que j'y ai l'air d'une « déesse : la pauvre petite femme se repentira de « s'être montrée avec moi ! C'est une bonne en- « fant, ajoute-t-elle ; je l'aime de tout mon cœur : « elle est un peu bête, et son amazone est mal « faite. » Elle est prête à répondre à son amant, la poste part; mais une partie de plaisir arrive. Il y a un déjeûner à une petite maison de la Chaussée-d'Antin. On lui envoie des chevaux; Euphrosine s'habille en conséquence. Quel négligé charmant ! Elle espère qu'en partant au galop, au travers de tout Paris, le vent déran-

gera assez son ajustement pour qu'on s'aperçoive de la plus jolie jambe du monde. Elle rentre chez elle, fatiguée de succès et de tout ce qu'elle a vu, qu'elle sent bien ne pas valoir son amant : elle y pense profondément. « Qu'est-« ce que c'est, se dit-elle tout haut à elle-même, « que ces hommages rendus à ma taille, à ma « drôle de mine et à ma gaîté? Ma liberté m'en-« nuie. Oui, dit-elle, une chaîne durable, une « chaîne charmante.... Ah! mon Dieu! à propos « de cela, madame une telle en avait une au-« jourd'hui à son cou, qui m'a désolée : elle est « d'or et d'acier, et damasquinée à merveille. « Je vais en commander une pareille, avec des « petits nœuds de diamants et des petits carrés « en arabesque. — Madame, lui dit-on, une « lettre qui arrive de l'armée. — Je la lirai en « chemin; qu'on mette mes chevaux, et qu'on « m'habille au plus vite pour sortir.... »

Euphrosine a-t-elle un cœur ou n'en a-t-elle pas? Je n'en sais rien; mais, à coup sûr et à peu de chose près, elle aura toujours son innocence.

PORTRAIT D'UNE ESTHER

CENT FOIS PLUS CHARMANTE QUE CELLE D'ASSUÉRUS.

ESTHER est grande et belle. Son genre de beauté est la noblesse sans une majesté imposante, et le calme sans uniformité; son front est bien dessiné et serein; mais sa physionomie rend parfaitement ce que son ame éprouve. Esther se croit malheureuse; ce qui jette sur son visage quelquefois une teinte de mélancolie qui la rend extrêmement intéressante. Son regard est si beau que si, par hasard, ses yeux se tournent sur quelqu'un, c'est une espèce de bienfait qui lui attire une foule d'hommages. La vérité habite sur ses lèvres, et y est bien logée. Quand elle parle de quelque chose d'intéressant, il y a un petit mouvement dirigé par la candeur, qui laisse voir de jolies dents. De belle qu'elle est, elle devient jolie, parce

que la grace l'anime autant que le son de sa voix séduit.

Sa taille est superbe, sans roideur et sans négligence; son maintien est naturel, et sa marche agréable : elle a de beaux cheveux; et en attendant qu'on détaille pourquoi elle plaît, son ensemble produit l'effet le plus agréable.

Esther est née pour aimer, comme un général est né pour gagner des batailles, et un poète pour faire des vers. Plus elle en retarde le moment, et plus elle court risque de le mal choisir. Elle est froide, parce qu'elle ne l'est pas; elle est dissimulée, parce qu'elle ne l'est pas; elle a trop d'imagination; ses idées se croisent; cela lui donne du vague dans l'esprit et de l'incertain dans le cœur. De volcan qu'elle doit être, elle se fait glacière; et de femme supérieure, femme à préjugés.

Elle perdra sa réputation à force de vouloir la conserver. On ne s'imaginera jamais qu'avec le caractère de sensibilité dont sa figure est imprégnée, elle soit sourde aux accents de l'amour. Sa destinée étant d'en suivre les lois, il vaut mieux qu'elle s'y prête tout de suite de bonne grace; et si, par la sincérité, on s'en aperçoit,

au bout de huit jours on n'en parlera plus.

Sa santé, son bonheur, tiennent à cela; l'un et l'autre, sans cela, s'éloigneront d'elle. Esther est aimable; mais quelle différence d'amabilité, si la confiance, le plaisir et la reconnaissance l'animaient! Quelle augmentation de charmes répandus sur toute sa personne! Il n'y en a qu'une d'agréable; il y en aurait vingt de charmantes dans la même. Ses beaux yeux qu'on soupçonne avoir répandu des larmes, n'en verseraient que de tendresse; et comme les gens qui savent pleurer savent rire, on lui verrait des accès de gaîté qui orneraient sa raison des grelots de la folie. Elle en a bon besoin, cette raison; car, à force d'en avoir, on n'en a pas.

L'amitié est une nourriture trop légère pour le cœur d'Esther. Celle des femmes tient à si peu de chose, qu'un bonnet, une chaîne, une plume, et plus de succès dans le monde, la dérangent. Elle répond à cela qu'elle aime son frère le major. Plus un brave hussard est fait pour son métier, et moins il l'est pour celui de tous les raffinements de la paisible amitié. En conséquence, ce frère, fait lui-même pour la gloire et l'amour, ne peut pas perdre son temps destiné à ses deux genres assurés de

succès, à remplir froidement le vide d'une ame trop vive d'ailleurs pour s'en contenter.

Si Esther, parmi ses amies, en a une digne d'elle, ce dont je ne doute pas, elle recevra avec plaisir les épanchements de son ame, lorsqu'elle aura été touchée par l'amour. C'est à cela que sert l'amitié, qui par là devient plus solide et satisfaisante tous les jours.

Esther est une enchanteresse, cela se voit d'abord: mais elle est aussi un peu sorcière : qu'elle interprète bien ses songes, elle verra que le diable la punira d'être rebelle aux lois de la nature en général, et de sa nature en particulier.

Esther est de la religion réformée : elle verra, par les lois de la prédestination, qu'elle ne sera pas coupable aux yeux de Dieu, qui lui a laissé son franc arbitre, non pour la chose, mais seulement pour le choix.

Esther a une liberté qui la gêne; raison de plus pour la perdre, de manière pourtant à la reprendre si par hasard elle se trompait. Elle est plus veuve de cœur que veuve de mari : elle a besoin de devoirs et peut-être de contradiction et de contrariété. Celles même de l'amour lui feraient plus de bien que l'apathie d'une triste

tranquillité, pour laquelle elle n'est pas faite.

Sa conversation commence quelquefois avec peine, et presque avec distraction; mais l'intérêt augmente à mesure qu'elle parle: elle développe sans le savoir, toujours de plus en plus, de l'ame et de l'esprit, des mots justes, de l'élévation, presque de la singularité, et des sentiments distingués. Esther ne peut manquer d'être généreuse, compatissante, douce dans la société, et indulgente.

Pourquoi n'est-elle sévère que pour elle-même? Elle est exagérée sur de prétendus principes, et met sur le compte de sa santé ou de ses affaires la tristesse qui ne lui vient que de sa non-existence : elle ne peut l'avoir qu'en suivant mes conseils, et, si j'ose le dire, mon exemple. Je ne puis le lui offrir que vis-à-vis d'elle, et cet exemple est celui de la passion la plus ardente qu'on ne peut avoir pour une autre. Les charmes d'un sexe enchanteur nous sont refusés; il nous séduit, mais nous pouvons le convaincre. C'est sa première vue qui nous subjugue. Que ce soit l'examen de notre ame qui rende sensible celle de la personne que nous adorons. Quoique l'air de mélancolie aille à merveille à Esther, un rire involontaire, qui lui échappe quelquefois, l'em-

bellit encore, et ses joues alors se couvrent de roses.

Esther n'est affectée en rien. Si sa manière de lever ou baisser les yeux, sans les tourner, tourne les têtes, que serait-ce de ses yeux, si on y lisait un peu de sensibilité? Que deviendraient-ils, ou plutôt que deviendrait-on, si un petit *je vous aime*, prononcé modestement entre ses dents, sortait un peu de sa bouche!.... Je ne me permets pas de m'arrêter là-dessus, encore moins de m'étendre sur tout ce qui en serait une suite délicieuse. Si j'étais l'Albane, mon pinceau exprimerait la volupté et la décence. On passe tout à un bon peintre; mais celui qui ne l'est qu'en écriture suspend et purifie son style; il n'ose pas se livrer aux tableaux d'une tendre et vive imagination. Peut-être que l'Albane voudrait la peindre lisant la *Nouvelle Héloïse*; moi, je ne prends seulement pas la liberté de penser au bosquet de Clarens, à la lettre quatorzième, et à deux autres que je n'ose pas nommer. Si Julie était devenue veuve, oh! sans doute, elle aurait aimé; et avec son expérience, elle aurait choisi celui qui lui en aurait paru le plus susceptible, en reconnaissant son cœur. Julie aurait été heureuse; et le vainqueur de Julie aurait été comme celui

d'Esther, un Dieu sur la terre. Quand l'amour de la gloire se mêle à l'autre, et lorsqu'on sent le prix de la victoire, à la guerre comme en amour, qui dompte la fierté, il n'y a ni raison

sibilité que cela finisse.

ier s'ennuie, s'ennuiera, sortira sans sa-

quoi, rentrera de même, ne saura pas s'occuper, réfléchira, se couchera, dormira peu. Si elle aime, chaque moment sera rempli, parce que son ame le sera. Ses talents reviendront; elle dessinera; les auteurs français les plus profonds ou les plus sensibles passeront successivement entre ses mains. Si elle les remet sur la table pour penser, elle verra que sa modestie et sa méfiance d'elle et des autres sont des torts qu'elle ne veut plus avoir. Elle jouira du bonheur d'en procurer; elle remerciera le ciel d'avoir fait un heureux; elle donnera le ciel elle-même, et elle y sera; et elle verra que le pis-aller d'un amour réciproque est l'amitié la plus vive et la seule qui soit sûre. Elle ne peut l'être que par les gages de la tendresse, chaînes de fer par la solidité, et de fleurs par la légèreté; et tous les plaisirs à la fois.

Esther aurait été un brave garçon, et, je crois, un grand homme, si elle n'était pas femme. Son

ame est fière; son esprit est ferme, et je lui crois un grand caractère. Elle supporterait tous les malheurs, excepté ceux qui sont une suite de la plus belle partie de nous-mêmes, la sensibilité.

Elle n'est pas femme comme une autre; car je parie qu'elle ne connaît ni l'envie, ni la curiosité, ni toutes les petitesses d'un sexe qui en est rempli, et parmi lequel il est si difficile de faire un choix pour sa vie.

Je ne sais pas si elle n'en a pas un défaut, comme, par exemple, d'être un peu cachée; c'est-à-dire d'avoir des doutes ou des peines qu'elle ne confierait pas; de ne pas témoigner assez si elle approuve ou blâme, si elle est contente ou si elle ne l'est pas.

Esther frappe au premier moment qu'on la voit: elle touche au second, et ravit au troisième : elle ne connaît pas le mot de coquetterie; elle a la plus sûre, c'est celle de n'en pas avoir.

Qu'on me montre un homme qui l'adore, j'en aurai bonne opinion. Je dirai : il aime la décence, car c'est la décence même que toute sa figure et sa personne.

Si on ne l'aime que comme on aime ordinairement, comme une belle femme à qui, par fa-

tuité, oisiveté, ou goût pour le plaisir, on voudrait plaire, je mépriserais autant celui-ci que j'estimerais l'autre.

Esther est peut-être un peu romanesque, ...nt mieux. Si elle réalise une partie de son ... elle sera heureuse, et on sera heureux. ... est romanesque; son goût est roma-... car elle aime la campagne. Cela seul donnerait bonne idée d'elle; on est pur quand on se plaît dans les champs et les bois. Ne doit-elle pas chérir la nature, à qui elle a tant d'obligations?

C'est en disciple et ami de la nature que je m'étends sur celle que je crois, à peu de chose près, une perfection. Hélas! je ne puis encore la connaître à fond; mais il ne peut y avoir que des qualités célestes dans une si belle enveloppe, image de la Divinité.



LETTRE ET PORTRAIT.

Vous savez, princesse, qu'un abbé savant et, ce qui vaut mieux, fort aimable, et un abbé hussard, se sont écrit des douceurs en monosyllabes. Eh bien ! moi qui ne suis pas tout cela, et à qui on n'écrit pas tout cela, j'ai l'honneur de vous envoyer le portrait du prince de***, sa vie privée, et des monosyllabes tant qu'on veut. D'abord il est question de vous.

« Qui veut voir trait pour trait le Grand de la cour qui lui a pris son cœur ? Je veux qu'il soit aux yeux de tous dans tout son jour. Il en est le plus grand et le mieux fait. Quel air ! c'est un port de roi. O le beau corps! il a le cou long et ne le tend pas du tout. Mais il tend la main à qui n'a pas de pain. Un jonc est moins droit ; il est droit dans le cœur, droit sur ses pieds, droit par tout, droit en tout.

« Je sais bien ce que je fais, quand je dis du bien de lui. Je fais bien, car rien n'est plus beau

que le vrai ; et il est beau, et il est vrai. Il sert bien le roi que je ne sers pas; il rit quand on le prend en flanc; il fait un bond, et puis il court au trot aux coups.

«Il se bat..... oh ! c'est dans le plus grand feu
e faut voir; c'est là qu'il se fait beau ; il y
l y est si gai ! il a le nez haut ces jours-
il a l'air de Mars, et il en a le jeu.

«Il a bien du nerf. Il n'est pas dur, mais il est vif quand il le faut. Il ne fait pas de cas du tout des pieds-plats ni des fats, très peu des sots, car les sots ne sont pas bons. Ses mots sont pleins de sons et de sens. Je ne sais s'il a de la voix ; il fait tout et fait bien. Il est bon fils et a bien du goût pour ses sœurs. Il fait grand bien au sieur de Poix, qui est mieux tous les jours, qui est bien né, qui a un bon cœur, qui est doux, qui n'est pas grand, mais qui n'est ni nain ni vain. Dans la paix il suit le roi quand il va au pas à la mort du cerf, et il ne s'y tient pas mal.

« Il prend du thé dans son lit; vers le soir un peu de fruit, et puis il dort fort bien. Un jour un œuf lui fit grand mal ; sans sel, un œuf n'est pas sain ; mais lui qui en met à tout, que n'en met-il là ? Il n'est pas au cou du tiers et du

quart, mais il n'est pas froid pour ceux qui lui sont chers. Il ne prend rien à tic, mais il ne prend pas tout en gré. Il est fait pour le plus grand sort.

« Il n'est pas duc, mais il vaut mieux que tous les ducs. Ce roi, dont je ne dis pas le nom qui est trop long, dit un jour : Il est du bois dont on les fait. J'eus peur qu'il ne le fût, et je dis, moi : Fi donc!

« Son nom, mis en deux, a deux sens, dont l'un est fort bon mis au pot. Il est du mois de mars, ou de mai, ou du moins je le crois.

« Il boit sec, je ne l'ai point vu gris; mais il est blond, beau front, teint bleu, des yeux à fleur de peau. Qui veut voir qui le peint? C'est moi qui ne suis pas bien vieux; un peu fou, dit-on. Eh bien! fou, soit, fou tant que je le peux, et fou le plus tard que je puis; fou, très fou. Peu de mœurs, pas le sou; mais je suis gai, moi. »



PORTRAIT D'IPHISE.

IISE ne va pas à la messe; elle se croit un esprit fort. Elle n'a pas d'amant; elle se croit vertueuse. Mais c'est une aristocrate de vertu; elle ne parle qu'à des gens qui en ont, comme elle, seize quartiers. Elle ne fait du bien à personne; elle se croit économe. Elle ne dit du bien de personne; elle se croit sincère, et ennemie de la flatterie. Iphise ne lit pas; elle croit qu'elle réfléchit. Iphise n'est ni à Dieu, ni aux hommes, ni au diable : Iphise est à elle-même, et c'est tout ce qu'il y a de pis.



PORTRAIT DE ROSAMONDE.

J'AVAIS voulu attendre que mon amour pour Rosamonde fût passé, pour la peindre. Il ne passe pas, ce n'est point ma faute. J'ai montré son portrait; on le trouve impartial; je l'imprime dans mon livre, comme il est imprimé dans mon cœur. J'ai quelque idée d'avoir vu une figure à peu près aussi belle et agréable dans l'histoire romaine. Elle n'a ni le profil ni le sérieux de la Grèce, dont la noblesse est rarement tempérée par le gracieux; c'est ce que possède celle de Rosamonde, qui a une mobilité étonnante dans les yeux et la coupe de son visage, si l'on peut s'exprimer ainsi. L'étude de l'ame, l'amour du beau, le goût pour l'intéressant, le désir de peindre les passions plutôt que de les ressentir, lui ont donné, sans savoir comment, le talent de rendre le désespoir, la ven-

geance, la peur, la pitié, les malheurs de famille ou ceux de l'amour, dans une perfection inouie et inattendue. Grand Dieu! qu'elle en exprimerait bien le bonheur, si elle voulait! Sage, profonde, raisonnée, et cependant inspirée dans ses attitudes, sa superbe personne est la plus belle galerie que j'aie vue. Elle ne doit qu'à l'esprit l'*animation* de ses traits (mot nouveau que je lui dédie), car ses traits ne paraissent pas assez prononcés pour exprimer si bien. Mais une bouche charmante et si fraîche, plus ou moins ouverte; un cercle de joie ou d'infortune autour de ses yeux, aussi vifs, brillants, enchanteurs, incertains ou éteints qu'elle le veut, produit cette magie. Tremblez, juge, sur votre tribunal de sévérité, si Rosamonde vient ainsi vous demander la grace d'un coupable; mais, roi sur votre trône, bénissez le génie de la beauté et de l'ame qui viendrait parler pour un innocent. Je n'ai parlé que de sa tête, belle au dehors, belle au dedans, ornée et bien organisée; cette tête est extrêmement bien attachée au plus beau cou du monde, entre deux épaules, où commence sa grace. C'est de là que part l'arrondissement, le plus ou moins de retenue ou d'étendue de ses beaux bras. De ce cou d'argent

dépend le plus ou moins de tête baissée, qui détermine le corps ensuite, ou à se tourner comme sur un espèce de pivot, ou à se jeter presque tout en avant, de côté ou en arrière, les yeux vers le ciel, et finalement à terre, avec un bruit qui fait, d'horreur ou d'intérêt, tressaillir les entrailles.

Il n'y a pas un instant de rudesse, d'aigu, de promptitude, de transition ni d'art dans ses mouvements. Il y a une gradation et un moëlleux extraordinaires : elle peut être la nature souffrante, mais jamais défigurée; sa beauté ne fait que changer, et ne cesse jamais. La mobilité de son esprit fera que celle de ses traits, pour les grandes aventures, ne sera jamais un jeu. Sans cela, *Rosamonde* serait un torrent que rien n'arrêterait, si elle s'y livrait; mais elle est arrêtée par la crainte de rendre malheureux ses alentours sacrés. Elle a tant de douceur, de complaisance et d'ignorance de ce qu'elle vaut, que cela seul la rendrait aimable; elle a l'air d'être des trois pays dont elle possède la langue et la littérature à merveille. Elle ne serait pas si bien, si elle avait été tout-à-fait d'un seul; et celui qui lui a fait le plus de bien, c'est l'Angleterre, parce qu'elle n'y est venue qu'après son

mariage. Elle n'en a ni le dédain, ni le roide de l'Empire, ni le confiant et le laisser-aller de la France. Elle a des manières nobles et indépendantes des Anglaises, qui n'y ont jamais rien de esquin ni de vulgaire, comme tant de femmes sont ailleurs. *Rosamonde* soutient encore avec l'esprit une mauvaise cause qu'une bonne; arrête, déjoue, et se tire toujours bien de quelque conversation qu'elle ait; elle la commence sans savoir à peine ce qu'on dit, et tout de suite une idée neuve, originale, exprimée gaîment, vient la servir à merveille. Elle a deviné le monde avant de le connaître, et pouvait s'y égarer avant d'y entrer. Mais elle se moquera trop de ses amants pour en avoir. Si on l'aime trop, on est perdu; si on ne l'ennuie pas, elle dit : On doit être malheureux de ne pas être aimé. Son rire quelquefois part comme une fusée, et de ressouvenir. Dieu sait quand alors il s'arrête : sa mémoire n'est chargée que de beaux vers français, anglais, allemands, et de traits intéressants. Elle est menteuse, mais ce n'est que sur elle. Elle prétend qu'elle est capricieuse, cela n'est pas vrai; qu'elle n'aime pas les femmes, et elle a des amies; qu'elle n'aime pas le monde, et elle y est fort à son

aise; qu'elle n'aime pas la solitude, et elle sait s'occuper. Pour les petites choses indifférentes, elle ne sait pas trop ce qu'elle veut; sortir, déjeûner, se chauffer, ouvrir ou fermer les fenêtres, prendre un livre ou ses tricots qu'elle tient maladroitement, sa belle tête tombant presque gauchement sur son aiguille; mais son imagination est prompte et brillante; son ame est vive et ferme, et je crois que tout en elle, depuis les pieds jusqu'à la tête exclusivement, est digne d'éloge et d'admiration.



PORTRAIT

DE LA PRINCESSE LOUISE RADZIVIL.

Héroïse s'appelle ainsi, à ce qu'on m'a dit, à cause d'une douzaine de héros qui donnent le nom à sa famille, parmi lesquels il y a eu une couple de dieux. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle a un trait imperceptible à la racine du nez, et près des yeux, qui fait voir qu'elle aurait été le plus joli héros du monde, si elle avait été du métier. Ce que je trouve là de ce genre de noblesse (je ne parle qu'à de fins physionomistes), devient dans une femme le signe de beaucoup de fermeté et d'un grand caractère. Je ne dis pas cela pour qu'elle soit une héroïne de vertu, car elle ne lui coûte point, n'ayant rien de mieux à faire que d'aimer la perfection idéale réalisée; elle embrasse avec tant de tendresse et si cordialement tout ce qui lui appartient, que tout ce qui ne lui appartient pas voudrait lui appartenir.

Héroïse est une recette contre le jacobinisme, près des trônes, des puissances et des dominations; elle n'a qu'à se montrer et voyager pour se faire aimer. Ce sang héroïque, mêlé à celui des Jagellons, promet de reproduire à la terre tout ce qui lui a fait plus d'honneur; en attendant, son genre de beauté, sa facilité à vivre et la grace de la bonhommie (si l'on peut s'exprimer ainsi) lui attireront tous les suffrages et les hommages de tous les cœurs.



PORTRAIT

DE LA PRINCESSE ANGÉLIQUE RADZIVIL.

ANGELA ne pouvait être peinte que par Michel-Ange et Raphaël, qui se connaissaient en anges; cependant ils prièrent Albane et Corrège de s'en mêler. Les premiers se chargèrent de la grace, de la décence et de l'émanation de la divinité; les autres se chargèrent de la grace profane qu'on admirait dans celles qui accompagnaient la mère des Amours. Si son premier genre de figure les tient à une certaine distance éloignés d'elle, son second genre les rappelle toujours, et Angela est la seule personne qui ne s'en aperçoit pas. Le dessin de son intérieur est aussi parfait que celui de l'extérieur, qui charme et attire. C'est une merveille qui n'est pas merveilleuse, malgré tous les droits qu'elle y a; mais comme elle les ignore, elle n'y a pas grand mérite. On voit bien que je ne suis pas son flatteur,

puisque je déjoue de cette manière sa modestie; il n'y a que sur elle qu'elle n'a pas les yeux ouverts. Ce n'est pourtant pas par bêtise; car elle ne peut regarder, se remuer et réfléchir, sans qu'on voie, dans tout, autant d'esprit que de tact et de goût. Cet esprit est, enfin, juste et enchanteur comme sa voix : il n'y a rien de joli comme son parler. Elle a une charmante prononciation, de même qu'en chantant; et sa manière prompte et agréable de jeter ses paroles ajoute du piquant à ce qui est déja agréable et distingué. Son rire est amusant; il est court aussi et précipité, et est un peu plus haut qu'une espèce de murmure qui anime la gaîté. Elle est belle et jolie, en ne faisant ou ne disant rien; mais, pour peu qu'elle fasse ou qu'elle dise, qu'elle danse, chante et s'accompagne, cela l'embellit encore. Si le diable a jeté les yeux sur elle pour faire tapage dans les cœurs, les anges la réclament à cause de son nom, et disent, voyant qu'elle fait et fera le bonheur de tout ce qui l'entoure : On voit bien qu'Angela est une œuvre angélique.

PORTRAIT

DE LA PRINCESSE RADZIVIL D'ARCADIE.

Armidowska fait honneur à la nature, à qui elle rend un bel hommage par son ame, ses enfants et ses ouvrages : mais elle ne peut faire honneur à son peintre ; elle est trop aisée à peindre, quoique les traits de son caractère et de son visage soient délicats. C'est le composé de cinq ou six magiciennes ; mais sa magie est blanche comme ses cheveux. Comme elle ne peut être ordinaire en rien, une autre magicienne, avec qui elle était en guerre, qui s'appelle l'Adversité, a cru faire tort à sa figure, en faisant tomber sur sa tête une pluie d'argent. Mais elle a été attrapée, car elle sert à merveille, par un contraste heureux, les yeux les plus vifs, le teint le plus frais, les plus belles dents du monde, et un air de jeunesse répandu sur sa personne comme sur son esprit. Elle est

comme une belle pierre qu'un accident rend plus précieuse.

Quand on voit Armidowska de côté, on la prend pour un grand-prêtre qui va faire des sacrifices : quand on la voit en face, elle a l'air de la divinité à qui on en fait; mais elle ne le garde pas long-temps, car il serait imposant, et elle ne l'est pas. L'abondance et la richesse de son imagination s'annoncent par de grands mouvements. Elle n'a pas assez de bras, de mains, pour ses gestes. Elle peint tout, exprime tout aussi, à l'aide de ses yeux. Sa gaîté ne sachant comment faire pour sortir toute à la fois, s'annonce par un cri, deux, trois cris peut-être, avant de rire, surtout si c'est quelque chose à quoi elle ne s'attend pas, qui la frappe : elle se courbe, s'agite, se remue, crie encore, et rit d'un rire communicatif, qui me fait rire en y pensant.

Le moins qui lui arrive dans tout cela, et malgré tout cela, c'est d'avoir toujours l'air grande dame, lorsqu'elle n'a pas celui de magicienne ou de divinité.

Écoutez Armidowska; elle a un choix heureux, noble, animé et riche, d'expressions. Examinez son ame, elle est ferme et sensible; elle

est trop aimable pour elle et pour les autres, et elle s'aime trop elle-même pour ne pas vouloir que tout le monde soit heureux autour d'elle.

Sa famille, ses amis, l'aiment de tendresse et de reconnaissance, mais aussi comme si c'était une étrangère dont l'égalité d'humeur et la société leur conviennent. Armidowska a fait très aisément les plus beaux jardins du monde. Ayant plus de poésie, de peinture et de philosophie dans la tête que toutes les fées, elle devait l'emporter sur elles. Son calme devait y conduire celui des champs et des prés. Le peu de gêne de ses idées douces et agréables devait dessiner les contours de ses gazons, et bannir la roideur de la régularité. C'est en qualité de musicienne, ayant la plus belle voix du monde, qu'elle a, comme Amphion, fait danser assez bien les pierres, pour se ranger en temples magiques, et qu'elle a, comme Orphée, attiré les ours, car il y en a qui vont quelquefois voir l'Arcadie. Et moi,

Je voudrais être aussi pasteur en Arcadie.

Hélas! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces lieux, où Radzivil a tant de fois chanté:

Mais, j'en jure par elle et ses œuvres sublimes,
Oui, du Riesengebürg je franchirai les cimes ;
J'irai, plein de son nom, dans ses bosquets sacrés,
Admirer les Beaux-Arts qui les ont inspirés.



PORTRAIT

DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

Catherine-le-grand (j'espère que l'Europe confirmera ce nom que je lui ai donné), Catherine-le-Grand n'est plus. Ces deux mots sont affreux à prononcer. Je n'aurais pas pu hier les écrire; mais je serai plus libre de donner d'elle l'idée qu'on doit en avoir.

Sa figure est connue en peinture et en relation, et presque toujours bien rendue.

Elle était encore bien il y a seize ans. On voyait qu'elle avait été belle plutôt que jolie; la majesté de son front était tempérée par des yeux et un sourire agréable, mais ce front disait tout. Sans être un Lavater, on y lisait comme dans un livre : Génie, justice, justesse, courage, profondeur, égalité, douceur, calme et fermeté. La largeur de ce front annonçait les cases de la mémoire et de l'imagination; on voyait qu'il y avait place pour tout; son menton, un peu

pointu, n'était pas absolument avancé, mais il était loin de se retirer et avait de la noblesse. Son ovale n'était pas bien dessiné moyennant cela, mais devait plaire infiniment, car la franchise et la gaîté habitaient sur ses lèvres. Elle doit avoir eu de la fraîcheur et une belle gorge; celle-ci ne lui était arrivée cependant qu'aux dépens de sa taille, qui avait été mince à rompre; mais on engraisse beaucoup en Russie. Elle était recherchée dans sa coiffure; cependant, si elle n'avait pas tant fait tirer ses cheveux, qui auraient dû, tombant un peu plus bas, accompagner son visage, elle aurait été bien mieux.

On ne s'apercevait pas qu'elle était petite; elle m'a dit lentement qu'elle avait été extrêmement vive, chose dont on ne pouvait pas se faire d'idée. Ses trois révérences d'homme, à la Russe, se faisaient toujours de même, en entrant dans un salon, une à droite, une à gauche, et l'autre au milieu. Tout était chez elle mesuré et méthodique. Elle avait l'art d'écouter, et tant d'habitude de présence d'esprit, qu'elle avait l'air d'entendre quand même elle pensait à autre chose. Elle ne parlait pas pour parler, et faisait valoir ceux qui lui parlaient. L'impératrice Marie-Thérèse avait pourtant plus de magie et de séduction.

Elle contentait et entraînait davantage à la première vue, étant entraînée elle-même par le désir de plaire à tout le monde en général, et par sa grace, qui lui en fournissait des moyens moins étudiés.

Notre impératrice enlevait. Celle de Russie laissait augmenter l'impression bien moins forte qu'elle faisait.

Celle-ci lui ressemblait en ce que l'Univers écroulé les eût trouvées *impavidas*....... Rien au monde ne les eût fait céder. Leurs grandes ames étaient cuirassées contre les revers; l'enthousiasme courait devant l'une, et marchait après l'autre.

Si le sexe de Catherine-le-Grand lui eût permis l'activité d'un homme, qui peut tout voir par lui-même, se porter partout, entrer dans tous les détails, il n'y aurait pas eu un seul abus dans son empire. A la partie près de ces détails, elle fut sans doute plus grande que Pierre Ier, et n'eût jamais fait sa honteuse capitulation du Pruth. Anne et Élisabeth au contraire eussent été des hommes médiocres, et, comme femmes, leur règne ne fut pas sans gloire. Catherine II joignit les qualités qu'elle leur trouva à toutes celles qui l'ont rendue plutôt créatrice

qu'autocratrice de son empire. Elle fut aisément plus grande politique que ces deux impératrices, ne risqua jamais rien comme Pierre-le-Grand, et, victorieuse ou pacificatrice, n'eut jamais un seul revers.

L'impératrice avait tout le bon, c'est-à-dire tout le grand de Louis XIV. Sa magnificence, ses fêtes, ses pensions, ses achats, son faste, lui ressemblaient. Elle tenait mieux sa cour, parce qu'elle n'avait rien de théâtral ni d'exagéré; mais le mélange militaire ou asiatique, qui présentait le riche costume de plus de trente nations différentes, était imposant. A meilleur marché, Louis se croyait *nec pluribus impar*, et Alexandre, fils de Jupiter Ammon. Les paroles de Catherine étaient sans doute d'un grand prix, mais elle n'avait pas l'air d'y en mettre. Ce n'était point l'adoration extérieure qu'elle exigeait. On tremblait à la vue de Louis XIV; on était rassuré à celle de Catherine II. Louis était ivre de sa gloire; Catherine la cherchait, et l'étendait sans en perdre la tête. Il y avait de quoi, au milieu de la féerie continuelle de notre voyage triomphal et romanesque de la Tauride, des surprises, des escadres, des escadrons, des illuminations à dix

lieues à la ronde, des palais enchantés, des jardins créés pour elle dans une nuit; au milieu des succès, des hommages, voyant à ses pieds des hospodars de Valachie, des rois détrônés du Caucase; et des familles de princes persécutés qui venaient lui demander du secours ou un asyle. Au lieu d'avoir la tête tournée de tout cela, elle me dit, en visitant le champ de bataille de Pultawa : « Voilà donc à quoi tiennent les « empires! un jour en décide. Sans cette faute « que vous me faites remarquer, messieurs, « que firent les Suédois, nous ne serions pas « ici. »

Sa Majesté impériale parlait du rôle qu'on doit jouer dans le monde, mais savait que c'est un rôle. Toute autre et dans quelque classe qu'elle eût été obligée d'en jouer un, elle s'en fût aussi bien acquittée par son profond jugement. Mais le rôle d'impératrice allait le mieux à son visage, à sa démarche, à l'élévation de son ame, et à l'immensité de son génie aussi vaste que son empire. Elle se connaissait, et connaissait le mérite. Il y avait du bonheur ou de la faveur dans les choix de Louis. Catherine faisait les siens à tête reposée, et mettait chaque homme dans sa case. Elle me disait un

jour : « Je ris souvent toute seule, voyant les « alarmes d'un général ou d'un ministre, quand « je traite bien ses ennemis. Ils ne sont pas les « miens pour cela, dis-je en moi-même. Je les « emploie parce qu'ils ont du talent, et je me « moque de ceux qui s'imaginent que je ne me « servirai plus des gens qu'ils n'aiment pas. »

Elle balançait même souvent le crédit des uns par celui des autres, qui, moyennant cela, redoublaient de zèle et s'observaient davantage. C'est d'après tous ses moyens de se faire servir et de n'être menée par personne, que je lui écrivis une fois : « On parle tant du cabi- « net de Pétersbourg ! Je n'en connais pas un « plus petit, car il n'a que quelques pouces de « dimension. Il s'étend depuis une tempe à « l'autre, et de la racine du nez à celle des che- « veux. »

L'impératrice, en quittant un des gouvernements qu'elle avait visités, faisait encore, en montant en voiture, des compliments, des remercîments et des présents. Je lui dis : « Votre « Majesté paraît bien contente de tous ces gens- « ci. — Point du tout, me répondit-elle; mais « je loue tout haut, et je gronde tout bas. »

Elle n'a jamais dit que des mots bons, et j'en

pourrais citer mille; mais jamais de bons mots. « N'est-ce pas, me disait-elle une fois, que vous « n'en avez jamais entendu de moi? Vous ne « vous attendiez pas à me trouver si bête?» Je lui répondis qu'à la vérité j'avais cru devoir toujours avoir l'esprit sous les armes avec elle, qu'elle se permettait tout, et qu'elle était un vrai feu d'artifice; et que j'aimais mieux sa conversation négligée, qui ne devenait sublime que lorsqu'il s'agissait de beaux traits d'histoire, de sensibilité, de grandeur ou d'administration.

« Quelle figure me supposiez-vous?— Grande, roide, des yeux comme des étoiles, et un grand panier. » Cela l'amusait, quand elle s'en souvenait; et elle me le reprochait souvent. « Je croyais, ajoutais-je, qu'il n'y avait jamais qu'à admirer; et l'admiration est bien ennuyeuse. » C'est ce contraste de simplicité, dans ce qu'elle disait dans la société, avec les grandes choses qu'elle faisait, qui la rendait piquante. Elle riait d'une pauvreté, d'une citation, d'une bêtise, et s'amusait d'un rien. Elle prenait part à la plus petite plaisanterie, et s'en servait le plus drôlement du monde. Je lui avais raconté que, pour me débarrasser d'un reproche que me faisait une dame de Pétersbourg, de ce que je ne

parlais pas assez, et de ce que j'avais l'air ennuyé chez elle, je lui avais répondu que je venais d'apprendre qu'une tante, qui m'avait élevé, était à la mort; et lorsque l'impératrice s'ennuyait, les grands jours de représentation, elle me disait quelquefois : « Je suis au moment de « perdre mon oncle. » J'entendais dire derrière moi : « Nous allons avoir un deuil. » On cherchait cet oncle dans l'almanach, et on ne l'y trouvait pas.

« N'est-ce pas, me dit-elle un jour, que je « n'aurais pas assez d'esprit pour Paris ? Je suis « persuadée que si j'avais été comme les femmes « de mon pays qui y vont en voyageant, on ne « m'y aurait jamais donné à souper. » Elle me disait quelquefois : *Votre imperturbable*, en parlant d'elle, parce qu'une fois que nous parlions des qualités de l'ame, je lui disais que c'était la sienne. Ce mot, qu'elle était un quart-d'heure à prononcer exprès en redoublant sa lenteur majestueuse et sonore, l'amusait, et surtout quand, pour l'alonger encore, elle disait : « J'ai donc de l'imperturbabilité. »

« Que voulez-vous? me disait-elle un jour, « Mlle Gardel ne m'en a pas appris davantage. « C'était une de ces vieilles gouvernantes fran-

« çaises réfugiées. Elle m'en avait assez appris « pour me marier dans mon voisinage. Made-« moiselle Gardel et moi, nous ne nous atten-« dions pas à tout ceci.

C'est ainsi qu'il y avait dans une de ses lettres à moi, pendant un combat naval de la dernière guerre de Suède : « C'est au bruit du canon « qui fait trembler les vitres de ma résidence, « que votre *imperturbable* vous écrit. » Je n'ai rien vu de plus prompt, et de mieux fait, que ses dispositions pour cette guerre imprévue, écrites de sa main, qu'elle envoya au prince Potemkin, pendant notre siége d'Oczakow. Il y avait au bas : « Ai-je bien fait, mon maître ? »

L'impératrice s'accusait toujours d'ignorance; et un jour qu'elle me poussait là-dessus, et que je lui avais prouvé qu'elle savait par cœur Périclès, Lycurgue, Solon, Montesquieu, Locke, et les beaux temps sérieux d'Athènes, de Sparte, de Rome, de la moderne Italie, de la France, et l'histoire de tous les pays; je lui dis: « Puisque « Votre Majesté le veut, je dirai d'elle ce que le laquais du Père Griffet disait de lui, en se plaignant à moi de ce qu'il ne savait jamais où il mettait sa tabatière, sa plume ou son mouchoir: « Croyez-moi; cet homme n'est pas tel

que vous le supposez : hors sa science, il ne sait rien.»

L'impératrice se servait de cette prétention à l'ignorance, pour se moquer des médecins, des académies, des demi-savants et des faux connaisseurs. Je convenais avec elle qu'elle n'avait pas de connaissances en peinture ni en musique; je lui prouvai même un jour, plus qu'elle ne voulait, que son goût en bâtiments était médiocre. « Avouez, me dit-elle, en me montrant son « nouveau palais de Moscou, que voilà une ma- « gnifique enfilade. — C'est, lui répondis-je, la « beauté d'un hôpital; mais, pour une résidence, « c'est pitoyable. Les portes sont trop hautes « pour chaque appartement, et sont malgré cela « nécessairement trop petites pour une suite « aussi longue de chambres qui, de même qu'à « votre ermitage, se ressemblent toutes. »

Malgré quelques défauts d'architecture, et à son goût près pour onze maisons gothiques que je lui connais, ses édifices publics et particuliers rendent Pétersbourg la plus belle ville du monde. Ses goûts lui tenaient lieu du goût que je lui refuse, de peur de la trouver sans cesse admirable. Elle n'en a pas moins ramassé, dans sa résidence, des chefs-d'œuvre de tous les genres. Elle se van-

tait de se connaître en médailles; mais je n'en réponds pas.

Lorsque son oreille anti-musicale s'opposait à ses progrès dans le mécanisme des vers, qu'au moins le comte de Ségur et moi nous voulions lui apprendre, dans sa galère sur le Borysthène, elle nous dit : « Vous voyez bien, messieurs, « que vous ne me louez qu'en gros, mais qu'en « détail vous me trouvez une ignorante. » Je lui dis qu'au moins elle devait convenir d'une science. « Et quelle est-elle? — Celle des à-pro- « pos. — Voilà, par exemple, ce que je ne com- « prends pas. — Votre Majesté ne m'a jamais « rien dit, fait dire, changé, ordonné, com- « mencé et fini qu'à point nommé. — Peut-être, « dit-elle, que tout cela a bon air; mais qu'on « examine à fond. C'est au prince Orlow que je « dois l'éclat d'une partie de mon règne; car « c'est lui qui m'a conseillé d'envoyer ma flotte « dans l'Archipel. C'est au prince Potemkin que « je dois la Tauride et l'expulsion de toutes les « sortes de Tartares qui menaçaient toujours « l'empire. Tout ce qu'on peut dire, c'est que « j'ai élevé ces messieurs. C'est au maréchal Ro- « manzow que je dois mes victoires. Voilà ce « que je lui ai dit : Monsieur le maréchal, on

« va se donner des coups : il vaut mieux en « donner qu'en recevoir. C'est à Michelson que « je dois la prise de Pugatschew, qui a manqué « de venir à Moscou, et peut-être plus loin. « Croyez-moi, je n'ai que du bonheur; et si l'on « est un peu content de moi, c'est que j'ai un « peu de fermeté et d'égalité dans mes principes. « Je donne beaucoup d'autorité à ceux que j'em- « ploie. Si on s'en sert quelquefois dans mes « gouvernements voisins des Persans, des Turcs « et des Chinois, pour faire du mal, tant pis. Je « cherche à le savoir.

« Je sais bien qu'on y dit : Dieu et l'impéra- « trice nous puniraient; mais l'un est bien haut « et l'autre est bien loin. Mais voilà les hommes, « et je ne suis qu'une femme. » Elle m'a dit aussi : « On m'accommode bien mal, je parie, dans « votre Europe, à vous autres. On dit toujours « que je vais faire banqueroute; que je fais tant « de dépenses! Eh bien! mon petit ménage va « toujours son train. »

Elle aimait cette expression; car, quand on lui faisait l'éloge de l'ordre et des heures qu'elle mettait à son travail, elle répondait souvent : « Il faut bien arranger son petit ménage. »

La force de son esprit se montrait dans ce

qu'on appelle improprement la faiblesse du cœur. Parmi ceux que le délassement ou le partage de ses travaux a quelquefois appelés à sa plus intime confiance, et placés par la sensibilité dans son palais, aucun n'a jamais eu ni pouvoir ni crédit. Mais quand on avait été formé par Sa Majesté Impériale elle-même aux affaires, après y avoir été essayé par la communication de celles sur lesquelles elle voulait bien s'ouvrir, on lui était utile. Ce choix, toujours honorable de part et d'autre, était le droit de dire et d'entendre la vérité. Ainsi j'ai vu le comte Momonow, qui professait parfaitement cette vertu, toujours prêt à lui sacrifier sa faveur; ainsi, je l'ai vu contredire, protéger, recommander, insister, résister. Ainsi j'ai vu qu'on lui en savait bon gré, et qu'on admirait sa fidélité à l'amitié, sa loyauté et son désir continuel de faire le bien, et du bien.

Elle me disait : « Ma prétendue prodigalité « est une économie; tout cela reste dans le pays, « et me revient un jour. J'ai bien quelques petites « ressources encore; mais puisque vous m'avez « dit que vous vendriez, joueriez, ou perdriez « les diamants que je vous donnerais, en voilà « seulement pour cent roubles autour de mon « portrait en bague. »

Elle a eu tous les genres de donner : outre celui de l'espèce de profusion dont je viens de parler, qu'elle avait comme un grand et puissant souverain, elle donnait par générosité, comme une belle ame; par bienfaisance, comme une bonne ame; par compassion, comme femme; et par récompense, comme homme qui veut être bien servi. Je ne sais si c'est de l'esprit qu'elle y mettait, ou seulement le style de son ame; mais elle donnait à tout une singulière tournure. Par exemple, elle écrivit au comte Suwarow : « Vous savez que je n'avance personne hors de « son tour. Je suis incapable de faire tort à un « plus ancien; mais c'est vous qui venez de vous « faire maréchal vous-même par la conquête de « la Pologne. »

Elle portait toujours en voyage le portrait de Pierre Ier sur sa tabatière, et elle me disait : « C'est pour que je me demande à moi-même à « chaque instant de la journée : Qu'ordonnerait- « il, que défendrait-il, que ferait-il, s'il était à « ma place? » Elle m'a assuré qu'une des choses qui lui faisaient aimer Joseph II, outre l'agrément qu'il mettait dans la société tous les jours avec nous, c'était sa ressemblance avec Pierre Ier pour l'activité et le désir de s'instruire et d'instruire,

et son dévoûment. « Il a l'esprit sérieux, me « disait-elle, et pourtant agréable. Il est toujours « occupé de choses utiles, et sa tête travaille « toujours. » Malheur aux gens injustes qui n'ont pas senti tout ce qu'il valait!

L'impératrice était fort aimée de son clergé, dont elle avait pourtant diminué et borné les richesses et l'autorité. Lorsque Pugatschew, à la tête de ses brigands, parcourant les campagnes, entrait, le sabre nu, dans les églises pour faire prier pour lui, un curé, à son approche, prit le Saint-Sacrement, et alla à sa rencontre : « Augmente tes crimes, scélérat, lui dit-il, en « me massacrant portant Notre Seigneur Jésus-« Christ dans mes bras. Coupe-moi la tête, si « tu oses. Je viens de prier pour notre grande « impératrice. »

On ne pouvait jamais dire du mal de Pierre Ier ni de Louis XIV devant l'impératrice, ni la plus petite chose sur la religion et les mœurs. A peine pouvait-on se permettre quelque chose d'un peu hasardé, mais extrêmement gazé, dont elle riait tout bas. Elle ne se permettait jamais une légèreté, ni dans ce genre-là, ni sur personne, et c'était en présence de celui que la plaisanterie concernait, qu'elle en risquait quelquefois une

bien douce, qui finissait par lui faire plaisir à lui-même.

J'eus bien de la peine un jour à me faire pardonner une remarque aux dépens de Louis XIV, en me promenant avec l'impératrice à Czarskozelo. « Au moins, lui ai-je dit, Votre Majesté « conviendra qu'il fallait toujours à ce grand roi « une allée bien droite de cent vingt pieds de « large, à côté d'un canal qui en avait autant, « pour s'y promener : il ne savait pas, comme « vous, ce que c'est qu'un sentier, un ruisseau « et une prairie. »

J'ai eu occasion de remarquer son courage. Avant d'entrer dans Barczisarai, douze chevaux, trop faibles pour soutenir notre grande voiture à six places, nous emportèrent à une descente, ou plutôt furent emportés eux-mêmes. Il y avait à croire qu'on se casserait le cou. J'aurais eu bien plus peur, si je n'avais pas voulu voir si l'impératrice en avait. Elle était calme, comme au déjeûner que nous venions de quitter.

Elle était difficile pour ses lectures. Elle ne voulait rien de triste ni de trop délicat en quintessence d'esprit et de sentiment. Elle aimait les romans de Lesage, Molière et Corneille. « Racine n'est pas mon homme, disait-elle, excepté

« dans Mithridate. » Rabelais et Scarron l'avaient fait rire autrefois, mais elle ne s'en souvenait plus. Elle n'avait que peu de mémoire pour tout ce qui était frivole ou de peu d'intérêt, et n'avait jamais rien oublié d'intéressant. Elle aimait Plutarque d'Amyot, Tacite d'Amelot de la Houssaye, et Montaigne. « Je suis une Gauloise du « Nord, me disait-elle, je n'entends que le vieux « français; je n'entends pas le nouveau. J'ai « voulu tirer parti de vos messieurs les gens « d'esprit en *istes*, je les ai essayés. J'en ai fait « venir; je leur ai quelquefois écrit. Ils m'ont « ennuyée, et ne m'ont pas entendue *. Il n'y « avait que mon bon protecteur Voltaire. Savez-« vous que c'est lui qui m'a mise à la mode? Il « m'a bien payée du goût que j'ai pris toute ma « vie à le lire; et il m'a appris bien des choses en « m'amusant. » L'impératrice n'aimait ni ne connaissait la littérature moderne, et avait plus de logique que de rhétorique. Ses ouvrages frivoles,

* Un seul homme, appelé par S. M. I. depuis ce temps-là, lui a convenu pour les idées en gouvernement et en littérature, et a été honoré de sa confiance, et de sa correspondance, jusqu'à sa mort. Je souhaite qu'il continue l'histoire de Russie qu'il a commencée, sur laquelle l'Impératrice lui a souvent écrit de sa main pour lui donner des éclaircissements.

comme ses comédies, par exemple, avaient un but moral, comme la critique des voyageurs, des gens à la mode, des modes, des sectes, et surtout des Martinistes, qu'elle croyait dangereux. Toutes les lettres que j'ai d'elle sont remplies de grandes idées, fortes, prodigieusement lumineuses, critiques quelquefois avec du trait, surtout lorsque quelque chose en Europe l'indignait; et puis de la gaîté et de la bonhomie. Il y a dans son style plus de clarté que de légèreté. Ses ouvrages sérieux sont profonds. Son *Histoire de Russie* vaut, à mon avis, les *Tablettes chronologiques* du président Hénault. Mais les petites nuances, le charme des détails, le coloris, n'étaient pas son fort. Frédéric II n'avait pas de coloris non plus; mais il avait quelquefois le reste, et était plus homme de lettres que Catherine.

Elle me disait quelquefois : « Vous avez envie « de vous moquer de moi. Qu'ai-je donc dit ? « —Un vieux mot français qui ne l'est plus, ou « bien un autre mal prononcé. Votre Majesté « dit *baschante*, au lieu de *bacchante*, par exem- « ple. » Elle me promettait de se corriger, et puis me faisait encore rire, à ses dépens, comme lorsqu'avec grace, et en en accordant une à

quelqu'un, elle faisait un coup de trois au billard, qui me faisait gagner une douzaine de roubles.

Sa plus grande dissimulation était de ne pas dire tout ce qu'elle pensait et ce qu'elle savait: mais jamais rien de louche ni d'insidieux n'est sorti de sa bouche. Elle était trop fière pour tromper; et quand elle se trompait elle-même, pour s'en tirer elle s'en remettait à son bonheur, et à sa supériorité sur lès évènements qu'elle aimait à dompter. Quelques idées cependant sur les revers de la fin du règne de Louis XIV se présentaient, mais passaient comme des nuages. Je suis le seul qui ai vu qu'un quart-d'heure seulement, la dernière déclaration de guerre des Turcs lui fit penser modestement que rien n'était sûr dans le monde, et la gloire et les succès incertains. Elle sortit de son appartement, avec l'air serein, comme avant son courrier, et la confiance qu'elle inspira d'abord à tout l'empire.

J'avais fait son procès de son vivant, comme on le faisait aux rois d'Égypte après leur mort: me faisant jour au travers du voile de l'ignorance et de la malice, qui couvre souvent l'histoire. J'aurais perdu le charme de sa société, ou plu-

tôt je ne m'y serais pas livré. Ses traits d'humanité étaient journaliers. Un jour elle me dit : « Pour n'avoir pas voulu faire lever trop matin « mes gens, parce qu'il fait bien froid, j'ai al« lumé mon feu moi-même. Un petit ramo« neur, qui croyait que je ne me lèverais qu'à « cinq heures et demie, était dans ma chemi« née. Il a crié comme un démon. J'ai éteint « bien vite mon feu, et lui ai bien demandé « pardon. »

On sait qu'elle n'a presque jamais envoyé en Sibérie, où d'ailleurs on était fort bien traité : elle n'a jamais ordonné la mort de personne. L'impératrice sollicitait souvent les juges contre les jugements. Elle recommandait d'éclaircir pour prouver qu'elle avait eu tort, et a fourni souvent des moyens de défense aux accusés. Je lui ai pourtant vu une sorte de méchanceté; c'est un regard de bonté, et quelquefois un bienfait, pour embarrasser ceux dont elle avait à se plaindre, mais qui pourtant avaient du mérite; quelque grand de l'empire, par exemple, qui tenait des propos sur son compte. Voici un trait de despotisme : c'est d'avoir défendu à un homme de sa société sa propre maison, en lui disant : « Vous aurez dans la mienne, deux fois

« par jour, une table de douze couverts. Ce « monde que vous aimez à avoir chez vous, « vous l'aurez chez moi : je vous défends de vous « ruiner, mais je vous ordonne de continuer à « faire de la dépense, puisque cela vous fait « plaisir. »

La calomnie, qui n'a pas respecté la plus belle, la meilleure, la plus sensible, la plus aimable des reines, dont je suis le plus à portée de justifier l'ame et la conduite, va peut-être, sans respect pour la mémoire du plus illustre des souverains, couvrir de ronces son tombeau. Elle a arraché les fleurs qui devaient couvrir celui d'Antoinette. Elle voudra arracher les lauriers de celui de Catherine.

Les prétendus trouveurs d'anecdotes, les libellistes, les faux furets de l'histoire, les indifférents, pour dire quelque chose de piquant, ou gagner de l'argent, les malintentionnés, et les méchants de profession, voudront peut-être diminuer sa célébrité, mais elle en triomphera. On se rappellera ce que j'ai vu moi-même, en faisant 2,000 lieues avec elle, dans ses États : l'amour et l'adoration de ses sujets, et dans ses armées l'amour et l'enthousiasme de ses soldats. Je les ai vus dans la tranchée, bravant les

balles des infidèles, et toutes les rigueurs des éléments, se consoler ou s'animer au nom de *Matouschka*, leur mère et leur idole.

J'ai vu enfin ce que je n'aurais jamais dit de l'impératrice pendant sa vie, et ce que mon amour pour la vérité me fait écrire le lendemain du jour où j'ai appris que l'astre le plus brillant qui éclaira l'hémisphère venait de disparaître.



FRAGMENTS

DIVERS,

PORTRAITS ET ANECDOTES.

L'ÉTAT LE PLUS HEUREUX.

Je réfléchis quelquefois sur ce qui est autour de moi. Je passe tous les rangs, les classes, les états, les professions et les métiers en revue, pour voir où l'on peut être le plus heureux. Je ne conçois jamais le charme du rabot d'Émile. C'est peut-être plus joli à écrire, que ce que je vais proposer. Mais je dirai mes raisons. Petit roi, petit seigneur, petit magistrat, petit banquier, petit fermier, ne me plaisent pas; ce qui est petit me paraît toujours humiliant, même dans l'état le plus relevé. Ils ont trop de supérieurs et trop à faire, pour en être dédommagés. — Il faut un peu de travail, un peu d'autorité, très peu de dépendance, et assez de fortune pour vivre à son aise. Je trouve tout cela dans l'état de *maître de poste*.

Je veux qu'il soit établi dans un gros village, où il n'y ait ni château, ni gentilhomme qui y réside, que sa maison, extrêmement propre et

bâtie sans élégance, mais avec un peu de goût, soit adossée à un petit bois, vers le nord, à mi-côte, avec un ruisseau pour le moins, et une prairie à ses pieds; que ce petit bois, de quarante pas de largeur, le sépare de sa cour, où les voitures des voyageurs s'arrêteront; de sorte que, sans en être incommodé, il y aille par un petit sentier, pour savoir des nouvelles, ou découvrir quelques originaux. Je veux qu'un second sentier le conduise, par ce petit bois, à la place du beau village qui tiendra à ses écuries, pour raconter au curé ou au bailli, les nouvelles qu'il aura apprises, et voir la jolie petite villageoise sur laquelle l'hymen ou l'amour lui ont fait jeter les yeux.

Dire des nouvelles donne toujours un air d'importance: c'est comme si, par son mérite, on était dans la confidence de ce qui se fait. Régner sur quelques postillons, satisfait le désir qu'on apporte en naissant de dominer sur quelqu'un et sur quelque chose, et exige peu de détails et d'affaires. Il n'a de supérieur qu'un grand-maître des postes, éloigné, qui ne s'embarrasse de rien, et il n'a pas de lettres à écrire. Quelquefois il fait un voyage à une foire, ou dans les villages voisins, pour renouveler ses

chevaux. C'est une petite occupation, qui enchaîne un peu sa liberté : et cela, avec le passage continuel des gens qui courent la poste, ôte la monotonie de la vie champêtre. Il connaît tous les pays, sans quitter le sien. Il porte à cette foire les livres qu'il a lus, les troque, ou les vend pour en avoir d'autres. Il a une bonne, grosse, fraîche paysanne pour lui faire la cuisine. Il prie à souper quelques passants ou voyageuses qui lui plaisent, le vicaire, sa nièce, et sa jolie petite villageoise. Il a un fusil à deux coups pour tirer, sur sa rivière, des hirondelles de mer et des oies sauvages. Il a une excellente cheminée qui ne fume jamais. De trois ou quatre cents ducats que je lui suppose avoir de sa place, il en donne une cinquantaine pour aider les malheureux de son village, et empêcher les estropiés d'offrir un tableau horrible aux voyageurs souvent trop durs et toujours importunés : et si quelque famille intéressante a perdu sa moisson par un orage, ou sa maison par un incendie, il touchera peut-être en sa faveur l'ame généreuse d'un triste milord qui,

.... *Tout excédé d'ennui,*
Voyage uniquement pour sortir de chez lui.

Le guerrier craint ses ennemis à la cour, bien plus que ceux de son souverain; le souverain, une guerre et de mauvais choix; le ministre, un plus habile homme que lui; le grand seigneur, la volerie de son intendant; le matelot, une tempête; le couvreur d'ardoise, une chûte; le charpentier, sa propre hache; le maçon, la poussière malsaine de la chaux; le mineur, les vapeurs de salpêtre et d'air méphitique des entrailles de la terre; le chasseur, les braconniers et les loups; le cuisinier et le boulanger, l'excessive chaleur du feu pendant l'été; le comédien, les sifflets; et l'auteur, les journaux.

Un maître de poste n'a rien de tout cela à redouter : il est tranquille, pouvu que ses chevaux ne crèvent ni de trop ou trop peu manger, ni d'une écurie malsaine, que d'autres chevaux puissent infecter; qu'il les fasse paître hiver et été dans son bois voisin et dans sa belle et grande prairie.

Si l'on n'est pas appelé à une si haute destinée, celles d'un coiffeur, d'un tapissier, qui a un ouvrage très propre et agréable à faire chez lui, et d'un berger, sont ce qu'il y a de plus agréable. Le premier n'a affaire que le matin, voit beaucoup de monde, s'amuse, entend tout

et sait tout; car on dit toujours : *On peut parler devant monsieur*; le troisième jouit de l'air et d'une grande paresse, et a une administration sûre, facile à exercer, avec l'aide seule d'un chien fidèle, courageux et intelligent.

Je voudrais pouvoir dire que l'état le plus respectable est le plus heureux. Mais je vous ai tant fatigués moi-même, braves soldats, à l'exercice pendant la paix, à des marches de nuit, ou de la plus grande chaleur, pendant la guerre, que je ne puis que vous admirer. Je ne parle pas des coups de fusil que vous essuyez : le danger est un troc avec la gloire.



LA NOBLESSE.

Il m'est impossible de considérer la noblesse autrement que par le service militaire, et une belle action à la guerre, qui l'a établie. Celle de la faveur ou de l'argent ne saurait me paraître noble. On peut faire ainsi des grands seigneurs, mais jamais des gentilshommes. Un cordon bleu était en France de la classe des premiers, quoiqu'il n'eût peut être que cent ans de noblesse : et le premier qui l'avait reçu, avait peut-être acheté une charge de secrétaire du roi, car il ne fallait que cela; et c'est ce qu'on appelait savonette à vilain. Si l'on attache du prix à la pureté du sang noble, les ducs et pairs, dont les duchesses et mères étaient des financières, avaient des pères philosophes, mais pensant peu noblement. Les mésalliances, que je pardonnerais en faveur de l'amour, me paraissent, en faveur de l'argent, détestables; les premières produiraient de beaux enfants, et les autres, à la

longue, des petites figures de courtaut de boutique. Je sais bien que le gourmé de sa noblesse, le guindé dans son maintien, est souvent un sot : mais il en impose. Son fils craint d'être accusé de bassesse, s'il ne soutient pas, même avec exagération, sa gentilhommerie; la raison y perd, mais la délicatesse y gagne : et des parchemins la noblesse passe à l'ame.

Le prince, beau-frère d'un marchand dont l'acheteur soupçonne la fidélité, s'accoutume aux affronts. Il le plaint ou le soupçonne lui-même; mais ne veut ni ne peut le venger : or, la vengeance était le devoir de la chevalerie, sans laquelle il n'y a point de noblesse.

Elle servait aux mœurs et à la justice. Le plus petit manquement de l'une et de l'autre, une apparence de fraude, un mensonge, une légèreté nuisible, peu d'exactitude au jeu, un propos inconsidéré, faisaient monter le noble à rebours sur une cavale, avec son armoirie pendue au cou et traînant dans la boue, et se promenant ainsi; on lui ôtait tantôt ses éperons, tantôt ses bottes, son bouclier, sa lance, son pot en tête et toute son armure : douze prêtres avec un drap noir couvraient ensuite tout cela dans un cercueil, et voilà mon noble roturier.

C'est alors qu'on pouvait dire :

La noblesse, Dangeau, n'est point une chimère.

Ce n'était plus un vain titre dont on pouvait se moquer par la sotte phrase qu'on connaît : *C'est un homme comme un autre*. C'était l'obligation de ne rien faire d'ignoble.

Le baron allemand sur son rocher, le *Nobilis Hungariæ*, qui laboure avec des éperons à ses bottes, s'ennuient noblement et font mauvaise chère avec leur moitié, dont le père et la mère en font autant; mais je parie plus, pour la défense d'un poste, sur son fils que sur celui du grand seigneur qui a épousé la fille d'un entrepreneur de vivres ou d'un manufacturier enrichi à force de faire banqueroute, et qui est certainement par là un demi-roturier.

On pourrait faire trois livres : *Raison de la Folie*, *Philosophie des Préjugés*, *Economie des Abus*. La première réflexion condamne tout plein de choses que la seconde autorise.



LA VIEILLE EUROPE.

Que de changements dans les mœurs et les états, pour un changement de costume et d'usage! J'ai vu des coins brodés, des ceintures d'or, des bas roulés, et d'autres avec des jarretières, aux hommes; des vertugadins et des coiffures, comme les précieuses ridicules, aux femmes; des épaules découvertes à celles-ci, des perruques à ceux-là, avec un ou deux nœuds, ou une régence à quarante ans, aux colonels très souvent. Ceux-ci, rarement en uniforme; les généraux, jamais; les officiers, à peine lorsqu'ils étaient de service; les pères de famille, à trois marteaux, brodés sur toutes les coutures, même à la campagne, ayant l'air de petits rois; les jeunes gens de qualité, habillés tout-à-fait, l'épée au côté, à sept heures du matin : pas un qui allât à pied dans la rue; à cheval, en habit galonné, avec une grande suite, et jamais au trot. Les grandes dames, avec deux heiducs à la portière, et un écuyer

de main avec des gants blancs; des pages, et un peuple de valets sur la voiture. Des espèces d'entrées d'ambassadeurs, pour aller dîner au faubourg. Des chambellans, mettant des souliers à leur souverain, et donnant leur main à baiser à leurs intendants. Des capitaines de cuirassiers, plus respectés qu'un feld-maréchal à présent. Trente maisons ouvertes, où l'on recevait avec hauteur et bonhomie à la fois, mais sans grossièreté. Les amants respectueux, excepté un petit moment dans la journée. Les fils tremblants devant leur mère; les filles n'osant presque point parler aux femmes mariées, et dans une chambre séparée. Des ministres écoutant sans répondre, mais qui faisaient accorder. Les grandes actions connues, et des pluies de bienfaits et de distinctions.



L'AMOUR.

On nomme toujours l'amour, comme s'il n'y en avait qu'un. Il y en a une centaine de milliards de milliards, car chacun a le sien. C'est encore comme le visage, qui ne ressemble pas à un autre visage.

A. N'aime pas, s'il n'a pas espérance de réussir.
B. N'aime que lorsqu'il a réussi.
C. Si on l'aime, sans le faire réussir.
D. N'aime plus, quand il a réussi.
E. Aime davantage.
F. Est furieux contre celle auprès de qui il a réussi.
G. Ne l'est que le premier moment après, semblable à l'eunuque du sérail; mais une heure après, il se remet encore à aimer.
H. Veut aimer sans être aimé.
I. Veut être aimé sans aimer.

K. Est plus jaloux qu'amant.
L. Est celui-ci sans être celui-là.
M. Est enthousiaste.
N. Est froid.
O. Est soupçonneux.
P. Est confiant.
Q. Est despote.
R. Est toujours confiant.
S. A de l'humeur, et prend tout au tragique; il est prude, toujours occupé de sa réputation et de celle de la femme qu'il aime.
T. Est gai et insouciant sur tout cela.
U. Fait un métier de ce personnage d'amant.
V. Craint la constance et l'air ménage.
X. A besoin de la variété, et, content d'aimer et d'être aimé dans une société, sans réussir, la recherche dans une autre.
Z Cherche l'égalité dans l'amour, c'est-à-dire à aimer dans la classe où le sort l'a fait naître.

Je pourrais compter depuis un jusqu'au centième milliard de milliards d'amours, si je voulais encore nuancer tout cela. Occupé, épris, aimant, amoureux, amant passionné, fanatique...

voyez ce que chacun de ces mots peut produire encore de différences imperceptibles, voyez ce que les coutumes, les préjugés, les climats produisent encore dans les divers genres d'amour; cela ne finit pas. On entend dire : « Ces deux personnes sont faites l'une pour l'au« tre, tant elles se ressemblent!» On dit : « Il ne « faut pas que les deux caractères soient de « même, pour se convenir. » Il y en a qui écrivent trois fois par jour, d'autres qui n'écrivent jamais; il y a des assidus, il y a des négligents. Les gens de guerre, les politiques, les artistes, ont tous la même marche à peu près. Il y a une école, et la différence de manière tient à un peu plus ou un peu moins de conception. Mais dans ce métier d'amour, les cent milliards de milliards d'individus ont chacun leur manière; c'est comme leur nez, plus ou moins grand, aquilin, camus, etc.

Il y a l'amour poète, l'amour journaliste, ou journalier; c'est-à-dire, qui rend compte de tout, tant il est minutieux! Il y a l'amour financier, qui est le plus mauvais genre; l'amour théâtral, qui est le plus dangereux; l'amour de galerie, qui est le plus fat; l'amour de maintien, de circonstances, ou d'oisiveté.

Voilà pour les hommes. Que l'on compte à présent l'amour de la part des femmes. Avec leur mobilité, leur imagination, leur constitution, le plus ou moins de principes, préjugés, pudeur, honneur, coquetterie, dissimulation, et par-ci par-là naïveté, de combien de couleurs doit être cet amour ? Entendez leurs confidences entre elles, voyez la fin de toutes les lettres : on aime à la folie, à la raison, à tort et à travers, etc. La partie du roman est encore mieux traitée par ces Dames que par ces Messieurs. Elles cherchent leur héroïne, chacune la choisit pour son genre ; chacune enfin nomme son cœur, mais l'habille à sa façon.



LA MORT.

A qui la mort ne va-t-elle pas bien ? Elle convient à tout le monde :

1° Aux bonnes consciences, qui sont sûres d'avoir leur récompense dans l'autre ;

2° Aux mauvaises consciences, qui n'y croient pas, et qui, bourrelées dans celui-ci, ne sont pas fâchées de le quitter, pour n'être plus rien, ainsi que le leur persuade leur incrédulité ;

3° Aux ames sensibles qui, ayant fait une perte que rien ne peut faire oublier, espèrent, par une illusion pardonnable, joindre l'objet de leurs pensées ;

4° Aux insensibles ; car ils ne perdent pas une vie dont ils n'ont pas senti le prix, et sont à charge à eux et aux autres ;

5° Aux gens heureux ; car s'ils ne finissent pas leurs jours dans l'espace de leur bonheur, sa fin viendra bientôt les empoisonner ;

6° Aux véritablement malheureux de santé, de fortune et de dépendance ;

7° Aux sots malheureux des cours et de l'amour, quoiqu'ils ne soient martyrs de leur goût pour la faveur et les faveurs, que par leur faute;

8° Aux gens sages, ennuyés de rencontrer tant de fous;

9° Aux gens vertueux, fatigués de rencontrer tant de méchants;

10° Aux gens de goût, contrariés de rencontrer ceux qui n'en ont pas;

11° Aux gens de guerre, désolés de voir que ceux qui n'ont rien vu, rien lu, rien su et rien pu, sont crus plutôt qu'eux;

12° Aux gens justes, qui souffrent de voir les injustices, les promesses, les mensonges des uns, et l'intrigue, l'importance, l'intérêt, la rancune et la médiocrité des autres qui les approchent;

13° Aux gens qui ont trompé, ou qui ont été trompés, ou qui se sont trompés eux-mêmes;

14° Aux gens qui sont blasés sur les plaisirs, qui ont éprouvé des ingratitudes, et qui connaissent trop l'espèce humaine pour l'estimer, à l'exception d'un petit nombre de créatures privilégiées.

LE LAPIN DE LA FONTAINE.

Je m'étais ennuyé long-temps, et j'en avais ennuyé bien d'autres. Je voulus aller m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt. J'y allai un jour, ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un lapin. C'était l'heure de l'affût. Quantité de lapereaux passaient, disparaissaient, se grattaient le nez, faisaient mille bonds, mille tours, mais toujours si vite que je n'avais pas le temps de lâcher mon coup. Un ancien, d'un poil un peu gris, d'une allure plus posée, parut tout d'un coup au bord de son terrier. Après avoir fait sa toilette tout à son aise (car c'est de là qu'on dit, propre comme un lapin), voyant que je le tenais au bout de mon fusil : « Tire donc, me dit-il ; « qu'attends-tu ? » Oh ! je vous avoue que je fus saisi d'étonnement !.... Je n'avais jamais tiré qu'à la guerre sur des animaux qui parlent. « Je n'en « ferai rien, lui dis-je, tu es sorcier, ou je meurs
— Moi, point du tout, me répondit-il, je

« un vieux lapin de La Fontaine. » Oh! pour le coup, je tombai de mon haut. Je me mis à ses petits pieds, je lui demandai mille pardons, et lui fis des reproches de ce qu'il s'était exposé. « Eh! d'où vient cet ennui de vivre?.... — De « tout ce que je vois.... — Eh, bon Dieu! n'a-« vez-vous pas le même thym, le même serpo-« let? — Oui; mais ce ne sont plus les mêmes « gens. Si tu savais avec qui je suis obligé de « passer ma vie! Hélas! ce ne sont plus les bêtes « de mon temps; ce sont de petits lapins mus-« qués qui cherchent des fleurs. Ils veulent se « nourrir de roses, au lieu de bonne feuille de « chou, qui nous suffisait autrefois. Ce sont des « lapins géomètres, politiques, philosophes, « que sais-je? d'autres qui ne parlent qu'alle-« mand; d'autres qui parlent un français que je « n'entends pas davantage. Si je sors de mon « trou pour passer chez quelque gent voisine, « c'est de même, je ne comprends plus per-« sonne. Les bêtes d'aujourd'hui ont tant d'es-« prit! Enfin, vous le dirai-je, à force d'en avoir, « ils en ont si peu, que notre vieux âne en avait « davantage que les singes de ce temps-ci. » Je priai mon lapin de ne plus avoir d'humeur, et je lui dis que j'aurais soin de lui et de ses ca-

marades, s'il s'en trouvait encore. Il me promit de me dire ce qu'il disait à La Fontaine, et de me mener chez ses vieux amis. Il m'y mena en effet. Sa grenouille, qui n'était pas tout-à-fait morte, quoiqu'il l'eût dit, était de la plus grande modestie en comparaison des autres animaux que nous voyons tous les jours. Ses crapauds, ses cigales, chantaient mieux que nos rossignols. Les loups valaient mieux que nos moutons. « Adieu, petit lapin, je vais retourner dans mes « bois, à mes champs et à mon verger. J'élève« rai une statue à La Fontaine, et je passerai ma « vie avec les bêtes de ce bonhomme. »



MAUROCORDATO.

MAUROCORDATO, hospodar de Moldavie, avait laissé à son espèce de cour sauvage assez d'oriental pour avoir le piquant de l'Asie, et donné assez de civilisation pour y joindre quelques graces de l'Europe. Moitié chrétien, moitié mahométan, car même les Grecs de ce pays-là en tiennent plus que les catholiques; marié à peu près comme chez nous, il s'était donné une espèce de sérail à la turque, mais bien plus raisonnable. Pour éviter d'être la dupe des infidélités avec des risques, ou d'être tyran avec des ennuques, il avait permis l'entrée de son Harem à tous ceux qui plaisaient à ses sultanes: il fallait seulement qu'ils se soumissent à une petite cérémonie. Un grave docteur juif était sans cesse de garde avec le détachement qui gardait les portes du Harem. Il fallait se résoudre à être examiné par lui; et dès que des indices de santé, et une assez bonne réputation de mœurs point

débordées, procuraient un billet d'entrée, cette carte était une carte blanche de plaisir.

Maurocordato ne voyait que des heureux et des heureuses; on se prenait, on se quittait, il n'y avait ni jalousie, ni humeur. On est bon quand on s'amuse : l'ame sensible au divertissement est ouverte à l'amitié et à toutes les vertus. Ce n'était que danses à la grecque, voluptueuses à l'excès; que fêtes, que spectacles, surprises, histoires arabes galantes qu'on se contait pour s'endormir quelquefois. L'hospodar attirait par là beaucoup d'étrangers, curieux de voir le plaisir en circulation : car il est presque intercepté partout par les préjugés. L'hospodar, sans abuser de son pouvoir, n'était que galant pour les étrangères, qui, comme ailleurs, restaient sous la discipline de leurs maris. Il n'annonçait son choix qu'un quart-d'heure avant d'aller se coucher, et passait toute la journée dans la société de gens qui ne cherchaient qu'à se plaire. Il était l'idole de ces jeunes gens; et apprenant ainsi à les connaître, il choisissait parmi eux ceux qui lui paraissaient les plus propres à être employés. La Porte avait eu quelques mécontentements de sa conduite politique. Je marche avec douze bataillons et douze escadrons à son

secours. Les apparences de la guerre n'empêchaient point tout Iassy de se divertir, et d'aller, le jour de mon arrivée, à un feu d'artifice dans un bois romantique.

Une femme charmante qui y promenait les graces de son pays, et la plus jolie figure, y était suivie de la jeunesse de la cour moldave qui ne s'était jamais promenée de sa vie. J'entends parler français, je m'écrie, comme le jeune Potaveri trouvant une plante de son pays dans le jardin du roi : car vous savez que, quoique né en Allemagne, le français est ma langue favorite. On me le parle, bien aise d'être entendu. Je fais aisément connaissance; voilà la conversation engagée. On ne demande pas tout de suite où on loge, comment on s'appelle, quel est votre caractère et votre profession, comme un caporal de garde à l'entrée d'une ville. Il faut donner un peu au hasard qui se charge de tout pour le mieux. Ce dieu fantasque, qui m'avait si bien servi, protégé à la guerre et en amour, vint encore me servir cette fois-ci.

Nous fûmes, dans un instant, comme si nous avions passé notre vie ensemble. On se disait tout, on savait tout. Je découvris tout près de

là un petit mari, gai, content de tout, enfant, bon enfant et point jaloux. Je me fais présenter: le petit mari saute de joie, après m'avoir fait la révérence et embrassé sa femme de reconnaissance de cette connaissance. Je fais un feu supérieur et aussi artificieux que le feu d'artifice : ce ne sont que traits et pétards pour amuser Fatmé et le petit mari; et la girandole, pour parler termes d'artificier, fut de se promettre de se réunir et de se revoir tous les trois le plus tôt qu'il se pourrait. Ce plus tôt ne revint pas si vite, et cela fut très à propos, parce que la tête d'une femme, et surtout d'une Française, fermente pendant l'absence. Je fis une tournée des frontières, et à peine revenu dans mon appartement au palais de l'hospodar, je vis entrer Fatmé habillée en janissaire. Il n'y eut jamais un si joli garçon que cette jolie femme, ni jamais une si jolie femme que ce joli garçon....



FLÉCHIER.

Peindre Fléchier seulement comme évêque, ne suffit pas. Pourquoi ne pas le mettre à côté de Fénelon, en disant que celui-ci n'aurait pas pu faire ses oraisons funèbres, pas plus que Fléchier n'eût fait Télémaque? Mais son successeur à l'évêché de Nîmes donna bien une preuve de son esprit, de son goût, de son attachement à son métier d'église et de prélat, par sa réponse à Louis XIV. Il effaça le nom de madame de Montespan, qui avait été mis à la craie sur la porte de la chambre qui lui avait été destinée dans son palais, par les fourriers de la cour, qui passaient par Nîmes. Les courtisans ne manquèrent pas d'en dire au roi leur sentiment pour lui plaire. Lorsqu'il entra chez l'évêque pour y loger : « Vous n'êtes pas ga« lant, M. de Nîmes, dit Louis XIV, quelques « personnes auront droit de s'en plaindre. — « Oui, sire, lui répondit-il, par exemple le plus

« bel homme de votre royaume; mais j'aurai « pour moi le Fils Aîné de l'Église. »

Quel est le pays où l'on dirait de ces choses-là? Le sel attique n'avait pas de grace et souvent peu de sel. Les Romains ont dit des sentences souvent très communes; mais ceci ne peut être que de la patrie du goût, de la justesse de la repartie, de l'amabilité, de l'esprit, de la noblesse et de la décence, quand un grand roi l'inspire.



LE COMTE DE SÉGUR.

Il y a seize ou dix-sept ans * qu'il parut sur l'horizon de Paris un phénomène qui n'avait rien d'effrayant. Ce n'est point une aurore boréale, puisqu'il éclaire tous les jours également; ce n'est point une planète, puisqu'il ne tourne autour de personne; ce n'est point un astre, puisque, heureusement pour les autres pays de l'Europe, il n'est pas fixé dans le sien. Ce phénomène parle, mais pas assez; pense, mais beaucoup trop; marche, mais pour aller s'asseoir de travers sur une chaise; il y entortille ses jambes, les décroise pour faire à quelqu'un qui est dans la chambre depuis une heure, une petite révérence de la tête; la porte sur l'épaule gauche, pour sourire à une aventure bien triste qu'on lui raconte, se met à écouter ce qu'un autre ne dit point, et n'entend pas ce

* On se rappellera que ceci est écrit en 1796.

qu'un troisième lui dit : il a assez l'air d'un sylphe, car il est presque transparent. C'est une salamandre quand il écrit, car alors il vit dans le feu. Il a très peu de chose de l'humanité, dans le sens ordinaire de ce mot; je crains qu'il n'en ait pas les plaisirs, et qu'il n'en éprouve les maux. La profondeur de ses réflexions se tournera plutôt vers le malheur que vers le bonheur : il négligera les agréments du présent pour penser aux menaces de l'avenir. Il est quelquefois trop jeune et quelquefois trop vieux; ce trop de jeunesse l'empêche de voir les charmes de l'existence qu'il aura, et ce trop de vieillesse, quand il les voit, les lui fait mépriser. Voyez-le se promener en redingote à petits collets, tête baissée et le corps en avant, un gros livre sous le bras gauche, et un petit à la main droite, qui tient aussi sa canne à pomme rouge, qu'il n'appuie jamais à terre. Il s'enfonce dans le bois, gravit des montagnes. Ne le croyez-vous pas pour cela pastoral ou champêtre? Point du tout, il quitte un ruisseau pour un torrent qu'il entend sans pouvoir le trouver. Il foule aux pieds un tapis de violettes pour chercher des précipices, et ne regarde les moutons que lorsqu'ils sont mis en fuite par l'orage.

Il a deviné tout ce qu'il n'a pas eu le temps d'apprendre; il sait ce qu'il ne peut pas savoir. L'harmonie, les images, viennent se placer dans ses vers sans qu'il s'en doute. A-t-il une description à faire? La nature n'a rien de caché pour lui: la physique, l'astronomie, lui ouvrent leurs trésors; la mécanique ses ateliers. Ses fables sont, depuis La Fontaine, les plus charmantes qu'on ait écrites en français : qui peut savoir où s'arrêtera l'esprit qui commence ainsi? Ne soyez point effrayé de ce phénomène, il fait des merveilles sans être merveilleux. Ne soyez point inquiet non plus de son humeur ou de ses sombres méditations; car souvent ce jeune Young se met à rire comme un fou, et ne finit plus, ou bien un rien le fait recommencer. Il est bon, simple, naïf, insouciant sur son compte, et n'a pas le sot orgueil de la modestie, car il ne sait pas ce qu'il vaut. Il avance quelquefois son petit paradoxe, comme s'il avait envie de le soutenir à toute rigueur; on dispute, il ne s'en aperçoit pas; on rit, cela lui est égal. Quand il a de petits torts, c'est toujours à force d'avoir raison, et la justesse de son esprit ne cède qu'à l'exaltation de son ame. Ce mot que je viens de prononcer me donnerait bien de l'occupation

si je voulais en dire tout ce que j'en ai remarqué : comme elle sert bien son esprit! Quelle sensibilité dans ses actions! Quelle originalité! Quel choix d'expressions! Quelle teinte de mélancolie douce et attendrissante dans ses ouvrages! Et quand cette ame va toute seule, elle se tire encore très bien d'affaire : c'est alors qu'il fait un couplet pour sa mère, qu'il écrit à sa sœur, et qu'il parle à C........ : à la vérité, l'esprit par habitude vient quelquefois encore se fourrer dans tout cela, mais on pourrait s'en passer. Il y a de l'agrément, de l'élégance, de la douceur dans sa figure, et de la grace dans ses manières, parce qu'il ne la cherche pas. L'originalité de son langage tient à celle de son esprit; il dit autrement qu'un autre, et dit mieux qu'un autre; il a des définitions à lui, justes, finies et profondes; il donne à tout un tour distingué; il plaira à tout le monde quand il en aura l'envie, et même quand il ne l'aura pas; car si son esprit est paré, son cœur est si simple, si bon, si généreux, que, depuis l'homme vulgaire jusqu'à l'homme de génie, chacun peut s'accommoder d'une de ses qualités, en trouver une à son usage, et l'aimer pour celle-là.

ENCORE LE COMTE DE SÉGUR.

Le comte de Ségur est véritablement un homme de lettres : il est plus correct que le vicomte. Son espèce d'histoire de Frédéric-Guillaume est excellente, à la Pologne près, sur laquelle il a mal vu. Par trop d'amour pour le bien imaginaire dont son cœur ardent de bonté et son esprit ardent d'imagination lui firent embrasser l'ombre, il a vu mal aussi un peu sur son pays; mais par sa délicatesse, son horreur pour le crime et ceux qui en commettaient, le bien qu'il disait et désirait pour le roi, et les dangers qu'il a courus, il a acquis encore plus de droits à l'intérêt. Estimé de Joseph II, ami de Catherine II, aimable, simple avec l'air peut-être de ne pas l'être, facile à vivre, point gâté par tous les succès de société qu'il eut dès son entrée dans le monde, distingué dans sa carrière, il devint philosophe d'une autre manière qu'il avait peut-être conçu la philosophie.

La véritable racheta l'égarement de l'autre, dont la source était aussi pure que son ame. Je confirme tout le bien que j'ai dit, pensé, écrit de lui, et j'abjure mes torts de lui en avoir cru de considérables.



LE COMTE

ET

LE VICOMTE DE SÉGUR.

La maréchale de Luxembourg appelait le comte son garçon. Son Coriolan vaut mieux que tous les autres ; plus de vingt de ses chansons sont de petits chefs-d'œuvre ; ses petites pièces de théâtre, quoique faites plutôt pour vivre que pour rire, sont de jolies bluettes. Ses rapports comme ministre en Russie, et toutes ses dépêches, étaient supérieurs en politique, diplomatie et presque en littérature, pour la partie de l'histoire. C'est le premier Français qui ait connu ce pays-là. Le vicomte de Ségur a moins de correct, plus de négligé, avec moins de trait, mais pourtant un piquant agréable dans ses ouvrages. Ils méritaient leurs succès de société. Chacun les eût désirés pour leurs fils, leurs frères et leurs amis. Le comte de Ségur a été ai-

mable, même l'épée à la main, dans une couple d'affaires que je lui connais, et où il mit de la grace, de la plaisanterie, du sang-froid et du courage. A propos du dernier, dont pourtant nous n'avions pas besoin, sortant de souper dans la rue de Bourbon, par un temps affreux, trop paresseux pour aller, bien loin peut-être, chercher un fiacre : « Faisons-nous arrêter, « dîmes-nous ; on nous en amènera un pour « nous conduire chez un commissaire. » Là-dessus, nos flamberges au vent et des cris..... « Ah ! « ah ! eh ! eh ! êtes-vous blessé ? Non, recom- « mençons. » Les patrouilles passaient et repassaient près de nous au Pont-Royal (car nous y avions pris notre champ de bataille) sans nous arrêter ; et mourant de rire, de froid et de lassitude, nous fûmes obligés de finir et de nous en aller à pied chez nous.



LA MARÉCHALE DE L*****.

ESPRIT doux, dit Saint-Lambert de la maréchale de L*****, qui en réparait l'aigreur par le piquant de ses mots, le goût sévère et plaisant, sa manière de définir et de juger; qui se plaisait à embarrasser tout le monde, qui avait une manière extraordinaire d'interpeller, qui dictait sans appel les lois du ton excellent qui, sans elle, n'eût plus existé en France; qui ne passait rien à personne, ni une expression, ni un tutoiement, ni une autre familiarité; qui racontait si plaisamment, d'un air détaché; qui déjouait si bien ceux qu'elle n'aimait pas; qui était l'exemple et le précepteur de la bonne compagnie, quoiqu'elle ait été, par sa conduite, bien mauvaise compagnie dans sa jeunesse. Elle chantait, jusqu'au quatrième vers, qu'elle marmottait entre ses dents, la chanson qu'on avait faite contre elle du temps de son premier mari :

Quand Boufflers parut à la Cour,
On crut voir la mère d'Amour;

Chacun s'empressa de lui plaire,
Et chacun l'avait à son tour.

Soupçonnant le comte de Tressan d'en être l'auteur, elle lui dit : « Connaissez-vous cette « chanson ? Elle est si bien faite, que d'ailleurs, « en faveur de la vérité, non seulement je par- « donnerais à celui qui l'a faite, mais je l'embras- « serais. »

« Eh bien! lui dit Tressan, comme le corbeau « au renard, par l'odeur alléché, c'est moi, ma « dame la maréchale. » Elle lui appliqua une paire de soufflets.



LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

M. de B.... a été successivement abbé, militaire, écrivain, administrateur, député, philosophe *, et de tous ces états il ne s'est trouvé déplacé que dans le premier. M. de B. a beaucoup pensé; mais, par malheur, c'était toujours en courant. Son mouvement est ce qui nous a le plus volé de son esprit.

On voudrait pouvoir ramasser toutes les idées qu'il a perdues sur les grands chemins, avec son temps et son argent. Peut-être avait-il trop d'esprit pour qu'il fût en son pouvoir de le fixer quand le feu de la jeunesse lui donnait tout son essor. Il fallait que cet esprit fît tout de lui-même, et maîtrisât son maître : aussi a-t-il brillé d'abord avec tout le caprice d'un feu follet, et l'âge seul pouvait lui donner la sagesse d'un fanal. Une sagacité sans bornes, une profonde

* Quelques années plus tard, le Prince de Ligne aurait pu ajouter à tous ces titres celui d'Académicien.

finesse, une légèreté qui n'est jamais frivole, le talent d'aiguiser les idées par le contraste des mots, voilà les qualités distinctives de son esprit, à qui rien n'est étranger. Heureusement il ne sait pas tout; mais il a pris la fleur des diverses connaissances, et surprendra par sa profondeur tous ceux qui le savent léger, et par sa légèreté tous ceux qui ont découvert combien il pouvait être profond. La base de son caractère est une bonté sans mesure : il ne saurait supporter l'idée d'un être souffrant, et donnerait jusqu'à son plus strict nécessaire pour s'en délivrer. Il se priverait de pain pour nourrir même un méchant, et surtout son ennemi. *Ce pauvre méchant!* dirait-il. Il avait dans une terre une servante que tout le monde lui dénonçait comme voleuse; malgré cela il la gardait toujours, et, quand on lui demanda pourquoi, il répondit : « Qui la prendrait? » Il a de l'enfance dans le rire et de la gaucherie dans le maintien ; la tête un peu baissée, les pouces qu'il tourne devant lui comme Arlequin, ou les mains derrière le dos, comme s'il se chauffait; des yeux petits et agréables, qui ont l'air de sourire; quelque chose de bon dans la physionomie; du simple, du gai, du naïf dans sa grace; une pesanteur

apparente dans la tournure, et du mal-tenu dans toute sa personne. Il a quelquefois l'air bête de La Fontaine : on dirait qu'il ne pense à rien lorsqu'il pense le plus. Il ne se met pas volontiers en avant, et n'en est que plus piquant lorsqu'on le recherche. La bonhomie s'est emparée de ses manières, et ne laisse percer la malice que dans ses regards et son sourire : il se défie tellement de son talent pour l'épigramme, qu'il penche trop peut-être, en écrivant, du côté opposé. Il a l'air de prodiguer des louanges pour empêcher la satire d'éclore ; mais leur excès les rend suspectes. Il est impossible d'être meilleur ni plus spirituel ; mais chez lui ces deux qualités ont peu de communication entre elles, et si son esprit n'a pas toujours de la bonté, quelquefois aussi sa bonté pourrait manquer d'esprit.

M. de B.... terminera sa carrière comme il l'a commencée, en étant le plus heureux et le plus aimable des hommes. Comment ne le serait-il pas ? il est trop supérieur pour avoir des prétentions. Il n'est ni sur la ligne ni sur le chemin de qui que ce soit au monde. On rend sans peine justice à son talent, qui est unique dans quelques pièces de vers, dans ses couplets ; chaque mot est un trait : il est surtout admirable quand on ne le

croit que négligé. M. de B..... a plu sans qu'on sache comment; mais c'est par la grace, le goût, et un certain abandon, qui fait qu'il ne ressemble qu'à lui.

Enfin, après avoir eu tous les mécomptes d'un esprit supérieur et d'un cœur ami du bien, on dit qu'il s'occupe d'agriculture et de métaphysique, deux honorables retraites où, si l'on peut encore être trompé, ce n'est plus du moins par les hommes.



MADAME DU DEFFANT,

LA MARÉCHALE DE MIREPOIX

ET LA COMTESSE DE B***.

Je promenais, l'été, dans les environs de Paris, très souvent, dans une grande berline, cette femme distinguée par tant d'aventures et de mots, madame du Deffant, et la maréchale de Mirepoix. C'est celle-ci qui avait cet esprit doux, enchanteur, parce qu'il lui fournissait pour plaire à chacun, sans fadeur ni compliment, mais avec une manière cachée de faire valoir et d'attacher. Vous auriez juré qu'elle n'avait pensé qu'à vous toute sa vie. Quelle société! où en trouvera-t-on comme cela? et puis une comtesse de B***, un peu paradoxale, mais qui, dans un cadre de simplicité, faisait pardonner son sophisme et sa supériorité d'éloquence; bonne, protégeante dans la société, facile à vivre, qui, oubliant quelquefois qu'elle était maîtresse de M. le prince de Conti, répondit un jour à quelqu'un qui lui reprochait d'oser dire qu'elle mé-

prisait une femme qui avait un prince du sang : « Je veux rendre à la vertu par mes paroles ce « que je lui ôte par mes actions. » Cette maudite phrase lui en attira une autre plus piquante de la maréchale de Mirepoix, qui, forcée dans ses retranchements, sur le reproche que lui fit la comtesse de B***, de voir madame de Pompadour (la première fille du royaume, dit-elle, au bout du compte), lui répondit : « Ne me forcez « point de compter jusqu'à trois. » La seconde était mademoiselle Marquise, maîtresse de M. le duc d'Orléans.



JOSEPH II.

L'Empereur savait bien à Vienne, avant de voyager, que sa cour n'était pas aussi brillante que celle de Versailles, et que l'Océan et la Méditerranée portaient d'autres bateaux que le Danube. Ce qui l'a le plus frappé, sans le surprendre, ce sont le port de Marseille et les canaux. Assurément il ne pouvait pas les rivaliser; mais trois cent mille hommes bien disciplinés, le grain et le vin de la Hongrie, le peu d'impôts et l'estime de ses sujets, le consolaient bien de ce qu'il ne pouvait pas avoir. L'humeur qu'il montra quelquefois, venait des questions indiscrètes qu'on lui faisait et des plaisirs qu'on voulait lui procurer malgré lui. « Le maréchal de « Mouchy, me dit-il un jour, me menait par « force à la comédie ! encore je l'aurais passé au « maréchal de Richelieu. » On lui demanda une fois s'il était pour les Anglais ou les Américains : « Je vous avoue, répondit-il, que je suis

« un peu royaliste. * » Quand on lui demandait s'il avait de bons acteurs à Vienne, et comment ils s'appelaient; si l'on s'apercevait à Vienne du flux et du reflux de la mer Noire; s'il tirait aussi bien à la chasse que Louis XVI? cela le faisait rire, mais ne l'amusait pas. Quand le maréchal de Broglie passa toute une soirée qu'on espérait l'entendre causer (ce qu'il faisait à merveille), à lui raconter sa petite victoire de Bergen, cela le fit rire, parce qu'il vit que cela contrariait son auditoire. Il répondait avec plaisir aux questions saugrenues du peuple; et lorsqu'une femme d'auberge lui demanda un jour qu'il se faisait la barbe, en descendant de son cheval de poste, ce qu'il était chez l'Empereur? il lui dit : « J'ai quelquerois l'honneur de le « raser. »

* Le véritable mot de Joseph II est : « Mon métier à moi est d'être royaliste. »



LOUIS XVI.

Ce sont ces maudites fronderies des Français contre ce pauvre Louis XV, qui ont précipité Louis XVI dans la tombe. Il était à la mode de résister. On attendait à la première poste M. de Choiseul partant pour son exil. On courait à Chanteloup ; on criait contre ce parlement Maupeou : et cet homme, qui connaissait son pays, fit acheter à madame du Barry, qui me l'a raconté elle-même, le tableau de Charles I[er], afin que le roi vît tous les jours la suite de la faiblesse. C'était la première noblesse, la plus ingrate, la plus comblée de bienfaits de la cour, qui, royaliste beaucoup trop tard, bravait alors la royauté. S'il y a des Champs-Elysées, la belle et malheureuse reine me dira qu'elle se ressouviendra que, lorsqu'elle me racontait quelque horreur qu'on lui faisait, je lui parlais de ses charmants vilains sujets, voyant déja alors ce

que peuvent la légèreté et l'ingratitude, sans pouvoir prévoir que ces sujets cesseraient d'être charmants, et deviendraient ce qu'ils ont été depuis 1788 jusqu'en 1797.

MARIE - ANTOINETTE.

La reine avait eu la bonté de me permettre de me placer sous sa loge, d'où je pouvais causer avec elle. Je ne pus m'empêcher de la regarder, le même jour que les notables furent nommés, lorsque Cassandre dit, dans le *Tableau parlant* :

Les notables du lieu vont ici s'assembler.

La reine me fit des yeux terribles pour me faire taire, en cas que je voulusse faire l'aimable là-dessus, et eut bien de la peine de s'empêcher de rire. Plus elle avait été contre cette maudite invention, et moins elle voulait le faire voir; tenant à ce principe de ne jamais paraître condamner ce que faisait le roi; mais rien n'était plus plaisant que l'air de prudence qu'elle prenait alors.



L'ABBÉ BAUDEAU.

L'ABBÉ Baudeau parlait on ne peut pas plus mal de l'art qu'il professait; ce qui prouve que ce n'est pas un art, mais que c'est un métier. Comme il était de mon conseil, sans que je lui en demandasse jamais, je le menai un jour à la campagne. Après m'avoir parlé de toutes les économies politiques et rurales, je lui prouvai, par celle-ci, que certainement il ne pouvait point entendre l'autre davantage. Je le mis aux prises avec quelques fermiers, manœuvres, ouvriers, journaliers, paysans de plusieurs villages et plusieurs terrains, et j'admirai le bon sens du marchand de Smyrne, où il est question d'une charrue faite par un savant. Louis XVI disait assez plaisamment : « Je crois toujours entendre « nommer des chiens de chasse, lorsqu'on me « parle de tous ces économistes, Turgot, Bau- « deau, Mirabeau, etc. »

M. DE PEZAI ET M. NECKER.

M. Necker avait employé M. de Pezai à écrire à Louis XVI des lettres anonymes pour dire du bien de lui et lui donner des conseils. Louis XVI les lisait avec plaisir. M. Necker voulant savoir si elles lui en faisaient, fait écrire par Pezai qu'il ne continuera plus, si le roi, en sortant de la porte de glace de son cabinet dans la galerie, ne regarde pas d'un certain côté, et ne fait pas un signe. Il se fait; Pezai continue, nomme M. de Sartine, comme le connaissant, cause avec lui un jour, et est deviné, lorsque le roi demande à ce ministre quel peut être l'auteur de ces lettres. Sartine compte jouer un rôle. Necker joue celui qui a perdu la France. Pezai plaît à M. de Maurepas, fait des sottises, est grondé et meurt de chagrin. Il allait, dans ses lettres, jusqu'à souffler au roi ce qu'il devait dire. « Vous ne pouvez pas régner par la grace, « Sire, lui écrivait-il : la nature vous en a re-

« fusé ; imposez-en par une grande sévérité de « principes. Votre Majesté va tantôt à une course « de chevaux : elle trouvera un notaire qui écrira « les paris de M. le comte d'Artois et M. le duc « d'Orléans. Dites en le voyant : Pourquoi cet « homme ? Faut-il écrire entre gentilshom- « mes ? la parole suffit. » Cela arriva : j'y étais. On s'écria : « Quelle justesse et quel grand mot « du roi ! Voilà son genre ! »





M. DE CHAMILLY.

C'est à moi que M. de Chamilly a dû sa statue. Le roi (Louis XVI) entendit un jour que je recommandais quelqu'un à M. d'Angivilliers; il me dit: « Je parie que c'est un mauvais sujet « à qui vous voulez faire avoir une place. » Je lui répondis : « Je souhaite que Votre Majesté en « ait beaucoup comme cela; c'est celui qui a dé« fendu Graves. — Vous avez raison, dit le roi. » Il donna l'ordre de faire sa statue, et il me parla de sa défense et de ses actions à merveille.

CASTI.

L'ABBÉ Casti ne se gênait pas avec l'empereur Joseph II. Un jour, Sa Majesté le rencontrant, lui dit: « Le grand duc de Russie va arriver « ici; faites-moi des paroles, l'abbé. — Qui fera « la musique? répondit celui-ci. — Elle est déja « toute faite, dit l'empereur, car j'ai rencontré « Salieri plus tôt que vous. — Comment, dit « Casti tout en colère, voilà certainement la « première fois que cela est arrivé! Savez-vous « ce que je ferai; je mettrai sur la scène un sei-« gneur de village qui veut donner une fête, « ou un *impressario* qui dira: *primo la musica*, « *e poi le parole.* Ce sera là le titre de ma « pièce; j'en avertis Votre Majesté, et le public « la regardera quand on annoncera l'opéra. — A la bonne heure, dit l'empereur en riant, « allez votre train. »

LE DOCTEUR GALL.

Toujours La Fontaine à la bouche, me dira-t-on ! Ce qu'on a écrit contre Gall, il y a un an, dans un journal, me rappelle l'amateur des jardins : c'est-à-dire que la religion souffre souvent de ses soutiens maladroits. J'ai vu ses cours et ceux qui les suivaient : personne n'y a attaché une idée irréligieuse. C'est depuis ce journal que cela est peut-être arrivé ; les scandalisés sont plus dangereux que les scandalisants. Que les ennemis ou les jaloux disent que son système est un joli roman, à la bonne heure. Il n'a pas l'air d'être sûr de son fait : il n'est point enthousiaste ; il propose une découverte qu'il a faite, y croit qui veut. Celui qui dit : « Voilà « un homme bilieux ; il est facile à la colère, et « la colère entraîne au crime, » est-il matérialiste ? entend-il par là que Dieu, l'ayant laissé naître ainsi, le nécessite à l'assassinat, et ne lui a pas laissé son franc-arbitre ? Celui-ci étant le

contre-poison du défaut dans la conformation, l'organisation, ou la circulation, rend le criminel impardonnable; car c'est lui qui a choisi un genre auquel certaines dispositions de corps et d'esprit, qu'il n'a pas contrariées, l'ont entraîné.

Si Gall, par son expérience osseuse, cartilagineuse, creuse, raboteuse, exhaussée, enfoncée, large, étroite, molle ou dure, aperçoit ce qui peut conduire un enfant de six ans au mal (car sa tête est alors formée tout à fait), il avertit ses parents; ceux-ci l'examinent, l'arrêtent, le préviennent, le détournent, et le dirigent vers le bien, par le chemin de la confiance ou de la crainte, ou de la religion: car ceci peut y conduire au lieu d'en éloigner. Ainsi, pauvres auteurs, pitoyables théologiens, ignorants moralistes, et mauvais médecins, laissez-le faire.

Examinez, si vous voulez, ce qu'on peut en faire: si ses découvertes de tête peuvent prévenir ou guérir la folie et la rage, et si vous n'êtes pas assez de bon goût pour aimer un homme de beaucoup d'esprit, et pour estimer un homme de beaucoup de mérite et de vertu, riez, si vous voulez, de l'organe de l'amour, de la valeur, de l'amitié, de la mécanique et de la métaphysique; mais ne le faites pas brûler. A-t-il décou-

vert en vous (vous son libelliste), un organe qui ne ressemble pas à celui de la fourmi, pour la prévoyance; de la taupe, pour la circonspection; du castor, pour l'architecture; du singe, pour l'esprit? Voulez-vous, tous les mauvais esprits, trouver des impies, sans le savoir? suivez, et interprétez en mal ce que vous disent ceux qui montrent ou démontrent la physique, l'anatomie et l'histoire naturelle. A combien de fausses et pernicieuses inductions ne serez-vous pas exposés?



M. DE CHATEAUBRIAND.

O que M^{r}. de Chateaubriand est juste et sublime sur M. de Voltaire ! Il nous le montre un impie inconséquent, un anti-chrétien de circonstance; mais ce qu'il en rapporte en faveur de la religion, pourrait faire un livre de prières. Pour moi, si j'avais été aussi bon chrétien que je le suis à présent, et moins jeune que lorsque j'étais à Ferney, je parie que je l'aurais raccommodé avec Jésus-Christ, surtout en lui disant que ses sots ennémis n'y croyaient pas, et qu'on disait partout qu'il était Juif. Le lendemain, libelle contre les juifs, les incrédules. « Eh ! « vite, père Adam, aurait-il dit, laissez-là vos « enfants; dites-moi la messe, j'y crois et j'irai « tous les jours. »

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

